

LETTRES
GRECQUES,

PAR LE RHÉTEUR ALCIPHRON.

TOME II, PARTIE II.

Les Parasites.

LETTRES
GRECQUES,
PAR LE RHÉTEUR ALCIPHRON;

OU

ANECDOTES
SUR LES MŒURS ET LES USAGES DES GRECS,

Traduites pour la premiere fois en françois;

Avec des Notes historiques & critiques.

TOME SECOND,

LES PARASITES.



A AMSTERDAM;

Et se trouve A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXIV.





LETTRES
DU
RHÉTEUR ALCIPHRON.

SECONDE PARTIE;

LES PARASITES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Les Lettres ſuivantes, écrites ſous le nom de différens paraſites, nous les préſentent comme l'eſpece d'hommes la plus vile, la plus mépriſable que

l'on ait jamais tolérée dans une société policée.

On ne concevroit pas comment la paresse & la gourmandise auroient pu former un ordre de gens, qui faisoient à Athènes profession ouverte de la parasitique, si leur institution n'avoit d'abord été autorisée par les loix, & s'ils n'eussent eu des fonctions publiques qui assuroient dans l'état un rang à ceux que l'on appelloit anciennement parasites.

Ainsi cette qualité si justement décriée dans la suite des tems, à raison des mœurs & de la bassesse de ceux qui en conserverent le nom, eut dans son origine la considération que méritent toutes les institutions politiques, qui ont pour but le bon ordre de la république, l'union des membres de la société entr'eux, & le maintien des

prérogatives de ceux que certaines places font regarder comme les repréſentans de la nation dans l'exercice des fonctions qui leur ſont confiées.

Dans l'origine, la qualité de paraſite fut accordée à un certain nombre de citoyens qui devoient ſe trouver à des repas publics qui ſe donnoient aux hôtels-de-ville ou maiſons communes de la cité : ce qui ſe pratiquoit dans les républiques pour rappeller les citoyens aux ſentimens de l'égalité & de l'union qui devoient régner entr'eux. C'eſt à cet uſage que Plutarque fait alluſion, lorſque dans la vie de Solon il dit que l'on doit regarder comme une inſtitution propre à ce légiſlateur, « ce » qu'il a ordonné touchant ceux qui » devoient manger à certains jours aux » palais & hôtels-de-ville, ce qu'il ap» pelle en ſes ordonnances *paraſiter* :

» car il ne veut pas qu'une même per-
» ſonne y mange ſouvent; mais auſſi
» ſi celui auquel il échet d'y devoir
» aller ne le veut faire, il le condamne
» à l'amende; reprenant la chicheté
» & l'avarice méchanique de l'un, &
» l'arrogance de l'autre de mépriſer
» les coutumes publiques ». (*Vie de Solon, trad. d'Amiot.*)

Chez les Grecs il étoit auſſi honorable d'être nourri gratuitement & aux dépens du public, qu'il l'eſt aujourd'hui d'être décoré de titres honorifiques ou du cordon des ordres inſtitués par les ſouverains. On appelloit mangeurs (αἐσιτοι) ceux qui étoient nourris dans le pritanée aux dépens de la république; ſoit qu'ils exerçaſſent des emplois qui leur donnoient ce droit, ſoit qu'ils deſcendiſſent de parens qui avoient rendu de grands ſer-

vices à la république, ou qu'ils eussent mérité par eux-mêmes cet honneur. Le nombre des prytanes qui mangeoient à la table publique, étoit de cinquante: le lieu où ils s'assembloient étoit appellé le dôme (θόλος), salle assez vaste pour que le sénat entier, quoique composé de cinq cens personnes, pût y manger à une même table. On nommoit indifféremment les prytanes, mangeurs ou parasites (ἀείσιτοι, παράσιτοι), cette qualification n'avoit alors rien de méprisable (*a*).

Dans la suite, le nom de parasite sembla acquérir une nouvelle considération: il étoit donné aux commensaux des dieux, à ces citoyens choisis dans les différens ordres, pour représenter

(*a*) *Fasti Attici ab Eduard. Corsino. Florentiæ*, 1747.

la république aux festins que l'on offroit aux divinités dans leurs temples, & lorsqu'on célébroit leurs fêtes.

On voyoit dans le temple d'Hercule, bâti au fauxbourg d'Athènes, appellé le cynosarge, une colonne sur laquelle étoit gravé un decret d'Alcibiade, portant que tous les mois le prêtre y devoit faire le sacrifice, accompagné des parasites. Dans le trésor de Pallène, ville des Achéens, on lisoit cette inscription: « Les préteurs & les para- » sites ayant reçu la couronne d'or, sous » la souveraine magistrature de Pitho- » dore, ont fait élever ce monument ».

Ils avoient des droits & des priviléges consignés dans les actes les plus authentiques. On avoit gravé sur une colonne du temple de Castor & de Pollux l'ordonnance qui suit: « De deux » boeufs choisis, on fera trois parts,

» dont l'une ſera employée aux frais
» du ſacrifice, l'autre ſera pour les
» prêtres, & la troiſiéme ſera accordée
» aux paraſites ».

Il y avoit un collége ou corps de paraſites; & ſuivant la loi royale, en même-tems que le premier Archonte ou le chef de la république préſidoit à l'élection des magiſtrats, il devoit choiſir dans les tribus, les paraſites deſtinés à manger dans les temples, conformément aux anciennes coutumes.

Il eſt même vraiſemblable qu'ils avoient des intérêts communs qui les obligeoient à ſe réunir, puiſqu'ils avoient une cour ou lieu d'aſſemblée, dont les réparations ſe faiſoient aux dépens du tréſor public. C'étoit dans cet édifice qu'étoient les greniers où ils reſſerroient les prémices des grains qu'ils étoient chargés de recueillir pour

le ſervice des temples. Uſage mémorable, qui prouve que de toute antiquité, & dans tous les cultes, les premiers fruits de la terre ont eu la même deſtination.

Comme les dieux avoient leurs paraſites, on crut qu'il étoit de la dignité des principaux officiers de la république d'en avoir à leur ſuite. On en donna deux aux préteurs, & un aux polémarques ou intendans généraux des armées, auxquels les pêcheurs & autres marchands de denrées étoient obligés de fournir une quantité déterminée de proviſions de bouche. Suivant toute apparence, ces paraſites étoient des ſecrétaires ou des employés ſubalternes aux ordres de ces premiers officiers de l'état (*a*).

(*a*) Voyez *Athen. Deipnoſoph. lib. 6.*

Ils étoient qualifiés de parasites, parce qu'ils étoient commensaux des officiers desquels ils dépendoient. Cette dénomination n'avoit alors rien de vil; elle ne désignoit que les droits de la place qu'ils occupoient ; puisque le terme de parasite, dans sa vraie signification, n'exprimoit qu'un emploi qui donnoit quelque droit sur les denrées (*a*).

Mais comme les abus s'introduisent aisément, même dans les institutions les plus sages, & que ce qui n'étoit que le prix des services rendus à l'état, ou une distinction honorable, devint le partage de gens méprisables; la qualité de parasite tomba dans le plus grand discrédit; sur-tout quand elle fut

(*a*) Il est composé de παρά, *propter*, *juxta*; & σῖτος, *frumentum*, *annona*.

donnée indifféremment à tous ceux qui couroient les bonnes tables, & qui n'avoient d'autres titres pour y être admis, que leur baſſe complaiſance pour ceux qui les tenoient.

Il paroît même que dès les tems les plus reculés, ceux qui faiſoient le métier de paraſites, c'eſt-à-dire, ceux qui hantoient les tables des grands à titre de complaiſans ou d'amis ſubalternes, étoient aſſez généralement mépriſés: c'eſt ce que donne à entendre Homere (*Iliad. liv. 17*): « Il y avoit, dit-il, » parmi les citoyens de Troye, un jeune » homme nommé Podès, fils d'Eẽtion, » conſidérable par ſes richeſſes & par » ſon courage, qu'Hector traitoit avec » plus de diſtinction que tous ceux qui » lui étoient attachés; car il le faiſoit » toujours aſſeoir à ſa table, & le » mettoit de toutes ſes parties de plai-

» ſir. Comme il ſe diſpoſoit à prendre » la fuite, Ménélas le perça de part en » part avec ſon javelot ». Ce que le poëte dit du courage de Podès paroît ironique : à la vérité il ſuit Hector au combat ; mais il eſt bleſſé à mort lorſqu'il ſe diſpoſe à prendre la fuite ; & il eſt à remarquer que le javelot de Ménélas le frappe dans les reins, & lui perce l'abdomen. Si l'on y fait attention, on verra que le poëte déſigne le genre de mort de Podès comme un châtiment de ſon intempérance. C'eſt ainſi que Pandarus, pour s'être vanté mal-à-propos d'avoir bleſſé Diomède à mort, eſt frappé d'un javelot, qui après lui avoir briſé les dents, coupe ſa langue. (*Iliad. lib. 5.*)

Ainſi, dès le tems de la guerre de Troye, ou au moins dans le ſiecle d'Homère, on n'échappoit aucune oc-

casion de jetter du ridicule sur la conduite des parasites. Mais ce fut bien pis, lorsque la licence des poëtes comiques ne reconnut plus de bornes, & qu'ils mirent impunément sur la scène des personnes de tout état & de toute profession. La vieille comédie ne garda aucune mesure; la nouvelle, un peu plus polie dans ses expressions, n'épargna cependant pas ses sarcasmes aux malheureux parasites.

Celui qui en a parlé avec le moins de chaleur, est un certain Diodore de Sinope, dans la comédie intitulée le *Légataire universel* (ἐπίκληρος), cité par Athenée (*liv.* 6), il met sur la scène un parasite qui parle de sa profession dans les termes que je vais rapporter.

« Je prouve, clair comme le jour, » que cet usage est respectable, auto- » risé par les coutumes les plus saintes,

» & qu'il tire ſon origine de la divi-
» nité même. On n'attribue point aux
» dieux l'invention des autres arts ; on
» en fait honneur à des hommes ſages
» & prudens : mais Jupiter-Philius (*a*),
» reconnu généralement pour le pre-
» mier & le plus grand des dieux, fut
» auſſi le premier paraſite : il entroit

(*a*) Jupiter-Philius étoit le protecteur des droits de l'amitié & de l'hoſpitalité. Pauſanias, *liv.* 7, *chap.* 31, dit qu'à Mégalopolis, capitale de l'Arcadie (aujourd'hui *Léondari*, bourgade de peu d'importance), « Il y a un » temple de Jupiter-Philius, comme qui diroit » conſacré à l'amitié. Sa ſtatue eſt un ouvrage de » Polyclète d'Argos, & on la prendroit pour une » ſtatue de Bacchus, car le dieu eſt repréſenté » avec des cothurnes pour chauſſure ; il tient » un thyrſe d'une main, & un verre de l'autre ; » mais un aigle eſt perché ſur ſon thyrſe, & ce » dernier ſymbole ne convient qu'à Jupiter ».

» par-tout, chez les pauvres comme
» chez les riches; dès qu'il y voyoit
» des lits préparés, une table propre-
» ment dreſſée & ſervie, il s'y plaçoit
» ſans attendre qu'il y fût invité; &
» après avoir ſuffiſamment bu & man-
» gé, il s'en alloit ſans jamais rien payer.
» C'eſt ce que je fais toutes les fois
» que j'en trouve l'occaſion. Si je vois
» une porte ouverte, des lits diſpoſés
» autour d'une table bien garnie, j'entre
» modeſtement, & ſans mot dire, je me
» place de façon à n'être incommode
» à aucun des convives. On ſert les
» viandes, je mange de tout, je bois
» à proportion; & après m'être bien
» repû, ſemblable à Jupiter-Philius, je
» me retire diſcrettement.

» Que ce métier ait toujours été
» louable & conſidéré, on en ſera con-
» vaincu, ſi on fait réflexion que dans

» toutes les villes où le grand Hercule » eſt honoré, chez quelque nation que » ce ſoit, lorſqu'on lui fait un ſacrifice » ſolemnel, on ne tire point au ſort, » & on ne prend pas indifféremment » dans la foule des habitans les para- » ſites qui doivent être admis à ſes myſ- » teres; mais on choiſit avec attention » douze citoyens parmi les principaux » & les plus riches de la ville, dont » la conduite ait toujours été ſans re- » proche, qui faſſent les frais du ſa- » crifice & du feſtin qui doit le ſuivre. » Enſuite, pour ſe conformer à l'exem- » ple du dieu dont on célèbre la fête, » on déſigne le nombre des paraſites » qu'ils doivent s'aſſocier, & on les » exhorte à les bien traiter. Il eſt vrai » qu'ils ne font pas toujours choix des » plus agréables & des plus honnêtes » de ceux qui ſe ſont voués à cette

» profession : trop souvent ils donnent
» la préférence aux flatteurs les plus
» vils, à ces gens qui ne savent que
» louer, dont la basse complaisance
» leur attire toutes les avanies dont
» ils sont sans cesse accablés (*a*). C'est
» par de tels procédés qu'ils ont rendu
» honteuse une profession qui dans son
» origine n'avoit rien que d'honnête
» & de louable ».

Aucun de tous les anciens poëtes comiques n'a parlé avec autant de mo-

(*a*) On ne peut pas rendre en françois les termes du poëte, ils donnent l'idée la plus rebutante de la bassesse des parasites :

Quibus in faciem si quis ructet,
Radiculâ voratâ, aut siluro putri,
Rosam ipsam & violas dicent pransum esse :
Aut cum quodam accumbens, si pepederit,
Admotis naribus vult eum sic alloqui ;
Unde suffitum hunc accipis ?....

Athenæus, l. 6.

dération des parasites que celui que je viens de citer ; d'autres traits conservés par Athenée, & que je vais rapporter, les représentent comme les plus vicieux & les plus vils de tous les hommes.

Alexis, l'un des plus anciens comiques grecs, fait répondre un parasite à un curieux qui l'interrogeoit sur les prérogatives de son état, dans les termes qui suivent : « Je mange avec tous ceux » qui se présentent, pourvu qu'ils le » trouvent bon ; mais dans les festins » des nôces, j'y ai ma place de droit, » quand même on ne m'en prieroit pas. » C'est alors que je suis joyeux & que » je fais faire rire. Je loue en face » celui qui me donne à manger. Si quel- » qu'un des convives ose me contre- » dire, je l'accable d'injures, & je finis » par le tourner en ridicule. Enfin, » gorgé de viandes & de vin, je me

» retire. Je n'ai point de domeſtique » pour m'éclairer : je rampe dans les » ténébres, & je n'avance qu'en trem- » blant. Si par malheur je rencontre le » guet faiſant ſa ronde, je rends graces » aux dieux s'il ne m'accable pas de » coups de poings ou de fouet. Quand » j'ai regagné mon triſte manoir ſans fâ- » cheuſe aventure, je m'endors tran- » quillement, & je jouis du ſommeil » agréable que me procurent les fumées » du vin que j'ai bu ».

Diphile, auteur connu parmi ceux de la nouvelle comédie, fait parler ainſi un autre paraſite : « Lorſqu'un de nos » opulens citoyens m'invite à ſouper, » je m'occupe peu du lambris de ſa » ſalle, ou de l'élégance de ſes pla- » fonds ; je ne m'informe pas ſi ſon » vin eſt de Corinthe ; mais je regarde » attentivement ſi la fumée de ſa cui-

» ſine forme une maſſe épaiſſe qui ſorte » avec rapidité, parce qu'elle m'an- » nonce les apprêts de la bonne chère. » Mais ſi elle ne s'éleve que lentement, ſi » elle céde au moindre mouvement de » l'air, je prévois alors, & je ne me » trompe pas, que le repas ſera mince, » & ne me donnera point d'indigeſtion ».

On voit par les portraits que les anciens nous ont laiſſés des paraſites grecs, qu'il y en avoit de tous les états. Poëtes, médecins, philoſophes, militaires, hiſtrions, ils jouoient tous le même rôle dans la ſociété, mais avec une conſidération différente, quoiqu'ils fuſſent tous également les flatteurs & les complaiſans de celui qui tenoit table. Quelques-uns étoient reçus par-tout avec diſtinction : les autres, généralement honnis, erroient çà & là, à la pourſuite d'un repas qu'ils payoient cher,

par le mépris qu'on leur témoignoit.

Eubule, dans la comédie des *Flatteurs*, fait parler ainsi un de ses personnages qu'il donne pour un poëte parasite : « Soyez attentifs, & vous allez » savoir quelle est la vie d'un flatteur. » Nous sommes tous aussi agréables que » bien avisés. Le valet qui me suit » d'ordinaire n'est que d'emprunt, & » je le nourris au meilleur marché pos- » sible, aussi frugalement que moi, » quand je vis à mes dépens. J'ai deux » habits propres ; quand j'ai mis l'un » ou l'autre, je vais me montrer à la » place ; & si j'apperçois quelqu'un de » nos riches imbécilles, je ne manque » pas de l'acoster ; s'il dit quelque pla- » titude, je le loue avec excès ; son » esprit m'étonne, ses saillies font mon » bonheur. C'est-là où le flatteur doit » payer de sa personne, ou s'attendre à

» être

» être éconduit honteufement, comme
» il arriva derniérement au médecin
» Aceftor. Quoi, lui dit le maître de
» la maifon, vous ne dites rien qui
» nous amufe & nous faffe rire! gar-
» çon, qu'on le mette à la porte. Vrai-
» ment, cet homme n'eft bon tout au
» plus que pour un fouper de cabaret ».

Timoclès, autre poëte comique, peint le parafite avec des traits différens. « Il n'y a pas, dit-il, dans la fo-
» ciété, d'homme plus utile; il n'eft oc-
» cupé qu'à plaire à fes amis, & à flatter
» leur goût. Si vous êtes amoureux,
» la même paffion femble tout de fuite
» s'emparer de lui: vous réglez fes ac-
» tions & fes fentimens. Il fent qu'il
» eft de l'équité d'en agir ainfi avec
» celui qui le nourrit. Comme il vous
» loue! comme il vous admire! Mais,
» direz-vous, fans les repas qu'il eft fûr

» de prendre gratuitement, feroit-il tel » qu'il fe montre? Qu'importe .... Et » pour ne pas m'épuifer en raifonne- » mens inutiles, quel état plus hono- » rable que celui de parafite? Ne va-t-il » pas de pair avec les héros & les » dieux? Traité comme le vainqueur » aux jeux olympiques, il eft nourri gra- » tuitement: toute maifon devient pour » lui un prytanée, dès qu'il y peut vivre » fans qu'il lui en coûte rien».

« Ce font, dit Antiphanes, les meil- » leurs gens du monde, que les para- » fites; ils partagent avec vous vos plai- » firs & votre fortune: ils ne vous fou- » haitent que du bonheur. Bien éloi- » gnés d'être fufceptibles d'envie, ce » font les amis les plus finceres, ceux » qui s'intéreffent le plus à ce que vos » biens augmentent, pour en jouir avec » vous. Ils ne font ni querelleurs, ni

» jaloux, ni chagrins. Toujours gais, » vous vous moquez d'eux; ils ſont les » premiers à en rire. Si vous le jugez » à propos, ils deviennent les confi- » dens de vos amours, ils ſeroient même » braves & combattroient pour vous, » ſi un ſomptueux repas devoit être la » ſolde de leurs exploits ».

C'eſt ſous ces différens aſpects que les poëtes grecs ont préſenté les anciens paraſites; & c'eſt d'après eux que le rhéteur Alciphron les fait parler dans les Lettres qui ſuivent, & qui en donnent des caracteres variés, tous également vils & mépriſables.

On verra encore dans la ſuite de ces Lettres, & dans les notes dont elles ſont accompagnées, que les princes & les ſeigneurs avoient ordinairement à leur ſuite quantité de ces paraſites ou flatteurs. Leurs actions les plus mar-

quées annoncent toujours leur inclination dominante pour la flatterie la plus baſſe & ſouvent la plus ridicule.

Denys-le-Tyran aimoit la compagnie de ces hommes, & on avoit ſurnommé ceux qu'il entretenoit, *Dyoniſicolax*, ou flatteurs de Denis. Ils l'imitoient en tout, même dans ſes défauts naturels. Il avoit la vue fort courte; les paraſites à table affectoient tous de moins voir que lui. Ils avançoient la main en tâtonnant pour rencontrer les plats, qu'ils faiſoient ſemblant de ne pas appercevoir, au point que Denis les croyant embarraſſés, pouſſoit lui-même les plats ſous leurs mains. Auſſi, ſuivant le poëte Eubule, ce tyran intraitable & féroce pour toutes les perſonnes honnêtes, n'étoit gracieux & affable que pour les flatteurs; quoiqu'ils ne ceſſaſſent de ſe moquer de lui. Mais l'air de complai-

fance & de refpect qu'ils y mettoient, leur attiroit toutes fes attentions.

Le grand Alexandre fe délaffoit dans la fociété de cette efpece d'hommes; il fuivoit en cela le torrent de la mode. On raconte d'un certain Hégéfias le Nicien, fon flatteur & fon parafite, que le héros fe plaignant de l'incommodité des mouches qui le piquoient, & les chaffant avec impatience, le Nicien fe mit à dire: Prince, celles qui ont goûté votre fang, n'en font que plus braves, & dès-lors plus incommodes. Voyez *Athenée, liv. 6.*

On jugera par ces traits de l'efpece d'efprit des parafites. Pour réuffir, il falloit qu'ils fuffent jeunes, d'une figure agréable, ou qui prêtât à la plaifanterie. « Le beau tems d'un flatteur eft de peu » de durée, dit Alexis dans la comédie » du *Menteur*; perfonne ne s'amufe

» d'un parasite à cheveux gris ». Aussi le même poëte ne les représente pas comme fort attachés à la vie; ils ne souhaitoient que de crever d'un excès de mangeaille à la suite de quelque repas splendide.

Malgré ce que la satyre, l'ironie, le sarcasme le plus piquant débitoient sans cesse contre cette espece d'hommes, il n'y a point eu de pays au monde où la profession de parasite ait eu plus de vogue & se soit maintenue plus long-tems qu'en Grèce. Sous les successeurs de Constantin, les Grecs se trouvant confondus avec les Romains, & ne formant plus avec eux qu'une seule nation soumise au même empire, on vit le luxe de la table & des habits portés en Grèce au plus haut point. A tous les festins, même chez les plus grands seigneurs de l'empire, se trouvoit un grand nombre de parasites dont

l'emploi étoit d'égayer la compagnie, & de payer de bons mots & de flatteries l'honneur d'être admis aux tables des grands. Ces ſortes de bouffons formoient le cortége ordinaire des hommes riches, qui ne ſortoient guère de chez eux ſans être ſuivis d'une foule de clients de cette eſpece (*a*).

Les Romains eurent des paraſites, mais ils ne les traiterent pas avec autant de mépris que les Grecs: il faut croire qu'un reſte de fierté naturelle à un peuple qui avoit pu ſe croire le ſouverain du monde connu, ne ſe fût pas accommodé d'un aviliſſement auſſi marqué.

Horace, qui en parle en différens endroits de ſes ſatyres, ne les repréſente que comme des gourmands, dont

(*a*) Voyez *les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome 13.*

la gloutonnerie amusoit ceux qui tenoient table, mais que l'on ne traitoit pas aussi indignement que les Grecs traitoient leurs parasites.

Il paroît que du tems d'Auguste, lorsque les dames romaines eurent déposé l'ancienne austérité des mœurs républicaines, elles avoient à leur suite des complaisantes, qui gagnoient leur vie à les flatter, à louer leur beauté, leur propreté, leurs habits, leurs meubles. Horace (*liv. 1, sat. 2*) les qualifie de parasites.

Plus la corruption augmenta, plus les parasites se multiplierent. Quand les Romains eurent dépouillé les provinces qu'ils gouvernoient, & furent venus étaler à Rome le faste asiatique, ils tinrent les tables les plus somptueuses. Les parasites leur devinrent nécessaires, pour que cet étalage de luxe dont ils faisoient gloire,

eût au moins des admirateurs & des prô-neurs.

Les muficiens, les poëtes, les hiftrions de toute efpece formoient la fociété favorite de Néron. Vitellius & Othon fe plaifoient avec les gourmands décidés. Eliogabale, cet infenfé fur le trône qui pouffa la débauche à un tel excès, qu'il fut nommé le Sardanapale de Rome (*a*), avoit une façon finguliere de régaler la multitude de para-

(*a*) Peut-être eft-ce le traiter favorablement que de lui donner ce nom, attendu que les favans penfent affez unanimement qu'il y a eu plufieurs rois d'Affyrie du nom de Sardanapale. Quoi qu'il en foit, il ne doit être queftion, dans la comparaifon citée, que de Sardanapale II, celui qui eft connu par la fameufe infcription que l'on lifoit fur le monument où l'on croyoit que fes cendres étoient renfermées près de Ninive, & qui a fait paffer le nom de Sardanapale

fites qu'il admettoit à fa table. Il leur faifoit fervir des mets figurés de bois, d'ivoire, de terre cuite, quelquefois même de marbre : il les preffoit de

à la poftérité, avec l'idée d'un prince livré à toutes fortes de débauches. Voici cette épitaphe, telle qu'elle eft rapportée par Athenée (*liv. 8*) :

J'ai regné
Tant que j'ai joui de la lumiere du foleil,
J'ai bû, j'ai mangé ;
Je me fuis livré aux plaifirs de l'amour.
Les mortels n'ont que peu de tems à vivre ;
Sans ceffe ils font agités
Par des viciffitudes & des changemens imprévus.
Les délices dont j'ai joui
Devoient bientôt être le partage d'un autre.
Je n'ai paffé aucun jour fans me fatisfaire.

C'eft cette infcription qui a affuré au nom de Sardanapale la fignification qu'on lui donne encore d'un roi efféminé & voluptueux à l'excès: *Sardanapalus ille vitiis multò quàm nomine deformior*, difoit Cicéron au liv. 3 de *la République*, ouvrage perdu, dont il ne nous refte que quelques fragmens confervés par d'anciens auteurs.

manger; leur faisoit souvent servir à boire, & après les avoir tenus long-tems à cette représentation grotesque, il avoit soin qu'on leur donnât à laver les mains comme s'ils eussent beaucoup mangé (*a*). On ne doit pas oublier que c'étoit un jeune empereur qui périt âgé à peine de vingt ans. Pendant un regne d'environ quatre ans, il se conduisit comme un insensé qui abusoit de la puissance souveraine pour se livrer à tous les excès de la débauche la plus honteuse; il traita avec autant de mépris que d'indignité les Romains, peut-être alors plus avilis que ne le furent jamais les Grecs.

Le satyrique Lucien, qui vécut près d'un siecle avant Eliogabale, n'a pas

(*a*) Voyez *Alexand. ab Alex. Dies geniales, lib. 5, cap. 21.*

oublié de mettre sur la scène les parasites. Il prend pour l'interlocuteur d'un de ses dialogues, un certain Simon qui faisant l'éloge de sa profession, définit la parasitique : « l'art utile de vivre » aux dépens d'autrui sans rien faire, » qui a pour fin la volupté, & pour » regles une suite de préceptes que l'on » ne met en pratique que pour un but » profitable à celui qui l'exerce ».

C'est, à en croire Simon, l'état de vie le plus heureux. Il n'a ni les incommodités de l'indigence, ni l'embarras des richesses. Le parasite vit dans cette parfaite tranquillité en quoi consiste la béatitude; pour comble de biens, il ne séme ni ne moissonne, & trouve tout abondamment, comme au siecle d'or.

Plus raisonnable que tous les philosophes, sans s'informer si le monde est fini ou infini, quelle est la grandeur

du soleil ou sa distance de la terre, s'il y a des dieux ou non, ou s'ils se mêlent de ce qui se fait ici bas; croyant que tout va bien, & qu'il ne sauroit aller mieux, le parasite boit, mange, se réjouit, goûte en repos les délices de la vie, sans être jamais tourmenté de songes fâcheux. N'ayant aucune inquiétude pendant le jour, il ne peut être tourmenté pendant le sommeil. Son métier est le même par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grèce qu'en Italie, ou chez les Barbares.

Les parasites se ressemblent par-tout, & sont tous d'accord entr'eux; tandis que les philosophes les plus célèbres disputent sans cesse les uns contre les autres sur les principes du bonheur ou de la sagesse, & sur les moyens d'y arriver. Aussi ne voit-on point de parasites se couvrir du manteau de la philosophie;

tandis qu'une multitude de philoſophes deviennent tous les jours paraſites.

Modeſtes par état, ils mépriſent la gloire, & ne ſe fâchent jamais de ce que l'on peut dire d'eux, tandis que les philoſophes, les orateurs, les poëtes en ſont éperdûment amoureux.

Courageux dans l'occaſion, ils ne tremblerent jamais à la vue d'un ſanglier en fureur, aiguiſant ſes dents contr'eux: ils ſont ſûrs d'en triompher, & de lui faire ſentir le tranchant de leurs dents.

La plûpart des artiſans ne travaillent de leur métier qu'avec regret & autant que la néceſſité les y contraint: le paraſite au contraire n'eſt jamais plus content que lorſqu'il exerce le ſien. En un mot, on voit périr d'excellens pilotes; le plus habile charretier verſe, mais le paraſite ſe trouve toujours ſur ſes pieds.

L'eſſentiel de l'art eſt de trouver

un homme qui ſoit capable de le bien nourrir. Dès qu'il a fait cette heureuſe rencontre, il doit ſaiſir toutes les occaſions de le flatter de façon à gagner ſes bonnes graces & à les conſerver. Il y réuſſit, parce que les grands ne peuvent ſe paſſer des paraſites, & qu'ils ſeroient plus à plaindre qu'eux, s'ils ne les avoient pour compagnons & admirateurs de leur félicité.

C'eſt avec ces traits ingénieux que Lucien a repréſenté les paraſites de ſon tems. Le ſecret de leur art, leurs ſentimens & leur conduite ſont dépeints de maniere que la gaieté de l'ironie n'ôte rien à la franchiſe de la vérité: & ſi la paraſitique étoit auſſi à la mode dans notre ſiecle qu'elle l'étoit du tems de Lucien ou à Athènes, les paraſites penſeroient encore & ſe conduiroient d'après les mêmes principes que celui qui vient de parler.

Ce feroit fur-tout dans les pays méridionaux, que l'art utile de vivre aux dépens d'autrui, fans rien faire, auroit la plus grande vogue, fi les grands & les riches qui les habitent fe communiquoient davantage. Mais on peut affurer que le luxe de la table ne domine point dans ces régions : il femble avoir fixé fon empire dans des zones plus tempérées, où les convives les plus affidus & les plus complaifans ne font plus qualifiés de parafites. Leurs places ne font marquées aux tables fomptueufes qu'à raifon de leurs talens, de leur réputation, quelquefois même de leur nom ; & à tous ces titres, les mœurs actuelles leur affurent une confidération qui les met fort au-deffus des avanies auxquelles étoient expofés les parafites d'Athènes & de Rome.

Le fameux Montmaur, ce pédant

hérissé de grec & de latin, qui après avoir bien bu & bien mangé, payoit son écot à médire des savans tant morts que vivans, étoit regardé comme un parasite de profession ; c'est sous ces traits que Boileau le désigne, en lui associant le pauvre Colletet (*a*).

La Bruyere parle d'autres gens à talent que les femmes se disputoient, & qui certainement avoient le caractere & les mœurs des parasites grecs (*b*).

(*a*) Tandis que Colletet, croté jusqu'à l'échine,
S'en va cherchant son pain de cuisine en cuisine;
Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Sat. I.

(*b*) Dracon le joueur de flûtes, plaisant d'ailleurs; il fait rire jusqu'aux enfans & aux femmelettes. Qui mange & qui boit mieux que Dracon en un seul repas? Il enivre toute une compagnie, & se rend le dernier. *La Bruyere, Caracteres, &c.* art. *des femmes.*

Etoient-ils en grand nombre? ont-ils laiſſé beaucoup d'imitateurs! en exiſte-t-il encore aujourd'hui? C'eſt un point d'hiſtoire que je laiſſe à décider à ceux qui traiteront des mœurs de notre tems. Peut-être tourneront-ils en plaiſanterie le ton d'importance que ſe donnent certains petits perſonnages aſſez connus, qui courent les bonnes tables avec empreſſement, que l'on eſt étonné d'y voir, & qui n'en ont pas moins la vanité de faire entendre qu'ils accordent la préférence à ceux qui les reçoivent, ſur quantité de gens en place, qui probablement ne penſent pas à eux, mais dont ils ſe vantent d'être recherchés. Cet artifice peut avoir quelque vraiſemblance dans une ſociété auſſi nombreuſe que celle de nos grandes capitales, où les liaiſons & la conduite des citoyens les plus magnifiques ſont à peine quel-

que fenfation. On y eft habitué à voir quantité de jeunes voluptueux fe ruiner obfcurément avec quelques parafites de différens fexes, qui fous les dehors de la complaifance, de l'eftime & de l'attachement, ne s'occupent qu'à les duper. Ils courent à l'indigence, dit la Bruyere, dans des équipages brillans, & dans fix mois, il ne leur refte pas même le moyen d'aller à pied.

Il n'en étoit pas de même à Athènes, quelque célébrité qu'ait eu cette ville, elle n'étoit pas affez étendue, la population n'y étoit pas affez nombreufe, pour que l'on ne connût pas tous ceux qui avoient la folie de fe ruiner avec les parafites & les courtifannes.

On me dira fans doute qu'il n'étoit pas fort utile de tirer de l'obfcurité des Lettres deftinées à rappeller le fouvenir de gens auffi méprifables que les pa-

rafites grecs. Mais comme ils vivoient aux dépens des principaux Athéniens, on ne peut parler d'eux fans faire connoître ceux qui les nourriffoient, & qui dès-lors vivoient avec un luxe qui les tiroit de la claffe ordinaire des citoyens. Ils fe ruinoient prefque tous, & après avoir diffipé promptement leur fortune, ils tomboient dans l'indigence, & ils étoient réduits à faire le métier de parafites.

Ce luxe regne-t-il encore parmi nous? A-t-il les mêmes fuites, & nos mœurs ont-elles dans ce genre quelque rapport avec celles des Athéniens? Si cela étoit, les Lettres d'Alciphron auroient un but moral qui les rendroit utiles à notre fiecle; car en faifant parler les parafites, il donne autant d'averfion que de mépris pour la profeffion vile à laquelle ils s'étoient voués.



LETTRES
DES
PARASITES.

LETTRE PREMIERE.

AUTOCLÈTE à HÉTÉMARISTE (a).

CES grands discoureurs qui ont toujours à la bouche les mots d'honnêteté & de vertu; ces prétendus philosophes, (je parle de ceux qui mettent notre jeunesse à contribution, à raison des vains propos dont ils l'entretiennent), ces soi-disant

(a) Je dois avertir que les noms grecs qu'Alciphron donne à ses parasites, sont tous des noms de caracteres, qui désignent les inclinations dominantes de ceux qui parlent. Je les conserverai tels qu'ils sont dans le texte grec, ne leur donnant que la terminaison françoise. *Autoclète* signifie *l'Invité*, *Hétémariste*, celui qui étoit bien disposé à venir si on l'en eût prié.

grands hommes ſont peu au-deſſus, ou plutôt ſont bien au niveau de la plus vile populace.

Quel repas ſomptueux tu viens de manquer ! Scamonide célébroit le jour de la naiſſance de ſa fille. Il avoit invité en grand nombre les citoyens les plus conſidérés d'Athènes par leur naiſſance ou leurs richeſſes ; & il a cru que rien ne manqueroit à la célébrité de la fête, ſi une troupe de philoſophes en faiſoit l'ornement (1).

Il en avoit choiſi dans toutes les ſectes. On y voyoit le ſtoïcien Etéocle, ce vieillard dont la barbe avoit échappé depuis tant d'années à la main du barbier. Ses habits étoient craſſeux, ſa tête malpropre ; ſa décrépitude étoit annoncée par un front auſſi ridé qu'une vieille bourſe vuide depuis long-tems.

Vis-à-vis étoit le péripatéticien Thémiſtagoras, dans la force de l'âge, d'une figure aſſez intéreſſante, avec une barbe crépue, dont il étoit aiſé de voir qu'il pre-

noit ſoin. On y voyoit auſſi Zénocrates l'épicurien : ſes cheveux bouclés étoient proprement tenus : une barbe épaiſſe lui donnoit un air reſpectable.

Le plus célèbre de tous, celui pour lequel les autres marquoient le plus de conſidération, le pythagoricien Archibius ſe faiſoit remarquer par la pâleur de ſon viſage : ſa chevelure lui pendoit de la tête juſque ſur la poitrine, & accompagnoit une très-longue barbe qui ſe terminoit en pointe. Un nez crochu, des lèvres preſſées l'une contre l'autre, & fermées avec un ſoin qui annonçoit la ſévérité du ſilence pythagorique, ajoutoient à la ſingularité de ſa figure.

Tout d'un coup eſt arrivé avec fracas le cynique Pancrates, heurtant les uns, renverſant les autres, appuyé ſur un gros bâton de chêne, qui au lieu de nœuds, étoit garni d'eſpace en eſpace de clous d'airain (2). Il avoit pour toute parure une ample beſace, très-propre à contenir après

le repas, le reste des viandes qui lui seroient servies (3).

Tous les convives, du commencement du repas à la fin, se sont comportés assez honnêtement entr'eux, & m'ont paru manger également bien. Mais les philosophes ayant déja bu largement, & s'étant porté mutuellement les santés comme il est d'usage, ont cherché à se faire valoir de la maniere qui leur sembloit la plus avantageuse, quoiqu'en elle-même très-frivole.

Le stoïcien Etéocle, accablé par le poids des années & la quantité de nourriture dont il s'étoit gorgé, étoit étendu tout de son long, & ronfloit profondément.

Le pythagoricien ayant rompu le silence, a récité dans la modulation d'un certain rhytme harmonique, quelques passages des vers dorés du chef de sa secte.

Le beau Thémistagoras, suivant les dogmes des péripatéticiens, soutenoit que le bonheur ne consistoit pas seulement dans les plaisirs de l'esprit & du corps, il vouloit

loit de plus l'élégance & la ſomptuoſité de la table, & prétendoit que le choix des mets & leur délicateſſe en faiſoient partie : ce qu'il prouvoit par ſon appétit & ſon attention à ſe ſervir les entremets les plus fins.

Zénocrate l'épicurien, ſerroit de très-près une muſicienne qu'il avoit tirée auprès de lui. La molleſſe & la laſciveté étoient exprimées au vif dans ſes regards; elle y répondoit ſans y faire trop d'attention, le philoſophe aſſuroit que c'étoit le moyen de tranquilliſer la chair & de fixer la volupté (4).

Le cynique, auſſi effronté qu'aucun autre de ſa ſecte, ſoulageoit, ſans aucun égard, les beſoins de la nature, laiſſant traîner négligemment ſon mauvais manteau, & s'étant approché de Doris la chanteuſe, il prétendoit en jouir au conſpect de toute l'aſſemblée, diſant que la génération étoit le principe de toute exiſtence, & la loi la plus ſacrée de la nature.

Dans ce triomphe de toutes les sectes de la philosophie, les parasites n'ont pas eu beau jeu, on n'y a fait aucune attention. On n'a pas même accordé à ceux qui avoient été invités pour donner entr'eux une sorte de spectacle, le moment de faire briller leurs talens ; quoique l'on eût fait venir exprès Phébiade, le joueur de harpe, & les bouffons Philistiade & Sannyrio (5). Mais tous ces plaisirs, si agréables en d'autres circonstances, ont été négligés : les rêveries philosophiques l'ont emporté, & dans cette occasion, elles ont brillé d'un éclat qui étourdissoit plus encore qu'il n'offusquoit.

NOTES.

(1) On peut comparer cette lettre au dialogue de Lucien, intitulé *les Lapites*, ou le *Banquet des Philosophes*. C'est le même plan, & à peu-près les mêmes idées. Lucien, à la vérité, entre dans de plus grands détails sur les différens personnages

qu'il fait parler & agir; mais les portraits d'Alciphron, quoique plus racourcis, sont mieux frappés; toute la piéce en général me paroît plus élégante & d'un meilleur ton que celle de Lucien, qui en plusieurs occasions sort des bornes de l'honnêteté & de la pudeur, pour donner, suivant son usage, plus d'expression & d'énergie à ses personnages; mais c'est aux dépens de cette belle simplicité qui est un des caracteres distinctifs des anciens auteurs grecs.

(2) *Un gros bâton garni d'espace en espace de clous d'airain.* On sait que l'équipage ordinaire d'un cynique étoit le bâton noueux & la besace: mais on n'a pas remarqué que ce bâton fût pour eux une espece de parure, un ornement distinctif de la secte. Or c'est ce que semblent désigner les clous d'airain dont Alciphron dit que le bâton de Pancrates étoit garni. Les sceptres des rois étoient ornés de clous d'or. Achille, dans la grande querelle qui s'éleva entre lui & Agamemnon pour Briséis, jette par terre son sceptre orné de clous d'or; Homere & Alciphron se servent du même participe, πεπαρμένος (*Iliad. liv. 1*) pour

peindre la même idée. Dans une dispute entre deux bergers, le vainqueur reçoit pour prix une houlette ornée de clous d'airain, & remarquable par l'égalité de ses nœuds.

Sume pedum :....
Formosum paribus nodis, atque aere......
Virg. Eclog. V.

D'où je crois pouvoir inférer que malgré la négligence & la malpropreté affectée des cyniques dans tout leur équipage, ils regardoient leur bâton comme une espece de sceptre. Ils avoient assez de vanité & d'impudence pour se croire les premiers des hommes.

(3) *Une ample besace.* C'étoit l'usage des parasites d'emporter tout ce qu'ils ne mangeoient pas ; & pour qu'il n'y eût point de querelle entr'eux, on faisoit servir à chacun une piece de viande rôtie, de poisson, d'entremets, & de dessert, qu'il mangeoit ou qu'il emportoit à son gré. Ces denrées ne paroissoient sur la table qu'au second service ; le premier étoit de ragoûts que l'on ne pouvoit mettre dans la besace ou la poche. Voyez le Dialogue de Lucien, *le Banquet ou les Lapites.* On observe en-

core quelques restes de ces usages antiques, aux festins solemnels qui se donnent dans quelques pays méridionaux, où l'on voit des personnes d'un nom & d'un rang distingué, ne pas rougir de remplir de grands mouchoirs de différentes pieces d'entremets & de dessert qu'ils emportent, malgré les plaisanteries qu'on ne leur épargne pas dans ces occasions.

(4) *De fixer la volupté.* C'est ainsi que s'exprime Epicure lui-même dans sa lettre à Menecée, conservée par Diogène-Laerce dans la vie de ce philosophe : « Partie des » desirs de la concupiscence sont naturels, » partie sont illusoires. Quant aux actes par » lesquels on les satisfait, les uns sont né- » cessaires, les autres sont seulement na- » turels. Parmi les nécessaires, les uns con- » tribuent au bonheur, les autres à la tran- » quillité du corps ; quelques-uns à la con- » servation de la vie ».

(5) *Philistiade, Sannyrio.* On peut juger par-là des gens qui faisoient le fond de la société des citoyens les plus opulens d'Athènes lorsqu'ils donnoient des repas d'appareil. Il paroît que Philistiade & Sannyrio

étoient des mimes ; au moins il y en a eu de fameux de ce nom, qui probablement faisoient le métier de parasites. Antiphanes le comique, cité par Athenée (*liv. 6*), parle d'un parasite nommé Sannyrion : « Où allez-» vous, dit-il, Psythire, Colax, Sanny-» rion, flatteurs infâmes, gourmands ef-» frontés » ?

LETTRE II.

Eubule à Gémello (a).

ON nous avoit servi un gâteau de Sicile : il avoit si bonne façon, que je souhaitois beaucoup plus de le manger, que je n'avois de plaisir à le voir (1). Mais il étoit comme remparé d'un dessert abondant & recherché, en petites pâtisseries,

(a) *Eubule* signifie en grec un homme prudent ; ainsi il pourroit y avoir dans le texte une faute de copiste, & on pourroit lire *Eubute* ou *Eubote*, qui signifie bien nourri. *Gemello* veut dire quelqu'un bien chargé.

en confitures de toute espece, en pistaches, amendes de palmier, noix écalées. Je voyois tout cela avec ennui, je n'aspirois qu'à l'instant de mettre la dent sur le gâteau : le maître de la maison s'amusant à servir ces bagatelles, & faisant circuler les verres (2), retardoit d'autant ma jouissance.

Tous les convives sembloient être d'accord pour contrarier mes desirs. L'un prenant un curedent, recherchoit avec une lenteur affectée, s'il n'étoit rien resté entre ses dents des viandes qu'il avoit mangées : l'autre se laissant aller nonchalamment sur son siége, paroissoit plus disposé à s'endormir qu'à s'intéresser à ce qui se passoit à table, chacun causoit avec son voisin, & on s'occupoit de toute autre chose que de servir ce délicieux gâteau tant attendu. Enfin les dieux ont pris en pitié l'ardent appétit qui me dévoroit. J'ai gouté, j'ai mangé, je dirois volontiers que j'ai englouti une partie de ce gâteau. Vous le

dirai-je? mon goût a été moins flatté que je ne l'espérois : l'impatience d'attendre m'avoit trop fatigué.

NOTES.

(1) *Un gâteau de Sicile.* Les gâteaux ont tenu de toute antiquité un rang distingué parmi les mets du second service des repas en regle. On connoissoit les endroits de la Grèce où on en faisoit de bons. Les intérêts du goût porterent plusieurs auteurs à écrire sur la façon des gâteaux. Callimaque, dans un catalogue général d'écrivains de tout genre, en cite plusieurs qui ont traité exprès de l'art de faire d'excellens gâteaux. Les endroits les plus renommés étoient l'isle de Samos, & Parios ou Paros dans l'Hellespont. L'ancien poëte Alexis, cité à ce sujet dans Athénée (*liv.* 14), parle avec envie du bonheur d'un vieillard qui vivoit à Paros, célèbre par deux productions excellentes; le marbre employé aux statues des dieux, & les gâteaux faits pour contenter le goût & l'appétit des mortels. On voit par tous les détails dans lesquels

Athénée entre à ce ſujet, que l'on faiſoit à Athènes des gâteaux d'autant de formes & d'eſpeces différentes que l'on en peut avoir actuellement. On y trouve la façon des tourtes que compoſoient les anciens avec des fruits, des légumes, du miel, des amendes. Ces uſages ſe ſont mieux conſervés en Italie que dans le reſte de l'Europe : on y fait des pâtiſſeries légeres garnies de raiſins de Corinthe, de pignons, de ſéſame, dont la recette ſemble avoir été priſe dans Athénée. Le gentilhomme ſuédois (*a*) qui ſe rappelle avec ſatisfaction l'appétit avec lequel il mangeoit au mont Caſſin de médiocres petits gâteaux à l'huile, ſortans du four, auroit dû nous inſtruire de ce qu'ils avoient de reſſemblant avec ceux des Grecs. On ne s'aviſera pas de le comparer à ce Porcius, qui faiſoit rire les convives & ne faiſoit qu'une bouchée d'une tourte entiere :

> .... *Porcius infra,*
> *Ridiculus totas ſimul abſorbere placentas.*
> Hor. Sat. 8. lib. 2.

On ſait que les gâteaux étoient d'uſage

(*a*) Obſervations ſur l'Italie, &c. par deux Gentilshommes, tom. III, pag. 21.

dans tous les facrifices, fur-tout aux fêtes de Diane & de Cérès. On donnoit le nom d'Amphiphon à ceux qui étoient offerts à Diane. On les expofoit en vente le quatorziéme jour de la lune, deftiné à ces offrandes, lorfque les deux points oppofés de l'horifon font éclairés en même-tems, l'un par la lune qui fe leve, l'autre par le foleil qui fe couche. Héraclide de Syracufe, dans le livre des *Mœurs antiques & ufages reçus*, dit que l'on portoit dans les jeux & fpectacles qui fe donnoient à l'occafion des grandes thefmophories, ou fêtes folemnelles de Cérès, des gâteaux de fine farine de bled d'inde & de miel, dont la forme (*pudenda muliebria*) paroîtroit à préfent fort finguliere, & donneroit lieu à bien des allufions faugrenues. On a vu plus haut quelle étoit la vraie fignification de cette figure fymbolique. *Note 1 fur la Lettre IV de la premiere Partie.*

Les jeunes époux d'Argos portoient à leurs époufes de grands gâteaux au miel, cuits fous la cendre, & invitoient leurs amis à en manger. Ces petits feftins étoient d'ordinaire fort libres. Les Lacédémoniens, fuivant Apollodore, en préparoient de différentes

formes, qui se servoient à la table où se plaçoit la nouvelle épouse en arrivant chez son mari. Les jeunes gens, amis de l'époux, chantoient un épithalame à la louange de la mariée, où ils exaltoient les charmes de sa virginité; ils formoient ensuite une danse en portant des gâteaux avant que de les servir.

Le poëte Eupolis, qui dans sa comédie des *Flatteurs*, osa ridiculiser, à ce qu'on prétend, la conduite du fameux Alcibiade, l'homme le plus à la mode de son siecle, le représente sous les traits d'un galant, distribuant sans cesse des pâtisseries de toute espéce :

Gratias ille meit; Callabidas saltat ambulans;
Sesamidas cacat; mala excreat.....

Il n'est pas possible de rendre dans notre langue l'expression satyrique du poëte, qui étoit d'autant plus piquante, que l'on dit qu'Alcibiade s'en vengea en faisant assassiner Eupolis.

Les gâteaux, & l'on doit comprendre sous ce nom les pâtés, les tourtes & toutes les especes de pâtisserie, étoient une partie considérable des seconds services dans les repas grecs, & les mets favoris de tous les

parasites, ceux sans doute que les personnages principaux leur abandonnoient le plus volontiers. On cite à ce sujet un trait assez plaisant de Philippe de Macédoine. Il avoit été invité à manger chez un seigneur de sa cour, qui le voyant arriver avec une suite plus grande qu'il ne l'attendoit, parut embarrassé de recevoir & de traiter tant de monde. Le prince le tira d'affaire en avertissant à part & comme en secret toutes les personnes de sa suite de se réserver pour le gâteau ou pour le second service. Ils voulurent faire leur cour, & mangerent si peu au premier service, qu'il parut y avoir de quoi contenter tout le monde. Le second service fut léger; le roi s'amusa beaucoup d'avoir frustré l'attente des parasites, en leur faisant espérer plus qu'on ne leur donna.

On demandera peut-être pourquoi la suite de Philippe étoit plus nombreuse que son hôte ne l'attendoit? C'est qu'en Grèce, ainsi qu'à Rome, quantité de cliens des personnages principaux se joignoient à eux dans leur marche pour leur faire honneur. Comme l'état de parasite, s'il n'étoit honnête, étoit au moins toléré, ils entroient

avec assurance dans la maison où le patron devoit manger, & se plaçoient à table sans y être invités. On les appelloit des *ombres*, souvent fort incommodes; & on peut juger du cas que l'on en faisoit par le nom qu'on leur donnoit. Dans la description qu'Horace nous a laissée du repas que le riche & fastidieux Nasidiénus donna à Mécénas, il parle de Balatron & Vibidius, qui n'avoient pas été invités, & qui n'étoient là, que parce qu'ils avoient eu l'honnêteté d'accompagner Mécénas.

...... Cum servilio Balatrone,
Vibidius quos Mecenas adduxerat umbras.

Sat. 8, lib. 2.

Ainsi à Rome comme à Athènes, les surnuméraires étoient appellés *ombres*.

Plutarque (*liv. 7 des Propos de table, quest. 6*) fait un grand discours pour établir quand il étoit convenable ou non aux convives d'amener des ombres, & aux hôtes de les recevoir. Il paroît qu'en général on n'accordoit cette liberté qu'aux grands & aux étrangers, qu'il n'eût pas été honnête d'inviter sans ceux qui leur faisoient cortége, ou qui les accompagnoient dans leurs voyages. En toute autre occasion,

c'étoit une indiſcrétion d'amener des ombres.

Les Apicius modernes trouveront dans le livre d'Athenée, que j'ai cité plus haut, la façon de faire quantité de pâtiſſeries, qu'ils rendront excellentes en les perfectionnant, & que l'on pourra dire avec raiſon être renouvellées des Grecs.

(2) *Faiſant circuler les verres.* Il paroît par tout ce qui nous reſte de relations ſur les feſtins des Grecs, qu'ils avoient un goût décidé pour le vin : un maître de maiſon devoit donc avoir ſoin que ſes convives buſſent amplement. Un ancien poëte, appellé Panyaſis, dit que trois choſes rendent un repas d'appareil agréable & même délicieux ; 1°. le bon vin vieux, qui eſt un reméde admirable contre les chagrins de la vie : 2°. la danſe : 3°. la réunion des amis à une même table. Ainſi il faut boire pour égayer le repas, & ne pas faire comme les enfans, qui après s'être gorgés de nourriture, ſont accablés par le travail de la digeſtion, & ſe mettent hors d'état de répondre aux politeſſes du maître, & de contribuer à ſa ſatisfaction ; mais il faut boire modérément.

Le poëte Eubule fait donner par Bacchus les préceptes ſuivans : « Je ne permets aux ſages que trois coupes dans » chaque repas (les coupes tenoient alors au moins la demi-pinte de Paris), » la » premiere pour la ſanté ; la ſeconde pour » le plaiſir & l'amour ; la troiſiéme pour » procurer un doux ſommeil : cela fait, les » gens raiſonnables ſortent de table. Si » l'on boit une quatriéme fois, c'eſt tranſ» greſſer nos loix, & faire débauche. Une » cinquiéme fait élever la voix aux con» vives ; on ne parle plus, on crie. La » ſixiéme fait ſuccéder la pétulance à l'hon» nêteté. La ſeptiéme ôte les forces & la » raiſon ; les buveurs ne ſe ſoutiennent plus ; » ils ſe meurtriſſent la face & les yeux en » tombant ſur la table & ſur les ſiéges, en » ſe heurtant mutuellement. La huitiéme » eſt matiere à querelle, chacun accuſant » ſon voiſin des coups qu'il a reçus : on » devient furieux ; on tombe de table pêle» mêle ; on ſe bat, & on ne revient à ſoi » que lorſque les fumées du vin ſont cal» mées ».

Il faut croire que l'on n'en venoit pas toujours à ces extrémités ; mais en général

les Grecs buvoient à s'enivrer complettement. Il y avoit à Agrigente en Sicile, une maison que l'on appelloit la galere, de ce que des jeunes gens, après y avoir beaucoup bu, ne pouvant plus se soutenir, & voyant tourner tout autour d'eux, s'imaginerent être dans un vaisseau battu par la tempête. En conséquence, pour rendre le navire plus léger, ils jetterent par les fenêtres tous les meubles de la maison, par ordre de l'un d'eux, qui croyoit être le pilote. Les citoyens que ce bruit avoit assemblés sous les fenêtres de la maison, ne leur parurent qu'autant de monstres marins qui n'étoient-là que pour dévorer ce qui se trouveroit à leur goût parmi les effets que l'on jettoit dehors. L'ivresse fut si longue, que le lendemain ayant été cités devant les magistrats de police, un d'eux leur répondit gravement: Messieurs les tritons, je me suis tenu caché sous le pont du vaisseau autant que j'ai cru y être en sûreté; mais voyant que la tempête devenoit plus violente, & que le danger augmentoit, j'ai cru devoir travailler à la sûreté commune. Les juges se contenterent de les admonester d'être plus sobres à l'avenir; &

l'orateur de la troupe, toujours ivre, leur répondit que s'il pouvoit gagner le port, il leur feroit ériger des ſtatues, & les feroit placer parmi celles des dieux marins, en reconnoiſſance de ce qu'il avoit échappé au péril, ſous leurs auſpices. (*Athen. l. 2.*)

Les Grecs donnerent au vin le ſurnom de vérité, parce que les hommes ne parlent jamais plus franchement, & ne développent mieux leur caractère qu'après qu'ils en ont bu. Les gens de l'art, dit Théognis, éprouvent l'or & l'argent par le feu, & le vin découvre les inclinations de l'homme. Mais comme la plupart des vins de Grèce ſont fort capiteux, ſur-tout lorſqu'ils ſont nouveaux, & que dans les premiers tems de la ſociété on ne les buvoit pas autrement, ce qui occaſionnoit preſque toujours une ivreſſe dangereuſe, on a dit qu'Amphyction, l'un des premiers rois de l'Attique, ayant appris de Bacchus lui-même la maniere de tempérer le vin, c'eſt-à-dire, de le boire avec de l'eau, il avoit dédié un autel à ce dieu dans le veſtibule du temple des Heures, qui avoient été les nourrices de Bacchus. Il fit enſuite une loi par laquelle il permettoit de goûter le vin pur au com-

mencement du repas seulement, pour se rappeller les bienfaits du Dieu; mais ensuite on ne devoit plus en boire que mêlé avec de l'eau, & toujours sous les auspices de Jupiter-Conservateur; parce qu'en buvant ainsi, les convives ne courroient pas les risques de perdre la raison, la force & la santé. De-là l'origine des santés qui se buvoient à la ronde, & l'usage de porter les coupes autour de la table; ce qui prolongeoit le service, & retardoit le moment où devoient paroître les plats sur lesquels comptoient les gens de bon appétit.

Il y avoit des coupes ou verres de grandeurs & de formes différentes. Le poëte comique Phérécrate fait parler un buveur qui sort du bain, le gosier, dit-il, & le palais tellement desséchés, qu'il ne peut cracher. On lui présente un petit verre; retirez, dit-il, cette coupe, je n'en vois point de cette forme qui ne mette ma bile en mouvement, depuis que j'ai pris une médecine dans un verre semblable. Il préféra une grande coupe faite en gondole, dont les bords rapprochés laissoient à peine appercevoir le vin qu'elle contenoit. Les bons buveurs ne s'en servoient pas d'autres. Ils

ne demandoient pas ſouvent du vin, dit le poete, mais ils n'en buvoient pas moins largement, leurs coupes étant inépuiſables. Les femmes, celles ſans doute que l'on appelloit pour le plaiſir à ces feſtins libres, ſe ſervoient auſſi de coupes de cette eſpece. (Voyez *Athenée, liv. 11.*)

Le mot *pergræcari*, dont Plaute a enrichi la langue latine, qui ſignifie boire à la grecque, ou faire la débauche, fait connoître ce que l'on penſoit de ſon tems du goût des Grecs pour le vin. « Paſſez, dit-il, » les jours & les nuits à boire; imitez les » Grecs; achetez des amies, n'épargnez » rien, nourriſſez des paraſites, tenez une » table ſomptueuſe ». *Plaut. in Moſtellaria.* Voyez *Adag. Eraſmi, chil. 4, cent. 1, adag. 64.*



LETTRE III.

THERMOLÉPYRE à OCIMON (*a*).

NOUS avons été indignement traités; pendant que nous voyions servir aux autres convives les mets les plus fins & les plus recherchés (1), on ne mettoit devant nous que les restes dégoûtans de viandes communes fort mal apprêtées. Ils buvoient d'excellent vin de Chalibon (2); & nous du vin poussé ou aigri.

O dieux justes! (3) & vous génies qui présidez à nos destins, & dirigez le fuseau des parques, ne mettrez-vous pas enfin des bornes à l'injustice du sort! le bonheur & les délices seront-ils le partage constant des uns, tandis que les autres seront voués à l'indigence & à la faim (4)? Si la destinée des hommes est d'être sujets à ces besoins,

(*a*) *Thermolépyre*, homme pour qui rien n'est trop chaud. *Ocimon*, frêlon qui se glisse par-tout.

que n'avons-nous pas à en souffrir, nous à qui la fortune accorde à peine le nécessaire le plus absolu ?

NOTES.

(1) *Les mets les plus fins.* Ces mets dont le parasite se plaint de n'avoir pas goûté, sont la tétine de truie, en grec *outar*, *sumen* en latin, & les ventres des mêmes animaux, *métra* en grec, des foies gras si délicats qu'il les compare pour leur finesse & leur saveur à la rosée, tandis qu'on ne lui servoit, ainsi qu'à ses semblables, que des hachis dégoûtans, composés de toutes sortes de viandes & de racines, restes de ce qui avoit été employé à la cuisine à la nourriture des esclaves. Il m'a paru que ces détails n'auroient pas convenu à notre langue, & j'ai préféré de donner une idée générale du sujet des plaintes du parasite.

Il paroît que les Grecs ne connoissoient rien de plus délicieux qu'un ventre de porc bouilli, assaisonné de fines herbes, avec du vinaigre fort. Athenée (*liv.* 3) cite un

certain Archestrate, cuisinier fameux, qui dans le détail d'un festin solemnel, où les parfums les plus exquis, les couronnes, la musique & la danse se trouvoient réunis pour le plaisir des convives, veut que l'on serve de préférence un ventre de porc assaisonné comme je l'ai dit plus haut. Antiphanes, ancien poëte comique, parlant dans la comédie des *Amours infortunés*, de la courtisanne Cyrène abandonnée par ses amans, met au nombre des choses qu'elle regrettoit, les ventres & les tettines de truies. Athenée nous dit à cette occasion qu'on les faisoit avorter pour rendre plus délicate cette partie de leur corps.

Ce goût avoit passé des parasites d'Athènes à ceux de Rome. Horace (*Epît. 15, l. 1*) parle d'un certain Ménius, parasite & mauvais plaisant, auquel il fait dire : « Je ne » suis pas surpris s'il y a des gens au monde » qui dépensent tout leur bien en bonne » chère, car rien n'est meilleur qu'une grive » tendre & grasse, ou qu'un ventre de truie » bien apprêté :

...... Cum sit obeso
Nil melius turdo, nil vulvâ pulchrius amplâ...

Plutarque (*Regles de la santé*) s'éleve

contre ces excès de gourmandiſe, en diſant : « Après avoir pris ce qui ſuffit à la » nourriture du corps, il faut bien ſe garder de ſe livrer au goût pour ces ſortes » de friandiſes ; il blâme les gourmands » qui diſent que c'eſt ſimpleſſe de ne pas » prendre abondamment d'une choſe qui » eſt rare & chere, quand on peut l'avoir, » comme ſeroit, par exemple, de la ſcmade (*ſumen*), ou des champignons » d'Italie, afin qu'ils puiſſent en parler aux » autres, & être par eux réputés heureux » d'avoir eu jouiſſance de choſes ſi ſingulieres, ſi cheres, & ſi difficiles à recouvrer ». La philoſophie d'Horace étoit plus accommodante : « Quand l'argent me manque, dit-il, je ſuis frugal, & je ſais ſouffrir la médiocrité avec courage ; mais ſi » je me trouve à une bonne table, dans » une maiſon riche, il me paroît qu'il n'y a » de gens ſages & heureux que ceux qui » ont de grands revenus aſſurés ſur de belles » terres :

Vos ſapere & ſolos aio bene vivere, quorum
Conſpicitur nitidis fundata pecunia villis.
Hor. ubi ſup.

(2) *D'excellent vin de Chalibon.* Athe-

née (*l. 1*) parle de ce vin de Chalibon, réservé pour la bouche des rois de Perse, pour lesquels on cherchoit tout ce que la terre & la mer produisoient de plus exquis dans toute l'étendue de leur empire : il dit, d'après Possidonius, que l'on recueilloit ce vin en Syrie, dans le territoire de Damas. Plutarque, au discours second de la fortune d'Alexandre, en parle comme d'une de ces superfluités qui ne convenoient qu'au luxe asiatique, lorsqu'il dit que le but d'Alexandre, dans la conquête de l'Asie, n'étoit pas d'en amener à sa suite une foule de chameaux chargés d'or, les délices de la Médie, le luxe de la table & des femmes, les vins excellens de Chalibon, & les poissons de l'Hyrcanie; mais de soumettre toutes les nations connues à son empire, & d'amener tous les hommes à une même maniere de vivre, également avantageuse à tous....

(3) *O dieux justes, & vous, génies.* Par ces dieux & ces génies, les Grecs entendoient Jupiter & Apollon. Pausanias, *liv.* 5, *ch.* 15, dit qu'il a vu à Elis, dans le Péloponnèse, un autel dédié au génie Méragete,

gete, qu'il croit être le même que Jupiter, qui fait ce que le destin accorde & refuse à chaque homme : les Parques, Apollon & Jupiter-Méragete étoient rassemblés dans le même lieu comme les arbitres des destinées : « Pourquoi, demande Horace, les » inclinations & les destinées des hommes, » même des freres, sont-elles si différentes » entr'elles ? il n'y a que notre génie qui » le sache : ce dieu qui regle le mouve- » ment de l'astre qui nous domine, qui » nous est attaché inséparablement, & qui » ne semble subsister que pour nous & avec » nous ».

Scit genius, natale, comes, qui temperat astrum,
Naturæ deus humanæ, mortalis in unum
Quodque caput : vultu mutabilis, albus & ater...

Epist. 2, lib. 2.

Cette idée d'Horace tient à la philosophie la plus ancienne, à l'origine même du polithéisme. Les plus éclairés d'entre les hommes reconnurent de toute antiquité un dieu souverain ; mais soit pour condescendre à la foiblesse des vues du vulgaire, soit qu'ils ne pussent eux-mêmes concevoir une intelligence suprême assez puissante & assez sage pour disposer seule de tout, ils lui

aſſocierent un certain nombre d'autres intelligences éternelles & incorporelles, qui, quoique ſubalternes, ne laiſſoient pas d'être regardées comme des divinités. Ces intelligences avoient des noms différens ſelon leur département. On appelloit Rhéa ou Veſta celle qui préſidoit à la terre; Neptune, celle qui dominoit ſur la mer, & ainſi des autres. A ces divinités ſubalternes étoient ſoumis des génies qui portoient le nom de la divinité particuliere à laquelle ils obéiſſoient. Héſiode prétendoit qu'il y en avoit trente mille répandus ſur la terre : s'il en eut connu toute l'étendue, il en auroit certainement admis davantage. Les anciens philoſophes donnoient à ces prétendus génies un corps très-ſubtil, qui ne devenoit viſible que quand ils le vouloient : mais pourtant un corps réel qui les mettoit en état d'avoir commerce avec les femmes. Auſſi croyoient-ils que les demi-dieux, les héros, les hommes illuſtres, & en particulier les fondateurs des nations & des villes deſcendoient de ces génies. On voit d'où les cabaliſtes ont pris l'idée des ſylphes, des gnomes, des ſalamandres & des ondains. Cette doctrine eſt encore en vigueur dans une partie des

Indes orientales, où les souverains, à la tête des armées & de la nation, font de tems en tems des sacrifices solemnels aux génies.

(4) *La destinée des hommes est d'être sujets à ces besoins*. Lucien, dans ses épîtres saturnales, traite ce sujet avec autant d'élégance que d'agrément. Il fait écrire le pauvre Chronologon à Saturne, pour se plaindre à lui du risque qu'il court de ne pouvoir pas célébrer sa fête. Il lui demande de rétablir au moins pour ce tems l'ancienne égalité des biens, ou d'engager les riches à faire part aux pauvres de leur abondance, & de les traiter, non à la maniere accoutumée, c'est-à-dire, en ne leur faisant présenter que ce qu'il y a de plus commun & de plus vil sur la table, souvent des os décharnés. Ne vaudroit-il pas mieux, dit Chronologon, que les riches donnassent dans ce tems aux pauvres quelques habits dont leurs garderobes sont pleines, que de les laisser manger par les vers dans des coffres où ils sont entassés? Saturne lui répond & lui fait entrevoir les avantages que les pauvres ont sur les riches, au moins du côté de la santé & de la force. Vous

admirez, lui dit-il, leur faste & leurs délices, sans aller plus loin. Mais si vous les méprisiez, si vous les laissiez jouir seuls de leurs richesses, ils viendroient eux-mêmes vous rechercher; car c'est peu de chose que la fortune qui n'a point d'admirateurs; toute sa félicité consiste dans l'opinion d'autrui. Saturne écrit aux riches qui répondent & exposent leurs justes griefs contre les parasites, qui d'ordinaire sont très-difficiles à contenter, & qui abusent presque toujours du bien qu'on leur fait. Ils se justifient par l'exemple d'Ixion, qui ayant été admis à la table de Jupiter, s'oublia au point de porter ses desirs jusque sur Junon. Cependant ils promettent de donner aux pauvres de quoi se vêtir & se nourrir, s'ils s'engagent à être plus honnêtes & plus reconnoissans à l'avenir.



LETTRE IV.

Conoposphrante (a) *à Ischolime.*

J'Avois formé de vains projets ſur la fortune du jeune Polycrite. Je penſois que ſi ſon pere venoit à mourir, il prodigueroit ſon bien à ſe procurer tous les plaiſirs de la table & de la volupté ; que nous nous réunirions aux courtiſannes les plus agréables, pour l'aider à expédier promptement ſes richeſſes. Mais le vieillard donne encore quelqu'eſpérance de vivre ; & le jeune homme, auſſi frugal que ſon pere, ne prend chaque jour qu'un léger repas vers le ſoir. Il n'eſt pas recherché dans ſa nourriture ; du pain de place (1), quelques ragoûts communs lui ſuffiſent. Les jours qu'il veut ſe régaler, il y ajoute quelques olives ramaſſées, ou des fruits

(a) *Conoposphrante*, inſecte dévorant. *Iſcholime*, maigre, affamé.

communs, tels qu'on les trouve au marché.

Déchu de cette flatteuſe eſpérance, je ne ſais en vérité de quel côté me tourner! Car ſi celui qui tient table a beſoin de convives; combien plus eſt-il néceſſaire à celui qui compte ſur ſa bonne chere! Quelle reſſource trouveroit un affamé tel que moi, avec un homme qui ſe nourrit à peine? Je l'embarraſſerois inutilement (2).

NOTES.

(1) *Du pain de place.* Le poëte Antiphane, cité par Athenée (*liv. 3*), dit que l'on faiſoit à Athènes du pain excellent que l'on vendoit à la place, blanc, bien travaillé, d'une couleur qui annonçoit ſa bonté, & qui charmoit les yeux avant que de flatter le goût. Il paroît par les fragmens des anciens poëtes recueillis par Athenée, que la délicateſſe des Grecs ſur le pain étoit portée fort loin. Outre le pain ordinaire ou pain de place, ils avoient l'uſage du pain mollet, de celui au lait;

ils en faiſoient de différentes farines, & ceux dont ils mangeoient ordinairement, étoient fermentés ou levés, & ſe cuiſoient dans des fours. Les boulangers qui ſe diſtinguoient dans leur métier, jouiſſoient d'une réputation étendue. Platon, dans le dialogue intitulé *Gorgias*, parle du boulanger Théarius, du traiteur Mithécus, & du marchand de vin Sarambus; le premier faiſoit d'excellent pain; le ſecond étoit fameux par la fineſſe & la bonté de ſes ragoûts; le troiſiéme ne fourniſſoit que des vins exquis. Si des artiſans de cet ordre ont été immortaliſés dans les écrits du divin Platon, il ne faut pas s'étonner ſi tous les arts ſont arrivés ſi-tôt à leur perfection chez les Grecs.

(2) *Je l'embarraſſerois inutilement.* Il eſt vraiſemblable que les poëtes Grecs ont chargé les portraits qu'ils nous ont laiſſés des paraſites. Mais quoique l'on puiſſe rabattre ſur l'idée qu'ils en donnent, le rôle qu'ils jouoient dans la ſociété, leur attachement ſervile à la perſonne dont ils hantoient la table, ſont bien éloignés de nos mœurs. Le poëte Alexis fait parler ainſi le paraſite Stratius: « En vérité, j'aimerois mieux être

» attaché à Pégase, aux fils de Borée, à
» tout autre qui courroit encore plus lé-
» gérement, qu'à Déméas, fils de Lachès,
» de race sacerdotale. — Cependant, dit
» Déméas, vous m'aimez, Stratius? — Plus
» que mon pere : il ne me nourrit pas, &
» vous me faites si bonne chere. — Vous
» adressez donc aux dieux des vœux bien
» sinceres pour que je vive long-tems?
» — Hélas, si vous mouriez, quelle res-
» source me resteroit-il pour vivre » ! On voit par ce passage, & quantité d'autres semblables, que les parasites étoient des especes de suivans qui accompagnoient partout le maître, comme l'ombre fait le corps, dont on faisoit peu de cas, mais que l'on souffroit, parce que c'étoit la mode.



LETTRE V.

Platylême (a) à Erébintholéon.

JAMAIS l'Attique n'a eu d'hiver aussi rigoureux que celui que nous venons d'éprouver (1) : non-seulement nous avons été battus, pénétrés par les vents les plus impétueux & les plus froids; mais de plus une neige abondante qui couvroit la terre, s'élevant en grosses masses, permettoit à peine d'appercevoir le coin de la rue, de la porte de la maison. Je n'avois ni bois, ni charbon, pas même de la suie à brûler; comment aurois-je pu m'en procurer! La violence du froid me perçoit jusqu'à la moëlle des os. Dans cette extrémité, j'ai pris une résolution digne du prudent Ulysse (2); j'ai eu recours aux fourneaux des

(a) *Platylême*, qui n'a ni feu ni lieu. *Erébintholéon*, le lion ou le roi des avares.

bains publics; mais on ne m'en a pas permis l'entrée. La place étoit occupée par quantité de gens de ma profession, aussi cruellement vexés que moi de la puissance de la déesse qui m'accabloit (3), de la terrible Pauvreté. Voyant qu'il n'y avoit pas moyen de m'y retirer, je me suis rendu très-promptement au bain particulier de Thrasylle (4); je l'ai trouvé vuide, & ayant gagné les bonnes graces du baigneur par deux oboles que je lui ai mises en main, je me suis chauffé à mon aise. Pendant ce tems, la neige a pris de la consistance & s'est glacée en partie; les chemins sont devenus plus praticables, la glace ne faisant qu'une masse avec le pavé. Enfin la rigueur du froid s'est calmée, le soleil a commencé à se faire sentir; je puis quitter ma retraite, & recommencer mes promenades ordinaires.

NOTES.

(1) *JAMAIS l'Attique n'a eu d'hiver aussi*

rigoureux. On ne doit pas regarder les effets de l'hiver dont il eſt parlé dans cette lettre, comme une exagération du paraſite. On en a éprouvé de plus cruels encore dans cette latitude; on en jugera par ce que je vais rapporter. Dans les derniers mois de l'année 763, toutes les guerres, toutes les affaires même civiles, furent ſuſpendues par un froid exceſſif qui fit craindre l'extinction entiere & des hommes & des animaux. La nature parut être ſur le point d'expirer dans toute l'étendue de la terre, ſuivant le récit des auteurs Bizantins; mais ils ne nous donnent de détail que ſur Conſtantinople & ſes environs. Dans le commencement d'octobre, le Pont-Euxin ſe glaça à la profondeur de quarante-cinq pieds, juſqu'à plus de trente lieues de ſes bords. Il tomba ſur cette glace trente pieds de neige; de ſorte que depuis la Crimée juſqu'à Méſembrie dans la Thrace, la mer ſe confondant avec la terre, offrit pendant quatre mois entiers une route ſolide & ſûre aux voitures les plus peſantes. On paſſoit à pied ſec de Conſtantinople à Chryſopolis (*Scutari*). On traverſoit de même tout le golfe de Céras. Au mois de février de l'année ſuivante, cette

surface se rompit en une infinité de glaçons qui sembloient autant de montagnes. Poussés par les vents sur les côtes de Bithynie & à l'entrée du Bosphore, ils se porterent sur Constantinople, dans la Propontide, dans l'Hellespont, sur la côte d'Abyde, jusqu'aux isles de la mer Egée dont ils borderent tous les rivages. L'historien Théophane rapporte qu'étant alors fort jeune, il monta sur un de ces glaçons avec trente de ses camarades, & qu'ils y trouverent des cadavres d'animaux tant domestiques que sauvages. La citadelle de Constantinople s'avançoit jusqu'au Bosphore : une de ces montagnes emporta les degrés par où l'on descendoit à la mer; une autre vint donner contre la muraille avec tant de force, que les édifices voisins en furent ébranlés. La violence du choc ayant fait rompre cet énorme glaçon en trois morceaux, il embrassa la citadelle, & sembloit être une seconde muraille appliquée à la premiere qu'elle surpassoit en hauteur. Les habitans de Constantinople furent jour & nuit dans des allarmes continuelles jusqu'au 20 mars, que ces glaces commencerent à se fondre. Dans ce même mois, l'air parut

embrasé de tant de feux, que les peuples s'imaginerent que les étoiles tomboient du ciel, & que le monde alloit périr. L'été suivant, une longue sécheresse causée par des vents secs & brûlans, fit tarir presque toutes les sources & les fleuves. *Histoire du Bas-Empire*, *tom.* 13, *l.* 64. Quoiqu'il y ait trois degrés de différence entre la latitude de Constantinople & celle d'Athènes, on peut imaginer aisément que cette même année l'hiver fut en Grèce d'une rigueur étonnante pour le climat, & fort prolongé, puisque les glaçons qui se porterent jusqu'aux isles de la mer Egée y durent produire une température très-froide, même au retour du printems.

(2) *Une résolution digne du prudent Ulysse.* Il n'y avoit pas grande finesse à chercher un asyle dans les bains pour se soustraire au froid, c'étoit l'usage de ceux qui n'avoient d'autre moyen de se chauffer; peut-être s'y trouvoient-ils mieux que dans les chauffoirs entretenus aux dépens de la ville sous les galeries couvertes appellées lesches (*parloirs*), où les désœuvrés s'assembloient pour s'entretenir ensemble des nouvelles courantes. Platylême ayant été en

quelque ſorte chaſſé du bain public où il ſe trouvoit de trop, ſe loue d'avoir pris le parti de ſe retirer dans le bain particulier de Thraſylle, & croit ſa conduite dans cette occaſion digne du prudent Ulyſſe, qui ſe trouvant dans une circonſtance à-peu-près ſemblable, ſe tira d'affaire fort adroitement. Ce héros grec étant de retour à Ithaque, & ſe trouvant chez le bon Eumée, le paſteur de ſes troupeaux, inconnu & ſous l'apparence d'un pauvre vieillard, mendiant, preſque nud, & ſouffrant du froid, car, quoiqu'il eût été bien reçu par Eumée, on ne lui avoit pas donné d'habits pour ſe garantir de la rigueur de la ſaiſon: Plût à Dieu, dit le mendiant, que je trouvaſſe ici la même fortune que ſous les murs de Troye ! Nous étions ſortis pour une embuſcade de nuit, Ulyſſe, Ménélas & moi. Le froid me ſurprit, parce que j'avois oublié mon manteau, ne prévoyant pas qu'il dût faire un tems auſſi rigoureux. Je dis à Ulyſſe que je ne réſiſterois pas long-tems à la rigueur de la ſaiſon : il m'entendit & me dit de me taire. Auſſi-tôt, comme quelqu'un qui s'éveille, il dit tout haut : Compagnons, j'ai beſoin de quelqu'un qui aille promptement avertir Aga-

memnon que nous nous sommes engagés dans un pas difficile, & qu'il nous faut du secours. Aussi-tôt Thoas se leve, jette son manteau, & part pour faire ce message. Je dus ce bienfait à la prudence de l'incomparable Ulysse. Plût à Dieu que pareil bonheur m'arrivât aujourd'hui. Le bonhomme Eumée l'entendit, lui fit donner une couverture, mais lui dit qu'il la laisseroit en partant, attendu que chacun des bergers n'avoit que ce qui lui étoit nécessaire. *Odissée, liv. 14.*

(3) *La déesse qui m'accabloit.* Les Grecs regardoient la pauvreté comme une déesse très-puissante. Thémistocle, après l'importante victoire de Salamine, ayant taxé l'isle d'Andros à une somme assez forte, parce que ses habitans avoient été les premiers des insulaires qui eussent refusé de contribuer à la défense commune de la Grèce contre les Perses, il les avertit que les Athéniens les y contraindroient à l'aide de deux puissantes divinités, la persuasion & la nécessité, qui les engageroient à payer la taxe qu'il leur imposoit. Les Andriens répondirent qu'ils ne pouvoient que féliciter l'opu-

lente & heureuse Athènes d'être comblée des faveurs des dieux ; mais qu'eux, réduits au nécessaire le plus étroit, ils avoient pour défenses deux divinités aussi puissantes que celles qui protégeoient les Athéniens, la Pauvreté & l'Impuissance ; que soumis à l'empire de ces deux déesses, les Andriens ne payeroient rien, parce que la puissance des Athéniens ne pouvoit l'emporter sur leur indigence. Cette réponse n'empêcha pas Thémistocle de mettre le siége devant leur capitale ; car lorsqu'il demandoit des contributions, il n'étoit pas homme à se contenter de paroles. *Voyez Hérodote, liv. 8.* Aristophane, dans la comédie intitulée *Plutus*, traite aussi la Pauvreté de déesse.

(4) *Au bain particulier de Thrasylle.* Xénophon (*Traité du Gouvernement des Athéniens*) parle des bains publics & particuliers d'Athènes ; quelques-uns des opulens citoyens ont, dit-il, des lieux d'exercice, des bains & des étuves à leur usage particulier. La république en a fait construire pour le public. Plutarque, dans les vies de Phocion & de Démétrius, parle des uns & des autres. On peut juger de la construction

de ces édifices & de leur élégance par les ruines encore exiſtantes de ceux que les Romains firent conſtruire ſur les modeles qu'ils avoient pris à Athènes. On voit par différens traits de Lucien, que l'on gagnoit par quelques gratifications les domeſtiques des maîtres que l'on devoit aborder, ainſi que l'avoit pratiqué notre paraſite à l'égard du baigneur. Les concierges ou garderobes des maiſons & des palais d'Italie, où il y a quelque choſe de curieux à voir, comptent encore beaucoup ſur la généroſité des voyageurs étrangers; elle fait même partie de leurs gages.

LETTRE VI.

Tréchédipne à Lopadectambe (*a*).

Qu'il s'en faut encore que le ſtyle ne marque la ſixiéme heure du jour! La faim

---

(*a*) Tous les noms qu'Alciphron donne aux paraſites ſont de caractere. *Tréchédipne* ſignifie coureur de repas; il eſt composé de τρέχω, *curro*, & δεῖπνον, *cœna*. *Lopadectambe* ſignifie décroteur de plats, de λοπας,

me dévore, je ſuccombe ſous ſes atteintes! Quel parti prendre, ami Lopadectambe? Comment arrêter le mal qui me tourmente? Si nous renverſions la colonne qui ſoutient cette horloge fâcheuſe (1); ſi nous diſpoſions ſeulement le ſtyle de façon à précipiter le cours des heures; ne ſeroit-ce pas une imagination digne de Palamède (2)? La faim me deſſéche, me brûle, & Théocharès ne ſe mettra point à table qu'un eſclave ne vienne lui annoncer qu'il eſt ſix heures. Il nous faut donc trouver un moyen de le tromper, & de le faire ſortir de l'exactitude de ſa regle. Elevé par un pédagogue inſolent & bizarre, il n'a rien de la vivacité de la jeuneſſe & de ſa gaieté. Mais auſſi grave qu'un devin (3), auſſi meſuré qu'un apprentif philoſophe, ſes mœurs ſont d'une auſté-

---

patella, & ἐκτέμνω, *excido*. Je ne les expliquerai pas tous; ceux qui en feront curieux, en trouveront aiſément la ſignification dans les termes grecs dont ils ſont formés.

rité ridicule, & jamais il n'a besoin de manger avant que l'heure ordinaire ne soit arrivée.

NOTES.

(1) Cette *horloge fâcheuse.* Il est question d'un cadran solaire, & non d'aucune machine à roue qui ressemble à nos horloges actuelles. Le terme ne doit pas faire illusion, il est grec d'origine, & signifie une invention quelconque propre à désigner les heures. Les cadrans solaires des Grecs étoient dressés avec un art qui exigeoit une connoissance exacte du cours du soleil & de sa position lors des solstices d'hiver & d'été, & des deux équinoxes. Cependant le jour étoit divisé dans toutes les saisons en douze parties égales, de sorte que les heures étoient nécessairement plus ou moins longues. Anaximène de Milet passe pour l'inventeur de ces cadrans solaires. La sixiéme heure répondoit toujours au point de midi. Il fut aisé de diviser de même la nuit en veilles ou parties égales suivant les saisons. Il paroît que du tems d'Homere la nuit étoit divisée

en trois veilles (*Iliad. liv. 10*). Il eſt probable qu'il y avoit à Athènes, ainſi qu'à Rome, des gens prépoſés par le public, pour indiquer pendant la nuit la diviſion du tems, qu'ils connoiſſoient par le moyen des clepſydres qui ſervoient au même uſage pendant le jour, lorſque le ſoleil étoit caché par les nuages.

(2) *Une imagination digne de Palaméde.* C'étoit un proverbe très-ancien parmi les Grecs; on donnoit le nom de Palaméde à quiconque inventoit ou propoſoit quelque choſe de nouveau. Eupolis le comique, cité par Athenée (*liv. 1*), dit: « Cette invention » eſt digne de Palaméde, & très-ſage ». Ariſtophane, dans les Grenouilles: « Fort » bien, Palaméde, la ſubtilité eſt merveil» leuſe ». Ce que je vais dire de Palaméde prouvera que ce n'étoit pas ſans raiſon que la mémoire de ſon génie inventif s'étoit conſervée parmi les Grecs, & que ſon nom même faiſoit proverbe. Palaméde, fils de Nauplius, roi de l'iſle d'Eubée (Négrepont), conduiſit les ſujets de ſon pere au ſiége de Troye. Il étoit tellement eſtimé des chefs de l'expédition, qu'il fut choiſi pour com-

mander l'armée grecque, lorſqu'Agamemnon fut dépouillé du commandement pour avoir refuſé de ſacrifier ſa fille Iphigénie à Diane qui étoit irritée, parce que ce prince ayant débarqué en Aulide, avoit tué une chevre conſacrée à Diane. La déeſſe, pour s'en venger, rendit la navigation ſi contraire aux Grecs, que ne pouvant avancer, ils conſulterent le devin Calchas ſur les moyens de ſe rendre les dieux favorables: il répondit qu'ils ne réuſſiroient qu'autant qu'Agamemnon offriroit ſa fille en ſacrifice. Ce fut Palaméde qui découvrit que la prétendue folie d'Ulyſſe, qui atteloit un cheval avec un bœuf, n'étoit qu'une feinte, & qui le prouva ſi bien, que le roi d'Ithaque convaincu, fut obligé de ſe montrer tel qu'il étoit, & de partir pour l'expédition de Troye. Mais il ne ceſſa de cabaler ſecrettement contre Palaméde; il irrita la jalouſie d'Agamemnon, & l'amena au point de conſentir à la perte de ſon rival, qui fut réſolue entr'eux, ſur le faux prétexte d'une trahiſon contre les Grecs en faveur des Troyens; pour laquelle l'infortuné Palaméde fut condamné à être lapidé. Il paroît qu'il étoit vraiment digne de commander en chef

l'armée; & ſi ce que l'on dit de ſes connoiſſances eſt vrai, c'étoit le prince le plus habile de ſon ſiecle : il étoit même fort audeſſus de tous ſes contemporains. Il augmenta l'alphabet grec de cinq lettres, θ, Ξ, Ψ, χ, Φ. Ulyſſe diſoit à ce ſujet qu'il n'avoit pas eu grande peine, que l'ordre que tiennent les grues en volant, lui avoient indiqué la figure de ces lettres. Obſervation ſuggérée par la jalouſie, & qui n'ôte rien au mérite de l'invention. Une écliſe de ſoleil avoit fort allarmé les Grecs, il leur en expliqua la cauſe naturelle, & les raſſura en leur conſeillant un ſacrifice au ſoleil. Le premier, il diviſa le tems ou l'année en ſaiſons, mois & jours, ſuivant le cours du ſoleil. Il donna aux Grecs les premiers élémens de la tactique, en rangeant leurs troupes en bataillons ſous des enſeignes différentes. Il inventa les poids & les meſures, ainſi que le jeu des échets & des dez, pour amuſer les ſoldats que la longueur d'un ſiége de dix ans faiſoit périr d'ennui. Malgré tant de talens qu'il tournoit entiérement à l'utilité de ſa nation, il n'échappa point à la jalouſie du fourbe Ulyſſe, qui fit tant par ſes intrigues, que ce prince malheureux

fut condamné à une mort ignominieuſe. Les Grecs n'ouvrirent les yeux ſur ſon mérite qu'après l'avoir perdu. Suidas aſſure qu'il avoit compoſé des poëmes très-intéreſſans ſur la guerre de Troye, à ce que l'on croyoit, mais qu'Homère les ſupprima. On remarque que pour en détruire juſqu'au ſouvenir, il n'a pas même nommé Palaméde dans l'Iliade. Philoſtrate dit qu'après ſa mort les Grecs l'honorerent comme un dieu, & lui érigerent une ſtatue avec l'inſcription : *Au dieu Palaméde ;* hommage tardif rendu au mérite d'un prince bienfaiteur de ſa nation & du genre humain. *Voyez la Bibliothéque grecque de Photius, n. 190, art. de Ptolémée, fils d'Héphæſtion, & les Commentaires de Raphael de Volterre, liv. 18.* Pauſanias, *liv. 10, chap. 31*, dit que dans un tableau immenſe de Polignote de Thaſe, peint à Delphes, & qui avoit pour ſujet la deſcente d'Ulyſſe aux enfers, on voyoit Palaméde jouant aux dez avec Therſite ; & il aſſure avoir lu dans les Cypriaques que Palaméde étant allé un jour pêcher ſur le bord de la mer, Ulyſſe & Dioméde le pouſſerent dans l'eau, & furent cauſe de ſa mort.

(3) *Aussi grave qu'un devin.* Il sera parlé ci-après (*Lettre 28, notes 2 & 5*) des devins; quant à la marque & aux prétentions des philosophes, on peut voir ce qui en a été dit (*note 1 sur la lettre 12 de la premiere partie*). J'ajouterai seulement que ces ridicules n'étoient nulle part plus remarquables qu'à Athènes. Les anciennes écoles y conserverent long-tems des sectateurs; elles avoient perdu tout leur crédit, & cependant ceux qui leur restoient attachés affectoient encore la gravité des premiers maîtres, & se modeloient sur leur extérieur; ce qui ne servoit qu'à les faire moquer du peuple. Un homme d'esprit, dit Horace, qui a choisi pour sa retraite le tranquille séjour d'Athènes, qui a employé sept années à étudier les philosophes, qui n'a fait que méditer, & qui a vieilli sur les livres, sort dans les rues souvent plus taciturne qu'une statue, & fait toujours rire le peuple.

Ingenium sibi quod vacuas desumpsit Athenas,
Et studiis annos septem dedit, insenuitque
Libris & curis, statuâ taciturnior exit
Plerumque, & risu populum quatit....

Epist. 2, lib. II, Carm. 81.

LETTRE

LETTRE VII.

Hectodiocte à Knisosome (*a*).

Hier, sur le soir, je rencontrai Gorgias l'Etéobutade (1); il me salua honnêtement, & se plaignit de ce que je ne lui rendois pas de plus fréquentes visites. Ayant plaisanté quelque tems avec moi: Allez, me dit-il, de par Jupiter, le plus excellent de nos amis, faites un tour au bain, & amenez-moi ensuite la courtisanne Edonion. Je la connois intimement; elle loge, ainsi que tu sais, près de Léocorion (2). J'ai commandé, continua Gorgias, un souper délicieux, sur-tout une matelote de beaux poissons, & quantité de flacons remplis du meilleur vin de Mendès (3). Sur ce propos, il me quitta. Je n'eus rien de plus pressé que de courir chez

(*a*) *Hectodiocte*, nom relatif à l'aventure qu'il va raconter, & qui signifie poursuivi au-dehors. *Knisosome*, qui sent, qui respire les sauces.

Edonion, & de lui apprendre par qui elle étoit invitée à souper. Sans doute qu'elle avoit à se plaindre des procédés de Gorgias; peut-être même en avoit-elle été mal payée. Prenant mon invitation pour une mauvaise plaisanterie, elle tenta de me faire porter les effets de son ressentiment. Elle saisit à son foyer un pot d'eau bouillante dont elle m'auroit couvert la face, si je n'eusse sauté à propos en arriere; car très-peu s'en est fallu que je n'aie été échaudé. Ainsi de fausses espérances nous tromperont sans cesse, & l'ignominie attachée à notre état, l'emportera toujours sur les plaisirs que nous nous promettons.

NOTES.

(1) *L'Etéobutade*, c'est-à-dire, un descendant de la race de Butés, l'une des plus illustres familles de la tribu Pandionide, puisqu'elle rapportoit son origine à Butés, fils de Pandion, qui fut honoré, après la mort de son pere, du sacerdoce de Minerve.

Voyez Pausanias, liv. 1, & *Meurs. des Peuples de l'Attique.* Suidas en parle aussi au mot *Etéobutade*, comme d'une famille considérable à Athènes, d'où l'on tiroit les prêtres des dieux.

(2) *Le léocorion* étoit une partie de la place ou rue du Céramique où étoit le tombeau de Léos, qui ayant dévoué ses filles pour le salut de la république, mérita d'avoir un monument dans le lieu destiné à conserver la mémoire des bienfaiteurs de la patrie. *Voyez Pausanias, liv.* 1, *chap.* 5. Selon Suidas, ce Léos étoit fils d'Orphée, & il étoit compté parmi les héros éponymes (célébres) de l'Attique.

(3) *De vin de Mendès.* Il n'est pas aisé de décider d'où venoit ce vin de Mendès, ou de Mendès, ville maritime de la Thrace, ou de Myndes, ville de Carie. Le territoire de ces deux villes produisoit du bon vin. Celui de Carie étoit un vin paillet, léger & agréable à boire. Celui de Thrace avoit une réputation qui sembloit répondre de sa bonté. L'ancien poëte Cratinus dit d'un amateur : « S'il rencontre du vin de Mendès de » quelques années, il se réjouit, tout va

» bien, dit-il, qu'il est bon, qu'il est franc, » il portera bien l'eau ». L'usage ordinaire étoit de mêler le vin de trois ou de cinq parties d'eau, toujours en nombre impair. On n'en buvoit jamais pur ; on verra même dans la suite que les parasites regardoient comme le comble des mauvais traitemens d'être forcés d'avaler le vin pur à grands traits. Le poëte Hermippe représente Bacchus faisant l'énumération des meilleurs vins, qui parle de celui de Mendès comme émané des dieux mêmes ; *Mendæum vinum cælestia numina meiunt.....*

Phanias de Lesbos dit que les Mendéens arrosent leurs raisins lorsqu'ils tiennent encore à la vigne, de suc de concombres sauvages, & que par ce moyen ils le rendent rafraîchissant. *Voyez Athenée, l. 1.*



LETTRE VIII.

MANDILOCOLAPTE à ARTEPITHYME (a).

JE ne desire plus qu'un cordeau, & bientôt tu le verras passé à mon cou, au moment de finir mes destinées. Il ne m'est plus possible ni d'endurer les soufflets dont on m'accable, & toutes les insultes des personnes qui m'appellent à leur table, ainsi que de leurs convives; ni de réprimer l'insatiable avidité de mon estomac dévorant (1). S'il se contentoit de ses besoins, s'il ne falloit que le remplir ! mais il est exigeant à l'excès. Il faut, pour le satisfaire, l'abondance la plus somptueuse; & ma face déshonorée ne peut plus supporter les coups dont elle est sans cesse le but. L'un de mes yeux, à force de gourmades, s'est

(a) *Mandilocolapte*, dans l'habitude d'être souffleté. *Artepithyme*, qui guette le pain.

obscurci, & ne me sert plus qu'à me faire sentir son inutilité par les douleurs qu'il me cause. Hélas, que de maux (2), que d'avanies nous attire un ventre affamé, toujours prêt à engloutir les mets les plus multipliés! J'ai pris mon parti; je n'attends plus que l'occasion de me trouver à quelque repas splendide, à la suite duquel je terminerai ma malheureuse vie par une mort qui ne sera peut-être pas sans agrément (3).

NOTES.

(1) *L'insatiable avidité de mon estomac.* Il falloit ou renoncer au métier de parasite, ou être déterminé à souffrir toutes les avanies, les nazardes, les soufflets, les gourmades des convives insolens & ivres. Un vrai parasite devoit être tel qu'Aristophane le dépeint dans la comédie du Pithagoriste. « S'il faut recevoir des coups, ma » tête est plus dure que le nœud d'un vieux » chêne, tout mon corps n'est qu'une en» clume ». *Athenée, liv. 6.* Plaute, dans les Captifs, *acte 1, scène 1*; « Tout parasite

» qui craint les soufflets, ou d'avoir de tems » en tems les pots & les plats brisés sur la » tête, doit renoncer à sa profession, & » aller mendier ». C'est le parti que préfere un malheureux qui a tout dissipé, & qui ne peut se déterminer à faire le métier de plaisant, ni à souffrir les coups :

Ast ego infelix neque ridiculus esse,
Neque plagas pati possum....

Terent. in Eunucho, Act. 2, Scen. 2.

Ainsi le poëte comique Alexis a raison de dire dans Athenée (*liv. 10*) : « Otez le » ventre à cet homme, il sera à l'abri de » toute insulte, de tout traitement ignomi- » nieux ».

(2) *Hélas, que de maux.* On voit combien les Grecs des tems postérieurs avoient profité de la lecture d'Homere, toutes les idées du parasite sont tirées de l'Odyssée. « Le ventre accoutumé à faire affronter les » plus grands dangers, me force de hasar- » der un combat si inégal », dit Ulysse aux poursuivans de Pénélope, avant que de se battre contre Irus. *Odyss. liv. 8.*

« On ne doit point être surpris, dit encore Ulysse (*liv. 17*) frappé d'une escabelle

par Antinous, l'un des amans de Pénélope, » qu'un homme soit blessé, quand il combat » pour défendre son bien, ou pour sauver » ses troupeaux qu'on veut lui enlever. Mais » qu'il le soit quand il ne fait que demander son pain, & chercher à appaiser une » faim impérieuse qui cause aux hommes » des maux infinis; voilà ce qui doit paroître étrange; & c'est en cet état qu'Antinous m'a blessé. S'il y a des dieux protecteurs des pauvres, s'il y a des furies » vengeresses, puisse Antinous tomber dans » les liens de la mort, avant qu'un mariage » le mette en état d'avoir des fils qui lui » ressemblent ».

(3) *Par une mort qui ne sera, &c.* Sans doute que ce genre de mort que souhaite Mandilocolapte est celui que desiroit un autre parasite auquel Alexis fait dire dans la comédie du *Menteur* : « Je suis heureux, » j'en atteste Jupiter-Olympien & Minerve; » non pas, chers amis, parce que je dois » être de ce festin de nôces, mais parce » que j'en creverai. Dieux favorables, que » je tienne de votre bonté une mort aussi » desirable » ! (*Athenée, liv. 6.*)

LETTRE IX.

Hétémocore à Zomecpnéon (*a*).

AH! que la journée d'hier fut terrible pour moi! Quel génie, quel dieu vint tout d'un coup à mon ſecours & me ſauva, lorſque j'étois au moment même du trépas. Si par un heureux haſard le médecin Acéſilas ne m'eut pas apperçu ſortant de table, étendu ſur le pavé, demi-mort, que dis-je, ſans mouvement, ſans aucune apparence de vie, en un mot, le cadavre d'un trépaſſé; s'il n'eut pas ordonné à ſes éleves de m'enlever, de me porter chez lui; s'il ne m'eut pas donné un violent vomitif;

(*a*) *Hétémocore* ſignifie toujours prêt à ſe remplir. *Zomecpnéon*, qui ſent, qui reſpire la ſauce ou le bouillon. Ariſtophon, dans la comédie du Médecin (*Athenée, l. 6*), dit que l'on avoit donné à un paraſite le nom de petit bouillon, parce qu'il ſe trouvoit toujours le premier à table par-tout où l'on donnoit à manger.

s'il ne m'eut pas ouvert la veine, & fait une copieuse saignée, il n'y a pas de doute que je n'eusse fini ma carriere dans cet état d'insensibilité.

Hélas! quelle satisfaction barbare trouvoient ces opulens débauchés à me réduire à cet état violent? Les uns me forçoient à boire coup sur coup; les autres me contraignoient à manger à l'excès: l'un me gorgeoit de farces; l'autre me fourroit dans la bouche tout ce qu'il y pouvoit entrer de pain; un troisiéme me prenant pour une espece de tonneau (1), me faisoit avaler à grands traits, non du vin, mais une sauce composée de moutarde, de jus de poisson & de vinaigre. Enfin, j'en avois tant & tant pris, qu'en le rendant j'ai rempli une telle quantité de pots & de terrines, qu'Acésilas ne pouvoit comprendre comment un seul estomac avoit pu recevoir cet amas énorme de nourriture. Mais puisque les dieux sauveurs m'ont tiré des bras de la mort la plus imminente, mon parti

est pris ; je travaillerai pour vivre : j'irai au Pyrée ; je m'employerai à transporter les marchandises des vaisseaux dans les magasins. Il vaut mieux avoir sa subsistance assurée d'oignons & de pain bis (2), que d'être exposé tous les jours au danger de périr en courant les repas où les viandes les plus recherchées (3) & la chere la plus exquise nous sont prodiguées sans mesure.

NOTES.

(1) *Me prenant pour une espece de tonneau.* Timoclès, dans la comédie intitulée l'*Athlete*, dit : « Parmi tous ces amis » de table, combien y en a-t-il qui se rem» plissent outre mesure de viandes, & disent » vrai, lorsqu'ils se comparent à des sacs » qu'il faut remplir ». (*Athenée, l. 6.*) Musonius, philosophe stoïcien du second siécle, cité par Stobée (*Sermon. 16, de Incontinentia*), dit : « La voracité & la gloutonnerie » sont certainement des vices très-honteux : » j'ai peu connu de personnes qui fussent » capables de prendre le parti de s'en corri-

» ger. Lorsque l'occasion s'en présente, ils en » usent avec tant d'avidité, qu'ils ne peuvent » qu'altérer insensiblement leur santé. Tous » les excès sont vicieux, mais celui-ci l'est » au-dessus des autres; il précipite les gour- » mands & les gloutons dans un état au- » dessous de celui des animaux les plus im- » mondes : leurs gestes, leurs regards, leur » avidité, leurs cris n'ont plus rien d'hu- » main. Voilà où les réduit cet appétit in- » sensé pour la bonne chere. Qu'y a-t-il de » plus affreux que d'en user avec une in- » tempérance qui mette l'homme au niveau » de la brute, même au-dessous, & d'affron- » ter de gaieté de cœur, tous les dangers » qui sont la suite nécessaire de ce genre » de vie ».

(2) *D'oignons & de pain bis.* Il y a dans le grec de racines & de farines, *δύμοις και ἀλφιτοις*; il auroit peut-être fallu traduire de racines & de gruaux; j'ai cru devoir préférer les expressions dont je me suis servi. Ces farines sont ce que les Latins ont appellé *polenta*, terme dont se servent encore les Italiens pour désigner toute espece de gruaux. Il n'est question, sans doute, ici que

des plus communs, non de ces pâtes fines & recherchées dont parle le gourmand Archestrate dans sa Gastronomie (*Athenée, liv.* 3), où parmi les dons de la blonde Cérès, il vante les pâtes qui se font avec la fleur de farine d'orge. Ainsi la crainte de la mort détermine le parasite à un genre de vie plus honnête & plus simple. Socrate, suivant Musonius que j'ai cité dans la note précédente, étoit étonné de voir tant de gens vivre pour manger, tandis que l'on ne devoit manger que pour vivre; sur quoi ce philosophe fait cette réflexion remarquable : « Dieu nous a accordé les alimens pour la santé, & non pour en faire » un objet de délices. Le goût que l'on » trouve à manger ne dure qu'un moment, » au lieu que la nutrition qui en est la suite, » & qui nous est insensible, ne se fait que » très-lentement. Or, si l'auteur de la nature nous eut accordé les alimens plus » pour le plaisir que pour la nécessité, la » digestion nous eut été aussi agréable que » la déglutition..... Cependant, pour le » moment seul où l'on a la sensation de ce » que l'on mange, que de recherches sur » la terre & dans les mers? Que n'a-t-on

» pas imaginé pour flatter le goût & irriter » l'appétit? Combien un cuisinier n'est-il pas » plus considéré qu'un laboureur ? Et qu'en » revient-il au corps à la conservation » duquel les alimens sont destinés ? Rien » autre que des incommodités sans nom- » bre, & une ruine prématurée ». D'où le philosophe conclut que quand même les viandes les plus recherchées seroient aussi saines que les plus communes, il conviendroit à un homme raisonnable de préférer celles-ci, parce qu'elles coûtent moins, se trouvent plus aisément, exigent moins d'apprêts, & sont au moins aussi nourrissantes. On ne doit pas oublier que c'est un stoïcien qui vivoit il y a plus de seize cens ans, qui prétend parler raison, & que depuis ce tems la philosophie a bien changé de ton & de goût.

(3) *Les viandes les plus recherchées.* Des faisans, dit le texte, le rhéteur en fait servir aux parasites comme un mets rare & précieux. Cela étoit ainsi du tems des Ptolémées à Alexandrie, où l'on n'en nourrissoit que pour la bouche du roi; encore ne lui en servoit-on que dans les repas d'appareil.

Du tems d'Athenée ils étoient devenus ſi communs, que l'on en donnoit un à chaque convive, au ſecond ſervice, après que l'on avoit déja beaucoup mangé (*Athen. l. 14*) : il eſt vrai que l'uſage des paraſites étoit d'emporter le reſte des viandes rôties qu'ils n'avoient pu manger.

LETTRE X.

Enopecte à Kotylobroctise (*a*).

Vas, prends ta flûte & ton tambourin; trouve-toi à la premiere veille de la nuit au carrefour doré, près de l'Agnon. C'eſt-là que je te donne rendez-vous. Nous y prendrons nos meſures pour enlever du quartier de Scyros (1) la courtiſanne Clymene, & la conduire à Thérippide l'Exonien, dont la fortune eſt devenue tout d'un

---

(*a*) *Enopecte*, grand buveur. *Kotylobroctiſe* ſignifie à-peu-près la même chofe, un homme qui avale de grands coups de vin.

coup ſi brillante. Il aime éperduement cette femme; & même il a déja fait pour elle une dépenſe aſſez conſidérable. Mais voyant le jeune homme épris d'une vive paſſion, elle fait la renchérie, & a l'air de le dédaigner. Ce n'eſt pas qu'elle n'accepte tous ſes préſens; mais elle aſſure qu'elle ne ſe livrera point à lui, s'il ne lui donne, outre une ſomme d'argent conſidérable, un beau domaine qui lui appartient. Il eſt tems que nous mettions une fin à cette intrigue, & que nous enlevions de force la courtiſanne, ſi, conſtante dans ſes refus, elle ne ſe rend pas de bonne grace à nos ſollicitations. Nous ſommes deux, jeunes & robuſtes, nous l'aurons promptement emmenée, quelque réſiſtance qu'elle oppoſe. Thérippide ne manquera pas d'être auſſi-tôt informé de notre entrepriſe; il connoîtra quel eſt notre zele à le favoriſer dans ſes plaiſirs (2); il nous en ſaura gré, & nous ne devons pas moins attendre de ſa reconnoiſſance, qu'une bonne ſomme

en or, & des habits bien étoffés. Nous aurons désormais les entrées libres dans sa maison, & nous jouirons des avantages qui y sont attachés. Sans doute qu'il nous regardera moins comme ses parasites que comme ses amis. Car quand on n'attend point les invitations & les promesses d'un patron pour le servir, on doit en être traité non comme de fades complaisans, mais comme des amis sinceres.

NOTES.

(1) *QUARTIER de Scyros.* C'étoit celui d'Athènes où la plus grande partie des courtisannes se logeoient. Etienne de Bizance en parle dans son Dictionnaire géographique. Thérippide surnommé l'Exonien, étoit sans doute de la famille connue sous ce nom, & fort accréditée à Athènes, sur-tout dans le peuple.

(2) *Le favoriser dans ses plaisirs.* Voilà bien le caractere d'un infâme, tel que Théophraste le donne : « Un coquin est celui

» à qui les choses les plus honteuses ne » coûtent rien à dire & à faire ». Quelle idée prendre d'un peuple qui passe pour avoir été si poli, & qui souffroit de pareils monstres dans la société, où il est très-probable qu'ils vivoient impunis.

LETTRE XI.

RAGHÉSTRANGISE à STAPHILODÉMON (a).

JE suis perdu sans ressource! Hier j'étois vêtu avec une sorte de magnificence qui me donnoit de la considération : aujourd'hui, je couvre à peine ma nudité avec les plus vils haillons (1). Pétécion, ce scélérat m'a tout enlevé. Ma bourse, comme tu le sais, étoit bien fournie; il m'a engagé à une partie de dez, & sa maudite adresse ne m'a pas laissé un seul écu, pas une drachme, pas une obole. Je pouvois

---

(a) *Raghéstrangise*, un homme brisé par quelque torture. *Staphilodémon*, qui n'a de ressource qu'à se pendre.

m'en tenir à cette premiere perte, & éviter l'extrémité où je ſuis réduit, mais la diſpute ayant excité ma colere, je me ſuis livré à toute la fureur du jeu. Je me ſuis dépouillé de toutes les parties de mon habillement, les unes après les autres, je les ai toutes perdues ſucceſſivement, & me voilà nud. Que devenir! Comment ſupporter la rigueur de la ſaiſon, & les traits piquans de la biſe qui me percent de toutes parts! je ne vois de reſſources qu'au Cynoſarge (2). Peut-être quelques-uns de nos jeunes opulens me prendront en pitié & me donneront un habit: au moins je me rangerai dans un des chauffoirs publics, dont la chaleur me rendra ma miſere plus ſupportable. Quand on eſt réduit à la nudité, la flamme & l'abri tiennent lieu de ſaie & de robe fourrée.

NOTES.

(1) *Les plus vils haillons.* Il y a dans le texte une étoffe de Cilicie déchirée;

c'étoit une eſpece de gros baracan à l'uſage du peuple, qui ſe fabriquoit avec du poil de chevre.

(2) *Je ne vois de reſſource qu'au Cynoſarge.* J'ai parlé dans le Diſcours qui eſt à la tête de ces Lettres, d'un décret rendu en faveur des paraſites, & gravé dans le temple d'Hercule au Cynoſarge. Le paraſite dépouillé avoit donc quelque raiſon de le regarder comme un lieu privilégié pour lui, & il étoit ſûr de s'y chauffer au feu que l'on y entretenoit ſous des galeries couvertes, dans les tems froids, pour les pauvres citoyens. Le Cynoſarge étoit originairement une colline d'un des fauxbourgs d'Athènes, qui prit ce nom d'une chienne blanche qui enleva la victime qu'offroit à Hercule un citoyen d'Athènes nommé Didyme. Le ſuppliant effrayé de cet accident, & ne ſachant qu'en penſer, entendit une voix qui lui ordonnoit d'élever un autel à Hercule dans l'endroit même où la chienne s'étoit arrêtée. Cet autel, qui devint dans la ſuite un temple, fut dédié à Hercule-Cynoſarge, ainſi nommé des deux mots grecs *kunos* & *arghés*, chienne blan-

che. Ce fut-là que les philosophes cyniques établirent leur école, après qu'ils eurent été forcés de sortir du Lycée. On y bâtit des portiques sous lesquels on exposoit les enfans illégitimes; & on y voyoit un gymnase ou lieu d'exercice pour l'éducation de ces enfans, de ceux des affranchis, & de ceux qui étoient nés de parens étrangers. Les Athéniens les mettoient tous au même rang. On prétend même qu'Hercule n'avoit un temple dans ce quartier que comme le plus distingué de tous les enfans illégitimes. Thémistocle, né d'un citoyen d'Athènes fort obscur, & d'une mere étrangere, étant en quelque sorte métif, fit cesser adroitement cette distinction odieuse, en engageant quelques jeunes gens des plus notables de la ville à venir faire leurs exercices avec lui dans le Cynosarge. Cet usage s'établit si bien, que Thémistocle parvint à abolir la différence que l'on mettoit auparavant entre les bâtards métifs & les enfans légitimes des citoyens d'Athènes. Voyez *Plutarque, vie de Thémistocle.* Les bâtards tout-à-fait abandonnés, avoient un tribunal près du temple d'Hercule, où ils traduisoient ceux qu'ils croyoient être leurs peres, qui étoient

obligés de les reconnoître si la preuve étoit concluante. Voyez *Pausanias*, *l.* 1, *ch.* 19.

LETTRE XII.

PSICHOCLAUSTE à BUCION.

APRÈS nous être fait raser, & nous être bien lavés dans le bain de Sérangius (1), les parasites Struthion, Cynethus & moi, nous allâmes avant-hier en hâte, environ la cinquiéme heure du jour, au fauxbourg d'Angele (2), où le jeune Chariclès a une maison de plaisance. Il nous y a reçus de bonne grace : il aime à rire & à se faire honneur de sa dépense. Nous l'avons égayé, ainsi que ses convives, par nos plaisanteries : ils y ont répondu par des railleries, des chansons piquantes, pleines d'esprit, à la vérité, mais trop insolentes. Ce qu'il y avoit de pis, c'est qu'ils ne nous épargnoient pas les nasardes, les soufflets, & autres caresses de cette espece qu'ils ne nous prodiguent que trop souvent.

Cependant tout alloit bien, le feſtin & les convives reſpiroient la gaieté la plus franche & la plus animée, lorſque tout d'un coup s'eſt montré le bouru, le brutal Smicrines. Il étoit ſuivi d'une nombreuſe eſcorte d'eſclaves, qui tous en entrant ſe ſont jettés ſur nous. Pour Smicrines, il a commencé par bâtonner Chariclès, & l'ayant enſuite ſouffleté, il l'a fait ſortir & ſuivre comme le dernier & le plus ſoumis de ſes eſclaves. Au premier ſigne du vieillard, on nous a ramenés, les bras ſur le dos, & il nous a fait charger impitoyablement d'une grêle de coups de fouet (3). Enfin, ayant ordonné que l'on nous tirât de la ſalle du feſtin, le barbare nous a fait mettre aux fers. Peut-être même ſa fureur nous eût-elle livrés aux bourreaux, ſi le charmant Eudéme, ce magiſtrat qui tient un rang ſi diſtingué dans l'aréopage, ne nous eût fait ouvrir les portes de la priſon. Sans doute nous devons cette faveur au ſouvenir qu'il a conſervé de la familiarité dont

il nous honoroit autrefois, lorſque dans des tems plus heureux, il nous permettoit de jouir avec lui de la belle dépenſe qu'il faiſoit de ſon bien. Le féroce, le cruel vieillard, irrité à l'excès contre nous, mettoit tout en œuvre pour nous faire condamner au dernier ſupplice, nous repréſentant comme auſſi criminels que les ſacriléges ou les homicides.

NOTES.

(1) *Le bain de Sérangius.* Héſychius & Suidas en parlent au mot *Séranghion*, & diſent que c'étoit un quartier du Pyrée où ſe trouvoient des bains publics. On voit par un paſſage de l'orateur Iſée, que ces bains appartenoient à des particuliers qui les vendoient. Il parle d'un bain vendu au Séranghion trois mille mines, d'où l'on peut conclure que l'on payoit quelque droit pour ſe laver à ces bains, ainſi que pour le ſalaire de ceux qui en avoient ſoin, & qui en entretenoient le feu ; car outre le bain, on trouvoit des étuves dans le même corps de bâtiment.

(2)

(2) *Le fauxbourg d'Angele.* Héſichius, Etienne de Bizance, & après eux Meurſius, parlent d'un bourg d'Attique de ce nom. C'eſt dans ce quartier qu'étoit le tombeau du héros Eudanus, fils de Neptune, ſurnommé Angelus. Il y a apparence que ce quartier s'appelloit anciennement le bourg ou fauxbourg d'Angele. La Guilletiere (*Athènes ancienne & nouvelle*) lui donne le nom d'*Eudaneon.* Pauſanias (*liv. 7, ch. 4*) parle de ce fils de Neptune comme du premier habitant de l'iſle de Chios où il étoit né, qui paſſa de-là dans l'Attique avec les premiers Ioniens auxquels on croit qu'Athènes doit ſa fondation. Il faut remarquer que ſoit que les Lettres d'Alciphron ſoient très-anciennes, ſoit qu'il ait voulu leur donner l'air de l'antiquité, il ne dénomme les différens lieux dont il parle, que par leurs noms les plus anciens.

(3) *Une grêle de coups de fouet.* Le paraſite ſe récrie avec quelque raiſon contre un traitement auſſi cruel. Il devoit y avoir de la proportion entre la faute & le châtiment : & comme l'état de paraſite étoit en quelque ſorte autoriſé, au moins par

l'usage, le vieillard Smicrine n'avoit aucun droit de faire traiter aussi cruellement les parasites qu'il avoit trouvés à table chez Chariclès, qui probablement étoit son fils. Il y a dans le texte grec des fouets tissus de soie de porc, sans doute pour en rendre les coups plus douloureux. Il faut, dit Horace, qu'il y ait une regle qui proportionne les peines aux crimes, & ne pas faire battre de verges quelqu'un qui ne mérite qu'une punition légere.

. . . . Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas;
Nec scutica dignum, horribili secture flagello.

Lib. 1. Sat. 2.

Scutica, dont parle Horace, étoit une courroie légere dont se servoient les maîtres d'école pour châtier leurs disciples quand ils manquoient à leurs devoirs. Le fouet, *horribile flagellum*, tel que celui que Smicrine fit appliquer aux parasites, étoit une punition atroce accompagnée d'ignominie. On l'employoit à Rome pour punir les esclaves & ceux qui avoient été condamnés par sentence des triumvirs, comme Horace le dit, *Ode 4, l. 5*:

Sectus flagellis hic triumviralibus,
Præconis ad fastidium.

Cet homme qui a été fustigé par sentence des triumvirs jusqu'à lasser le crieur public, parce que le crieur comptoit les coups de fouet. Le parasite qui se plaint, remarque avec raison qu'il en a reçu une si grande quantité, qu'on n'auroit pas pu aisément les compter. Autre injustice qu'il reproche à Smicrine, qui ne pouvoit infliger de son autorité, des peines à des hommes libres, encore moins les porter à l'excès. Le nom de *Smicrine* est de caractere, il paroît tiré du mot grec σμίκω, *je brise, je détruis*, analogue à la cruauté du vieillard.

LETTRE XIII.

Gnathon à Likopinace (a).

ON ne fait pas plus de cas de nous que des Mégariens ou des Eginiens (1);

(*a*) *Gnathon* est un nom de parasite très-connu. *Likopinace*, qui signifie qui ronge ou qui dévore les plats, est le nom d'un des généraux des rats dans la *Batrachomiomachie* d'Homere. On voit que tous ces noms ridicules sont imaginés exprès pour rendre les parasites plus vils & plus odieux.

le ſeul Gryllion (2) brille & ſemble dominer dans la ville. Auſſi fortuné que le fut jadis Cratès le Thébain (3), toutes les portes lui ſont ouvertes. Quant à moi, je penſe qu'il ſe ſoutient dans l'eſprit de notre jeuneſſe, par le ſecours de quelque vieille magicienne de Theſſalie (4) ou d'Acarnane. Car enfin, qu'a-t-il de ſéduiſant ? Sa politeſſe, ſes agrémens perſonnels méritent-ils d'être remarqués ? les graces le favoriſeroient-elles de leurs dons les plus chers, au point de le faire rechercher & recevoir comme un homme charmant dans la ſociété, tandis que les traitemens les plus vils ſont notre partage (5) ? Nous avons tort de le regarder comme un enchanteur ; il ne fait qu'uſer des faveurs de la fortune. Elle préſide à la deſtinée des humains ; elle y fait tout (6) : la prudence & la conduite n'y peuvent rien. Celui qu'elle favoriſe eſt aſſuré de plaire & d'être recherché.

NOTES.

(1) *Des Mégariens ou des Eginiens.* Proverbe grec qui tire ſon origine de ce que les habitans de l'iſle d'Egine, ayant vaincu les Etoliens, ils prirent la dixiéme rame de chaque vaiſſeau ennemi, & en firent un trophée qu'ils conſacrerent à Apollon-Pythien, comme un monument éternel de leur victoire. Enſuite ils conſulterent l'oracle, & demanderent quels étoient les plus excellens des Grecs, ne doutant pas que leur triomphe ne déterminât le dieu à les placer au premier rang. L'oracle, dans ſa réponſe ambigue, leur apprit que les jumens de Theſſalie & les femmes de Laconie l'emportoient ſur toutes les autres : que les hommes qui s'abreuvoient des eaux de la belle Aréthuſe ; les Tyrinthiens, les habitans de l'heureuſe Arcadie, les Argiens, fameux par leur courage & par leur vertu guerriere, devoient être au premier rang ; mais pour vous, Eginiens, vous n'êtes ni au troiſiéme, ni au quatriéme, pas même au douziéme ; reſtez tranquilles, on ne vous comptera jamais pour rien. On ne faiſoit

pas plus de cas des Mégariens. C'est ainsi que dans les *Propos de table* de Plutarque, il est dit que l'on ne tient pas plus de compte des atômes plastiques ou simulacres de Démocrite que des Eginiens ou des Mégariens. On ne prévoyoit pas alors qu'après quinze ou dix-sept siecles les mêmes idées reparoîtroient avec éclat, & seroient données pour de nouvelles découvertes. Voyez les *Adages d'Erasme, chil. 2, cent. 1, adag. 79.*

(2.) *Le seul Gryllion brille.* Il sera encore parlé de ce Gryllion, parasite fameux, auquel son effronterie sembloit attirer quelque distinction. Il étoit sans doute de ces impudens qui se croient nécessaires par-tout; grands hableurs, ils parlent haut; ils décident, ils se mettent au niveau de leurs supérieurs, traitent leurs égaux avec dédain. Les personnes sensées les regardent comme gens sans conséquence, comme des especes de foux dont l'impertinence amuse à force d'être ridicule. On les tolere, on ne leur ferme pas les portes, & cela leur suffit pour qu'ils se croient un mérite transcendant qui les fait rechercher.

(3) *Cratès le Thébain.* Ce philoſophe étoit ſurnommé l'ouvreur de portes, parce que, ſelon Diogène-Laerce dans ſa vie, il entroit par-tout hardiment, & diſoit de même ſon avis. Apulée (*lib. 4, Florid.*) dit que Cratès, le ſectateur de Diogène, fut reſpecté à Athènes comme le génie protecteur de toutes les maiſons. Aucune porte ne lui fut jamais fermée, quels que fuſſent les ſecrets des familles, on les lui confioit ſans indiſcrétion. Il étoit l'arbitre & le conciliateur de tous les différens qui s'élevoient entre les proches. Si la confiance générale étoit ſi bien établie, perſonne ne fit un uſage auſſi noble & auſſi utile de la liberté cynique que Cratès.

(4) *Vieille magicienne de Theſſalie.* Les femmes de ce pays paſſoient pour très-habiles dans l'art de la magie. C'eſt de-là que les différens auteurs font venir les magiciennes les plus puiſſantes. Celle qui opéra la métamorphoſe d'Apulée étoit une Theſſalienne. Ariſtophane, dans la comédie des *Nuées*, fait demander conſeil à Socrate pour ſavoir ſi l'on peut recourir aux enchantemens d'une Theſſalienne qui fait deſcendre la lune du ciel en terre, & trouver

par son moyen le secret de ne pas rendre l'argent dû à la néoménie (au premier du mois). Il y avoit une comédie de Ménandre, intitulée *la Thessalienne*, dans laquelle deux magiciennes jouoient les rôles principaux. On prétend que les Thessaliens devoient la connoissance de cet art, ainsi que celle des poisons, à Médée, qui fuyant de Colchos à la suite de Jason, jetta, du char où elle étoit portée dans les airs, un coffret plein d'herbes & de graines propres aux enchantemens, qui pullulerent merveilleusement en Thessalie. Les Romains avoient la même idée des femmes de Thessalie que les Grecs. Pline (*liv. 30, chap. 1*) dit que la magie ayant pénétré dans le pays, s'y établit si bien, que magicienne & thessalienne étoient deux termes synonymes. « Quelle sorciere, dit Horace, » quel magicien, quel dieu » même vous mettront à l'abri des poisons » de Thessalie »:

Quæ saga, quis te solvere Thessalis
Magus venenis; quis poterit deus?

(5) *Les traitemens les plus vils sont notre partage.* Le texte porte : Les attentions les plus recherchées sont pour Gryl-

lion, tandis que l'on nous accorde à peine les restes les plus dégoûtans, ce qui est destiné à la nourriture des chiens. On se servoit alors d'une espece de pâte ou de mie de pain dont on s'essuyoit les doigts lorsqu'ils étoient gras, & que l'on jettoit ensuite aux chiens. De-là le proverbe qui qualifie les parasites de chiens, qui vivent de hachis puans & sales. *Canis vivens è magdalia. Erasm. Adag. chil. 4, cent. 1, ad. 23.*

(6) *Elle y fait tout.* Relativement à la maniere d'être de certains individus, l'on ne sauroit s'empêcher de remarquer les effets de ce que l'on appelle les caprices du hasard & les jeux de la fortune : on ne peut en donner pour cause ni leur esprit, ni leur capacité, ni les conjonctures. On ne peut qu'en être étonné. Dans un sujet plus sérieux, on pourroit dire que de tout tems les hommes ont mis la fortune entr'eux & la providence, afin d'avoir dans leurs disgraces à qui s'en prendre sans offenser la divinité

LETTRE XIV.

Trapesolichon à Psykodialecte (*a*).

Je suis vraiment affligé, très-excellent Psichion, de l'insulte que vous avez soufferte en face. Si la chose est arrivée comme nous l'a racontée Lirione, cette jeune esclave de la musicienne Phillis, qui revenoit du festin; vous avez souffert tous les dangers du siége le plus meurtrier, quoique l'on n'ait fait agir contre vous ni tour, ni bélier. Elle nous a dit que votre hôte, cet homme efféminé, si méprisable, vous a brisé une coupe sur la face, au point que le sang a jailli, sur-tout de votre nez & de la joue droite, avec autant d'abondance que l'on voit couler l'eau des rochers du

(*a*) *Trapesolicon*, lêche-table. *Psykodialecte*, babillard à la toise. C'est, sans doute, le même que *Psichion* auquel on parle, & qui est moins qualifié dans le cours de la lettre que dans la suscription.

mont Géranien (1). Comment supporter encore les traitemens indignes de ces scélérats? Ils nous vendent bien cher la nourriture qu'ils nous donnent, puisque nous l'achetons au péril même de la vie. La faim nous fait redouter la mort (2), & nous ne pouvons la vaincre qu'à travers des dangers sans cesse renaissans.

NOTES.

(1) *Le mont Géranien.* Autrefois appellé Lycée, la plus haute montagne de l'Attique, d'où couloient les sources qui fournissoient l'eau de l'aqueduc de Mégare. On raconte que Mégarus, fils de Jupiter & d'une des nymphes Sithnides que l'on croyoit originaires du pays même, se sauva du déluge de Deucalion en gagnant le haut du mont Géranien, qui alors avoit un autre nom. Mégarus, guidé par les cris d'une bande de grues qui voloit de ce côté, nagea jusqu'au haut de la montagne, qui depuis cet événement a été appellée le mont Géranien, du mot grec *geranos*, qui signifie

grue. Les Arcadiens y alloient sacrifier à Jupiter Lycéus. Ce sacrifice étoit accompagné de cérémonies qu'il n'étoit pas permis de divulguer, il se faisoit sur un autel de terre, dans un temple étroit & resserré; probablement l'un des premiers qui eussent été bâtis dans ce pays après le déluge; on croyoit que ceux qui y entroient mouroient inévitablement dans l'année. Peut-être cette idée étoit-elle fondée sur ce que l'on disoit que ce culte avoit été originairement établi par Lycaon, roi d'Arcadie, qui avoit élevé un autel à Jupiter sur lequel il immoloit des victimes humaines; mais que le dieu l'avoit changé en loup pour le punir de sa cruauté. Voyez *Pausanias, l. 1, ch. 40*, & *liv. 8, ch. 38*.

(2) *La faim nous fait redouter la mort*. « Permettez, dit Ulysse au bon roi Alcinoüs, que j'acheve mon repas, malgré » l'affliction qui me consume. Il n'y a point » de nécessité plus impérieuse que la faim; » elle force le plus affligé à la satisfaire, » elle me fait oublier tous mes malheurs » & toutes mes peines pour lui obéir ». Nous avons vu pendant un certain tems quelques petits écrivains faméliques, pren-

dre pour sujet de leurs tristes productions, l'embarras de subvenir aux besoins les plus pressans de la vie. Ils n'avoient pas, comme nos parasites, la ressource de la table des opulens citoyens. S'ils en eussent été assurés, quoique moins gourmands que les Grecs, puisqu'ils ne soupiroient qu'après le simple nécessaire, la faim ne leur eût-elle pas fait braver les avanies & les dangers auxquels les parasites étoient exposés à Athènes, surtout encore si l'usage eut été d'emporter ce qu'ils n'auroient pu manger, & qui eût si bien convenu à leurs indigentes familles; au moins à en juger par ce qu'annonçoient leurs pitoyables élégies.

LETTRE XV.

Stémphilocheron à Trapezocaron.

Que je suis heureux! que tout a bien tourné pour moi! Ne me demande pas ce qui m'est arrivé; j'ai trop d'empressement à te le raconter. Nos citoyens cé-

lébroient avec solemnité la fête appellée *curéotis* (1): on m'avoit invité à un repas dont je devois faire l'agrément ; & j'exécutois une danse comique (2) que l'on m'avoit demandée. Pendant ce tems-là les convives buvoient à l'envi, & occupés à l'emporter les uns sur les autres, ils s'enivroient tous sans s'en appercevoir; ils se sont endormis insensiblement, & il ne leur est plus resté d'autre mouvement que le balancement de leur tête mal assurée. L'occasion étoit favorable, je regardois de tous côtés s'il ne m'étoit pas possible d'enlever quelques vases d'argent ; mais le maître de la maison les avoit fait emporter & mettre en sûreté avant que d'être ivre. Je n'ai pu m'approprier que la nappe, que j'ai pliée & cachée sous mon bras. Je me suis retiré avec tant de précipitation, que j'ai perdu, en fuyant, un de mes souliers sans m'en appercevoir. Qu'elle est belle, cette nappe ! que le tissu en est fin ! C'est un ouvrage d'Egypte (3), & des plus précieux qui

s'y fabriquent. Elle eſt teinte en pourpre d'Hermione (4), ce qui en augmente le prix. Si je parviens à la vendre avec quelque ſûreté, je te donne rendez-vous chez Pythacion le cabaretier, où je te promets un copieux régal. Nous avons eu à ſouffrir enſemble tant d'avanies de la part de ces ivrognes, qu'il eſt juſte qu'ayant ſupporté les mêmes infortunes, tu partages avec moi le bien que je me ſuis procuré à leurs dépens.

NOTES.

(1) *La fête appellée curéotis.* C'étoit le troiſième jour des *apaturies*, fêtes qui ſe célébroient à Athènes, & dont la divinité principale étoit Bacchus. L'ancien ſcholiaſte d'Ariſtophane, & d'après lui Suidas & Meurſius, en rapportent l'origine à un combat ſingulier, que Mélanthus, roi d'Athènes, eut à ſoutenir contre Xanthus, roi de Béotie, pour regler les limites de leurs états, & où le premier remporta la victoire par ſupercherie; ainſi la fête tiroit ſon nom du

mot grec *απατη*, *fraude*, *tromperie.* La solemnité duroit quatre jours. Dans le premier, tous les citoyens d'une même tribu se traitoient réciproquement : cette cérémonie s'appelloit *dorpia.* Hérodote (*liv. 1*) en parle, & dit que tous les peuples originaires d'Athènes célébroient cette fête, excepté les Colophoniens & les Ephésiens qui n'y étoient pas admis, pour avoir commis anciennement un meurtre. Le second jour, appellé *anarrosis*, étoit destiné aux sacrifices que l'on faisoit à Jupiter & à Minerve. Le troisième, appellé *cureotis*, se passoit à recevoir dans les tribus les jeunes garçons & les jeunes filles qui avoient l'âge compétent. Le quatrième s'appelloit *épidda* ou l'avenir. Cette fête, suivant Xénophon, avoit pour but de se réjouir de l'acquisition que l'état faisoit de nouveaux citoyens, les parens & les alliés des peres & des meres qui donnoient des sujets à la république, se joignant à eux pour célébrer la fête qui se faisoit à ce sujet. (*Xénophon, Traité du gouvernement des Athéniens.*) Il me paroît plus raisonnable de s'arrêter à cet usage, sur l'institution de cette fête ou cérémonie, plutôt qu'à ce que disent les Athéniens,

trop amateurs du merveilleux, du prétendu combat des deux rois Mélanthus & Xanthus, dont même il leur étoit peu honorable de rappeller le souvenir, puisque ce n'étoit qu'à la ruse qu'ils avoient dû le succès. Mais peut-être ont-ils toujours pensé comme Sinon :

Dolus an virtus, quis in hoste requirat?
Æneid. 2.

(2) *J'exécutois une danse comique.* Il l'appelle la *cordace*, dont Lucien fait mention au dialogue apologétique de la danse, & qui ne devoit pas être fort décente, à en juger par le personnage qui dit ici l'avoir dansée. Elle étoit, dit-on, très-lascive, & il n'y avoit que des gens ivres, ou les parasites livrés à tous les caprices de ceux qui les admettoient à leur table, qui osassent l'exécuter. L'imbécille Trimalcion, dans Pétrone, trouvant singulier que personne n'eût prié sa femme Fortunata à danser, dit que l'on avoit eu d'autant plus de tort, qu'aucune femme ne dansoit mieux qu'elle *la cordace* : depuis quelques années, certaines danses sont à la mode, qui doivent tenir beaucoup de l'ancienne cordace.

(1) *C'est un ouvrage d'Egypte.* Les toiles qui se fabriquoient avec le lin d'Egypte, étoient très-recherchées. Suivant la description que Pline en donne (*l. 19, ch. 1*), il paroît que la plante qui portoit le lin, ressembloit beaucoup à l'arbuste du coton; le nom *gossipium* ou *xilon* sous lequel on la désigne, est celui que l'on donne encore au cotonier. Il n'y avoit, dit Pline, aucune espece de lin qu'on pût lui comparer pour la finesse & la blancheur. Les prêtres égyptiens en faisoient leurs habits de cérémonie, regardant ce lin comme une substance beaucoup plus pure que la laine que portoit un animal sujet à quantité de maladies & d'impuretés. Aussi couvroient-ils d'un voile de lin les offrandes qu'ils présentoient à leurs divinités. Voyez aussi sur le lin d'Egypte, *le livre 2 d'Hérodote.* Ainsi la fabrique des toiles de coton remonte, comme on le voit, à la plus haute antiquité. Mais comme l'industrie étoit médiocre, elles n'étoient pas aussi communes qu'elles le sont actuellement, & c'étoit un luxe que de s'en servir. Quant à la maniere d'arranger les nappes sur les tables, je conjecture qu'elles ne les couvroient pas comme à présent, mais

qu'elles n'étoient que tendues à l'entour, de la même maniere qu'elles le sont encore dans quantité de régions des Indes orientales, où l'on accroche autour de la table, plus pour l'ornement que pour l'usage, une toile de coton peinte ou blanche.

(4) *Pourpre d'Hermione.* Plutarque en parle dans la vie d'Alexandre; il dit que ce héros s'étant emparé de la ville de Suse, on trouva, parmi les richesses immenses que renfermoit le château, trois cens mille livres pesant de pourpre hermionique, que l'on y avoit amassée & resserrée dans l'espace de cent quatre-vingt-dix ans; « & néanmoins » retenoit encore toute la vivacité de sa » couleur, aussi gaye comme si elle eut été » toute fresche; & dit-on que la cause pour- » quoi elle s'étoit ainsi bien conservée, venoit » de ce que la teinture en avoit été faite » avec du miel ès laines qui ja paravant » étoient teintes en rouge ». Dans ces tems reculés, on faisoit grand cas des étoffes de laine teintes en pourpre, & l'endroit de l'Europe qui avoit le plus de célébrité à ce sujet, étoit la ville d'Hermione dans le Péloponnèse. Elle avoit été bâtie par Her-

mion, fils d'Europs, à l'extrémité de l'isthme de Trezène, dans la dépendance de Corinthe. L'ancienne ville de ce nom, dont on ne voyoit plus que des ruines du tems de Pausanias, avoit été rebâtie quatre stades plus loin, sur le penchant du mont Pronos. Il n'en reste plus rien, selon Baudrand, que quelques habitations à demi-ruinées, encore connues sous le nom de *Marià* à l'extrémité orientale du golfe de Napolie de Romanie. On y remarquoit anciennement, dit Pausanias (*liv.* 2, *chap.* 34), un temple dédié à Vénus-Pontia & Liménia, c'est-à-dire, à Vénus qui présidoit à la mer & aux ports. Elle y avoit une statue de marbre blanc, qui pour sa grandeur & la beauté de l'ouvrage méritoit d'être vue. Ce n'étoit pas le seul temple que Vénus eût à Hermione; entre les divers honneurs que les habitans lui rendoient, c'étoit une coutume que toutes les filles qui se marioient, & même les veuves qui vouloient prendre de nouveaux engagemens, allassent sacrifier à la déesse avant leurs noces. Il a déja été parlé des filles d'Hermione, dans la note seconde sur la Lettre XXI de la première Partie.

LETTRE XVI.

HOROLOGIUS à LACHANOTHAUMASE (a).

O MERCURE, dieu du gain, & vous Hercule ſecourable, divinités puiſſantes (1), c'eſt par votre protection que je me ſuis échappé! Graces à vous, je ſuis hors de tout danger. J'avois enlevé l'aiguiere d'argent (2) du riche Phanias; & prenant ma courſe dans l'obſcurité d'une nuit très-orageuſe, je ne ſongeois qu'à me mettre en ſûreté, lorſque j'ai été tout d'un coup environné d'une troupe de dogues qui veilloit à la sûreté de la maiſon. Leurs aboiemens, leur fureur, leur force, car ils ſont de la race formidable des chiens de Moloſſe & de Crete (3), m'ont pénétré de

(a) *Horologius*, diſcoureur à la toiſe; ſa maniere de raconter répond à ſon nom. *Lachanothaumaſe*, mangeur de légumes.

la plus juste frayeur. Hélas! que s'en est-il fallu, que tel qu'une victime dévouée à la vengeance de Diane, je n'aie été déchiré en morceaux? Je pouvois être dévoré de manière à ce qu'il ne restât rien de moi, qui le lendemain pût exciter la commisération de ceux qu'un sentiment de piété auroit portés à m'accorder les honneurs de la sépulture.

Je ne me suis soustrait au sort affreux qui me menaçoit, qu'en me jettant dans un fossé peu profond, où je me suis caché. Je tremble, je suis encore saisi d'horreur en te faisant ce récit. Le point du jour s'annonçoit à peine, que n'entendant plus le terrible aboiement des chiens, je les ai crus loin de moi; peut-être les enchaînoit-on alors dans leurs loges. J'ai couru au Pirée; j'y ai rencontré tout à propos un vaisseau de Sicile, levant ses amarres, au moment de prendre le large; & j'ai vendu l'aiguiere au patron. J'en ai reçu la valeur en especes comptantes: j'en suis chargé au

point qu'étonné de mon opulence nouvelle, je forme les plus magnifiques projets. Je veux désormais nourrir une troupe de flatteurs, être suivi par des parasites. Je ne ferai donc plus ce vil métier! Mais l'argent se dépensera, je retomberai dans l'indigence: eh bien! je retournerai à ma premiere profession. Un chien accoutumé à ronger le cuir (4), ne peut en perdre l'habitude.

NOTES.

(1) *Divinités puissantes.* Ces invocations étoient fort en usage parmi les Grecs; quoi qu'ils fissent, à quelques excès qu'ils se livrassent, ils avoient recours à la protection des dieux, avec d'autant plus de confiance, qu'ils trouvoient en eux l'apologie & le modele de toutes leurs actions. Lucien, Héliodore, Eustathe le commentateur d'Homere, qualifient toujours Mercure, dieu du gain, *lucrifer.* De même, l'épithete propre d'Hercule étoit *Alexicacos, malorum aversor,* qui détourne les

maux : c'étoit l'un des plus puiſſans des dieux que les Romains nommoient *averrunci* & *averruncatores*.

(2) *L'aiguiere d'argent.* Ces vaſes étoient de différentes grandeurs, communément ornés de bas-reliefs, quelquefois d'inſcriptions tirées d'Homere & d'autres poëtes célébres. On en a trouvé dans les ruines d'Herculanum de pluſieurs formes & grandeurs, dont quelques-uns ſont aſſez bien ciſelés pour donner la meilleure idée des talens des artiſtes grecs. Les uns ſervoient à porter l'eau lorſque l'on préſentoit à laver les mains ; ces eaux étoient parfumées, & les ſerviettes que l'on portoit dans cette occaſion étoient du lin le plus précieux. Les autres étoient deſtinés à mêler l'eau avec le vin que l'on devoit boire. L'ancien poëte Yon, cité dans Athenée (*liv. 11*), dit que « les garçons » qui doivent ſervir à boire, préparent le » vin dans les aiguſeres d'argent. Que cha- » cun prenne une coupe d'or remplie de » vin, que l'on faſſe de pieuſes libations » à Hercule, à Alcmène, à Proclée, à Per- » ſide, après avoir commencé par Jupiter. » Buvons, folâtrons ; chantons toute la » nuit.

» nuit. Personne ne dansera-t-il ? Vous qui » avez une si belle épouse, soyez le chef » de cette joyeuse bande, qui doit boire » avec plus de satisfaction ! ... ».

(3) *Des chiens de Molosse & de Crète.* Ces endroits & la Laconie fournissoient alors d'excellentes races de chiens. Ceux de Laconie pour la chasse, ceux de Molosse en Epire, & de Gnosse en Crète, pour la garde. Les premiers étoient des especes de dogues, les autres de grands & forts mâtins.

Veloces Spartæ catulos, acremque Molossum,
Pasce sero pingui : numquam custodibus illis,
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos à tergo horrebis iberos.

Virgil. 3°. Geor. Carm. 45.

« Les chiens de Sparte, si légers à la » course, & ceux d'Epire, vous les nourri» rez d'une pâte faite avec du petit lait. » Sous ces gardiens attentifs & fidéles, vous » n'aurez à craindre ni l'incursion des loups, » ni les voleurs de nuit, ni les surprises » des brigands d'Ibérie ».

Gnosse, ou Cnosse, ainsi qu'il est écrit dans le texte, étoit une ville de l'isle de Crète, qui est ruinée, & que Baudrand dit

être remplacée par une petite bourgade appellée *Eginosa.*

(4) *Un chien accoutumé à ronger le cuir.* Erasme cite ce proverbe grec, *chil. 2, cent. 4, adag. 22.* D'après Théocrite, (*Idil. 10*) où Milon répond à Battus qui lui demande si jamais l'amour ne l'a empêché de dormir: « A dieu ne plaise ! il est dangereux qu'un » chien mette jamais le nez à la curée », Horace, *Sat. 5, lib. 2, vers 80*: « Votre » Pénéloppe a été sage, mais si elle avoit » une fois tâté d'un bon vieillard, & qu'elle » eût partagé le profit avec vous, elle ne » le quitteroit non plus qu'un chien de chasse » fait une peau toute sanglante ».

Sic tibi Penelope frugi est, quæ si semel uno
De sene gustarit, tecum partita lucellum,
Ut canis à corio, numquam absterrebitur uncto.

Ce proverbe sert dans la lettre d'Alciphron, ainsi que dans les autres passages cités, à prouver la force de l'habitude. Sur quoi Erasme remarque qu'il est difficile de se contenir, quand une fois on a goûté l'attrait du vice. Il ne faut qu'avoir vécu quelque tems avec une courtisanne; avoir augmenté dans quelqu'occasion sa fortune, par le parjure ou par le larcin, on

avoir réussi par la fourberie dans quelqu'intrigue de cour, pour en contracter l'habitude pernicieuse, & y rester attaché le reste de ses jours.

LETTRE XVII.

GNATHON à CALLICOMIDE.

VOUS avez connu, cher Callicomide, Timon, fils d'Echécratides, cet habitant du Colyte (1), qui après avoir consumé une fortune brillante avec nous autres parasites & les courtisannes, est tombé dans une extrême indigence. C'étoit alors le plus honnête & le plus généreux des hommes: aujourd'hui il a la plus grande aversion pour toute l'espece humaine. On ne peut comparer ses sentimens qu'à la haine universelle dont Apemante est tourmenté. Il habite un champ qu'il cultive, il accable de coups de pierre quiconque ose l'aborder; toute son attention est d'empêcher que personne ne l'approche, tant il

hait ſes ſemblables (2). Ce qui reſte à Athènes de citoyens jouiſſans d'une fortune honnête, ſont plus avares, plus vilains que Pheidon ou Gniphon (3). Ainſi je ſuis contraint de quitter la ville, & de gagner ma ſubſiſtance par mon travail. Recevez-moi donc chez vous comme un journalier de campagne, je ſuis déterminé à tout, pourvu que je trouve à remplir mon inſatiable ventre.

NOTES.

(1) COLYTE. Voyez ſur le Colyte, la note 10 de la Lettre IX de la premiere partie. On connoît encore ce quartier d'Athènes, & l'on y montre les maiſons où naquirent Platon & Timon le miſantrope. Les enfans qui naiſſoient dans ce quartier étoient ſi beaux, qu'on les appelloit les délices de la Grèce. Les relations modernes aſſurent qu'il jouit encore de la même prérogative. Ce ſeroit un fait à vérifier exactement; il faudroit enſuite faire

en sorte de reconnoître la cause naturelle d'un effet aussi heureux.

(2) *Tant il hait ses semblables.* Je ne déciderai pas quel est le plus ancien d'Alciphron ou de Lucien ; mais le portrait de Timon est le même dans cette Lettre & dans le Dialogue de Lucien intitulé *Timon ou le Misantrope.* Un parasite nommé Gnathon, comme celui-ci, aborde Timon, veut le flatter, & en reçoit pour récompense une volée de coups de bâtons. Plusieurs citoyens veulent approcher le Misantrope, il entreprend de les éloigner à coups de pierres, & il en vient à bout, après avoir choisi une position assez avantageuse, pour ne pas jetter une pierre qui ne portât. « Timon le mi» santrope, dit Plutarque en la vie d'Antoine (*ch.* 15), » refuyant & abhorrissant » toute compagnie & communication des » autres hommes, fors que d'Alcibiade, » jeune, audacieux & insolent, auquel il » faisoit bonne chere, & l'embrassoit & bai» soit volontiers : de quoi s'ébahissant Apé» manthus, & lui demandant la cause pour» quoi il choisissoit ainsi ce jeune homme-là » seul, & abominoit tous les autres? Je

» l'aime, répondit-il, pour autant que je
» fais bien, & suis sûr qu'un jour il causera
» de grands maux aux Athéniens. Ce Ti-
» mon recevoit aussi quelquefois Apéman-
» thus en sa compagnie, pour autant qu'il
» étoit semblable de nature & de mœurs
» à lui, & qu'il imitoit fort sa maniere de
» vivre. Un jour donc qu'on célébroit à
» Athènes la solemnité qu'on appelle *choæ*,
» c'est-à-dire, la fête des morts; là où on
» fait des effusions & des sacrifices pour
» les trépassés; ils se festoyoient eux deux
» ensemble, tous seuls; & se prit Apéman-
» thus à dire, que voici un beau banquet,
» Timon! Et Timon lui répondit: oui bien si
» tu n'y étois pas ». Ajoutons encore une singularité de Timon. Les Athéniens furent étonnés un jour de le voir monter à la tribune aux harangues; c'étoit pour leur dire, qu'ayant dans un petit terrein qui lui appartenoit, & où il vouloit faire bâtir une maison, un figuier où plusieurs Athéniens s'étoient déja pendus, il avertissoit ceux qui avoient dessein de se pendre, de se dépêcher avant qu'il ne fît couper le figuier. Timon mourut à Hales, ville de l'Argie, & fut inhumé sur le bord de la mer. On prétend qu'il se

fit l'épitaphe qui suit, rapportée par Plutarque :

> Ayant fini ma vie malheureuſe,
> En ce lieu-ci on m'y a inhumé :
> Mourez, méchans, de mort malencontreuſe,
> Sans demander comment on m'a nommé.

(2) *Pheidon ou Gniphon*, deux avares fameux à Athènes. Ariſtophane fait mention du premier dans la comédie des *Nuées*.

LETTRE XVIII.

NEPHELOGLYPTE à MAPPAPHASIUS.

PESTE ſoit de l'hiſtrion tragique Licimnius ! Que ce maraut n'eſt-il muet pour toujours ! Il l'avoit emporté ſur Critias de Cléone & Hyppaſe dans le récit des Propompes d'Eſchile (1).

Il ne devoit cet avantage qu'au ton aigre & pénétrant de ſa voix. Il triomphoit follement ; & couronné de lierre, il ſembloit avoir communiqué ſes tranſports inſenſés à toute l'aſſemblée. J'en faiſois partie pour

mon malheur ; & que n'ai-je pas eu à en souffrir ! Les uns s'amusoient à me brandiller la tête, ou à me souffler de la saumure dans les yeux ; les autres me faisoient entrer à force dans la bouche, des cailloux frotés de miel ; prétendant que c'étoit pour moi la même chose que les petits gâteaux au lait qu'ils mangeoient. Mais aucun d'eux, à mon gré, ne m'a plus ridiculement traité qu'Hiacinthis de Phenée (2), cette petite courtisanne nouvellement établie dans le Céramique. Elle se divertissoit à me frapper la tête en cadence avec une vessie remplie de sang. Outre le bruit qui m'en paroissoit fort ennuyeux, j'ai été tout d'un coup inondé de sang ; sans doute que ma figure étoit alors si ridicule, que tous les convives se sont abandonnés à des éclats de rire immodérés & très-insultans. Quel a été le prix de tant d'insultes & de souffrances ? J'ai été déshonoré ; mon ventre s'est rempli, & voilà tout ce qui m'en est resté. Périsse donc à jamais ce Licimnius

que je ne puis plus regarder que comme un ennemi des dieux! Les sons aigus de sa voix retentissent encore à mes oreilles; & si l'on m'en croit, désormais il ne sera plus regardé parmi nous, & même parmi les histrions ses confreres, que comme le coriphée des piailleurs.

NOTES.

(1) PROPOMPES, προπομπὺς, ou les chefs. Il est probable qu'Alciphron indique ici la tragédie d'Eschile connue sous le nom des sept chefs devant Thèbes, l'une des pieces de ce tragique qui nous est restée en entier. M. de Pompignan, dans la traduction qu'il a donnée des tragédies d'Eschile en 1770, *Paris*, Nyon l'aîné, regarde celle-ci comme l'une des meilleures de ce poëte, où la terreur & la pitié sont portées à leur comble. L'auteur grec de la vie d'Eschile lui donne soixante-dix tragédies & cinq drames satyriques; Suidas, quatre-vingt-dix; Fabricius, dans sa Bibliothéque grecque, en a recueilli un bien plus grand nombre dont il donne les noms d'après Athenée & Hé-

ſychius. Diſons, en paſſant, qu'Eſchile a réuſſi ſupérieurement dans les pieces où il fait paroître des généraux d'armée ; où il donne des deſcriptions de batailles, de ſiéges, de marches, de déroutes, de triomphes. Il avoit porté les armes pour ſa patrie, avec diſtinction ; il avoit combattu avec la plus grande valeur à Salamine & à Marathon, & n'étoit pas moins brave que ſon frere Cynégire, dont la valeur opiniâtre eſt ſi connue par les récits qu'en ont fait les auteurs contemporains. Relativement aux plaintes du paraſite, on doit remarquer que les hiſtrions déclamateurs diſputoient enſemble ſur la perfection du récit, & que ce n'étoit pas un honneur médiocre pour eux de vaincre dans ces ſortes de combats. Ils avoient à Athènes la vanité qu'ils auroient eue ailleurs, ſi on les eut mis à portée de faire parade de leurs talens.

(2) *Phénée* ou Phénéon, ville d'Arcadie, bâtie par Phénéus-Autoctone, ou naturel du pays. On y voyoit une citadelle placée ſur un rocher inabordable de tous les côtés. Mercure étoit celui de tous les dieux pour lequel les Phénéates avoient le

plus de dévotion. Ils avoient chez eux un temple de Cérès-Eleusinienne, où les mysteres se célébroient de même qu'à Eleusis. Ils prétendoient avoir reçu Cérès chez eux, & que pour récompenser ceux qui lui firent un bon accueil, elle leur donna toutes sortes de grains, excepté des féves, & leur enseigna la maniere de les cultiver. Pourquoi ce grain fut-il excepté, & les Phénéates le regardoient-ils comme impur? C'est, dit Pausanias, un mystère qui ne se révele point (*liv. 8, ch. 14 & 15*). Il seroit trop long de rendre compte des conjectures que l'on peut former sur tous ces mysteres secrets. La plupart paroissent n'avoir eu d'autre origine que la fantaisie de quelques particuliers en crédit, qui trouverent le moyen, par leur autorité, d'en faire des points de religion, dont ils ne révélerent pas la cause, & qui restant inconnus, devinrent des mysteres sacrés.

Je rappellerai ici, au sujet des Phénéates, un trait peu connu de leur histoire qui a tant de rapport avec le fameux combat des Horaces contre les Curiaces, que le récit de l'un paroît avoir servi de modele à l'autre; ou plutôt ce n'est que le même fait d'armes attribué à deux peuples différens. Quelqu'in-

térêt que nous ne connoiſſons plus, avoit armé les villes de Phénée & de Tégée dans l'Arcadie l'une contre l'autre. Elles convinrent, pour épargner le ſang de leurs citoyens, de remettre la déciſion de la querelle à la valeur de quelques-uns d'entr'eux que l'on choiſiroit de part & d'autre. Trois Phénéates, fils jumeaux de Démoſtrate, furent choiſis pour combattre contre trois Tégéates, fils jumeaux de Reximaque. Deux des fils de Reximaque furent tués dès le commencement du combat. Le troiſième feignit de fuir, & tua l'un après l'autre ſes trois adverſaires. Démodia, ſa ſœur, promiſe en mariage à l'un des Phénéates, fut la ſeule qui au milieu des acclamations & de la joie publique de la patrie, laiſſoit couler des larmes ſur la mort de ſon amant. Critolaüs, indigné de ſa douleur, lui plongea ſon épée dans le ſein, & fut abſous de ſon crime par le peuple. Telle eſt l'anecdote rapportée par Stobée (*Serm. 37 de patriâ*) d'après un certain Démarate, auteur grec, ſans doute fort ancien. Plutarque cite le même trait d'après Apollodore, hiſtorien grec d'Athènes. Le haſard a-t-il pu produire chez deux nations différentes un

événement aussi semblable dans toutes ses circonstances? Sont-ce les Grecs ou les Romains qui en ont imposé à la postérité?

(3) *Le coriphée des piailleurs.* On lit dans le grec *ortokorudon*, qualification que je n'ai pû traduire autrement, pour suivre l'idée du parasite qui ne cherchoit qu'à rendre méprisables les talens de l'histrion Licimnius. Il fait allusion au proverbe : *Inter indoctos etiam corydus sonat*; l'alouette hupée se fait entendre parmi les ignorans. *Corudos* ou *corydus*, alouette hupée, oiseau peu estimé à Athènes, dont le cri comparé au chant du rossignol étoit insupportable; mais qui, au milieu d'une volée d'oiseaux muets, se faisoit entendre avec une sorte d'avantage. Ainsi le proverbe avoit son application, sur-tout à l'égard de ceux qui, grands parleurs avec les idiots, n'osoient ouvrir la bouche quand ils se trouvoient avec des gens instruits. *Erasm. chiliad. 2, cent. 2, adag. 92.* Ici le parasite ne prétend insister que sur le désagrément de la voix aigre de Licimnius, qu'il compare aux cris aigus de l'alouette hupée. Athenée (*liv. 6*) parle d'un parasite appellé corydus (l'alouette), homme hardi, plaisant par fois, assez vil

pour se prêter aux complaisances les plus basses, & que ce sobriquet caractérisoit. Soit jalousie de métier, soit mépris réel, un autre parasite appellé Philoxène, lui fit sentir un jour combien peu il étoit estimable. On parloit de la cherté des grives, il en convint, mais, dit-il, les alouettes ne valoient qu'une obole.

LETTRE XIX.

CAPNOSPHRANTE à ARISTOMAQUE (*a*).

O FUNESTE génie qui préside à ma destinée! jusqu'à quand exerceras-tu ta tyrannie sur moi, en me dévouant à toutes les horreurs de l'indigence? Car si on m'abandonne à ton cruel empire, si on ne m'invite pas aux repas d'appareil (1), je n'ai d'autre ressource que de me nourrir de légumes & d'herbages (2), de quelques

(*a*) *Capnosphrante*, qui se repaît de fumée. *Aristomaque*, brave à table.

coquillages que je ramasserai. Je n'aurai pour appaiser ma soif que l'eau de l'Ennéacrune (3). Encore quand j'étois dans la vigueur de la jeunesse; lorsque la force de l'âge me faisoit regarder comme plaisanteries, les inconvéniens attachés à l'état de parasites, toutes les avanies dont on nous accable, me paroissoient supportables. Mais à présent que mes cheveux commencent à blanchir, & que ce qui peut me rester de vie, touche de si près à la foible vieillesse, il ne me reste de ressource qu'un cordeau d'Aliarte (4), & on me verrà pendu au Dipilon (5), à moins qu'il ne plaise à la fortune d'améliorer mon sort. Mais quand même les choses en resteroient où elles sont, au moins je ne m'étranglerai qu'après avoir joué mon rôle à quelque festin somptueux. Dans peu, d'abord après la nouvelle lune du mois pyanepsion (6), on célébrera les belles & fameuses noces de Chariton & de Léocratis; j'y serai invité le premier ou le second jour (7): ces sortes

d'assemblées exigent la présence des parasites (8), ils en font tout l'agrément : sans nous, ces festins n'ont pas même l'apparence de la gaieté. Les convives ordinaires, uniquement occupés du soin de satisfaire leur appétit, ressemblent plutôt à un troupeau de porcs à l'étable, qu'à une société d'hommes raisonnables.

NOTES.

(1) REPAS *d'appareil.* A en croire les anciens poëtes comiques grecs, rien n'étoit moins propre à satisfaire l'appétit d'un parasite affamé, que les repas d'appareil qui se donnoient à Athènes. Les Grecs peu riches, mais très-vains, accordoient beaucoup plus à la représentation qu'à la réalité : le service se faisoit avec grand étalage, & au moins de frais possible. Lincée de Samos, dans la piece intitulée *le Centaure*, se moquant des repas des Athéniens, & de l'appareil ridicule qu'ils mettoient aux choses les plus communes, dit : « Nous » autres étrangers ne regardons pas sans

» averſion les tables attiques. On apporte
» d'abord un grand plat-baſſin, ſur lequel
» ſont diſpoſées avec art cinq petites aſſiettes;
» ſur l'une eſt de l'ail, ſur l'autre quelques
» marrons, puis une petite tourte, une dou-
» zaine d'huîtres, & quelques tranches de
» viande ſalée. Tout cela eſt bon pour le
» ſpectacle, mais ne peut appaiſer la faim,
» ni remplir le ventre. Comment donc s'y
» prendre? Je ſais le prix des denrées que
» vous ſervez; il n'y en a pas pour huit
» oboles. Donnez à chacun un ample plat de
» marrons, des coquillages en abondance,
» & du reſte de même; mais ne préſentez pas
» à tous les convives, ce qui ne peut tout au
» plus ſuffire que pour un ſeul ». Antiphanes, dans la piece intitulée *Pelops*, parlant de la frugalité des Grecs, dit: « Que peut-on
» faire avec des Grecs, accoutumés à tenir
» des tables ſi chétives. Ils ne mangent pas,
» ils ne font que ronger quelques racines
» frittes, quelques petits poiſſons communs.
» S'ils ont un morceau de viande qui leur
» coûte au plus quatre oboles, ils croyent
» avoir préparé un repas ſplendide. Nos
» ancêtres en agiſſoient bien plus noble-
» ment. On ſervoit entiers les bœufs, les

» agneaux, les cerfs rôtis. La postérité ne » le croira pas ? un cuisinier fit rôtir un » chameau entier, & le servit au grand roi ». Si le fait est vrai, ces anciens mangeoient beaucoup, & ne faisoient cas que de la grosse chere. Mais il y avoit long-tems que cette mode étoit passée en Grèce, lorsque vivoient les personnages qu'Alciphron fait parler, du tems de Ménandre, de Lamia, de Léontium, d'Epicure. Les plus raisonnables des Grecs étoient alors habitués à une honnête frugalité. On voit dans une lettre de Platon, citée par Cicéron (*Tuscul. V*), que cette vie de délices que l'on menoit dans la grande Grèce, n'étoit pas de son goût, & que les tables somptueuses d'Italie & de Syracuse lui plaisoient moins qu'elles ne le fatiguoient. Le parasite Droméas, à qui l'on demandoit si les repas d'Athènes valoient mieux que ceux que l'on faisoit en Thrace, en Macédoine, en Syrie, avoit donc raison de répondre que les hors-d'œuvre que l'on servoit en ces pays, valoient mieux que tout ce que l'on donnoit de plus succulent à Athènes. (Voyez *Athenée*, *l.* 4.) Nous allons voir dans un moment combien les parasites grecs se trouvoient heureux

quand quelques opulens barbares des contrées voisines les invitoient à des repas somptueux dans des occasions solemnelles où ils croyoient devoir appeller des parasites d'Athènes.

(2) *De légumes, d'herbages.* Le parasite parle ici des racines, des légumes & des herbes dont la populace la plus indigente faisoit sa nourriture ordinaire, & qui croissoient dans les terres incultes, le long des haies. Il fait mention sur-tout du *scandix*, espece de cerfeuil dont les pauvres mangeoient beaucoup; c'est ainsi que vivoient les philosophes cyniques; témoin le dialogue rapporté par Diogène-Laerce entre Aristippe & Métrocle le cynique, & si élégamment employé par Horace (*Epist. l.* 1, 17.)

Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Aristippus.... si sciret regibus uti,
Fastidiret olus, qui me notat.....

On peut consulter Pline (*liv.* 21, *c.* 15, & *liv.* 22, *c.* 21) sur les racines & les légumes dont le pauvre peuple d'Egypte & de Grèce se nourrissoit communément. Il cite spécialement le *scandix* dont parle Al-

ciphron. Quant aux coquillages, nous verrons ailleurs que c'étoit la partie de la pêche que les riches & les gens aiſés abandonnoient aux pauvres.

(3) *L'eau de l'Ennéacrune.* Elle fut d'abord appellée la fontaine de Callirhoé. Après qu'elle eut été décorée par les ordres de Piſiſtrate, comme l'eau en ſortoit par neuf bouches, elle prit le nom d'*Ennéacrune*, de *Ennea*, *novem*, & *Krounos*, *ſcatebra.* Les dénominations différentes ont fait croire à Pline que c'étoient deux fontaines de l'Attique, diſtinguées l'une de l'autre. Cette fontaine fournit encore aujourd'hui aux pauvres grecs une eau très-bonne à boire & très-ſaine. Elle n'a plus d'autre baſſin que le gazon de la prairie qu'elle arroſe. La Guilletière, *liv. 3 d'Athènes ancienne & moderne*, dit qu'il en trouva l'eau ſi admirable, qu'il la préféra aux flacons de vin de Lépanthe, & que deux allemans de ſa compagnie, malgré leur goût décidé pour le bon vin, ne burent que de cette eau à la collation qu'ils firent ſur les bords de l'Ennéacrune. Cette prairie, dans laquelle les premiers acteurs de la comédie grecque

donnèrent les premières repréſentations des farces de Theſpis, à l'ombre des peupliers qui la bordoient, après avoir été décorée des plus ſuperbes édifices, entr'autres du magnifique théâtre de Bacchus, ſi célèbre dans les beaux tems de la Grèce, dont on voit encore quelques veſtiges ; cette prairie eſt revenue à ſon premier état ; les peupliers & l'herbe couvrent les ruines de quantité de chef-d'œuvres de l'architecture grecque : la ſeule eau de l'Ennéacrune a conſervé toute ſa bonté ; ce qui prouve que depuis deux à trois mille ans, le fond du ſol n'a éprouvé aucune variation eſſentielle.

(4) *Un cordeau d'Aliarte.* Les campagnes de Marathon, dans l'Attique, fourniſſoient d'auſſi bon chanvre que celles d'Aliarte dans la Béotie : le paraſite croit-il ſe donner un air d'importance en prenant pour ſe pendre un cordeau fait de chanvre étranger ? Il ſe regardoit ſans doute comme trop néceſſaire aux plaiſirs des feſtins des riches Athéniens, pour prendre le parti déſeſpéré dont il les menace. Le ſuicide étoit une eſpece de folie inconnue à Athènes. Un paraſite de profeſſion, c'eſt-à-dire, pareſſeux,

gourmand, frippon & insolent, laissoit à la nature & aux loix de son pays, le soin de décider de ses derniers momens. En attendant, il se vengeoit des avanies auxquelles sa gloutonnerie l'exposoit, en parlant mal de ses hôtes, lorsqu'ils ne pouvoient l'entendre.

(5) *Au dipylon.* Le dipylon est la seule porte de l'ancienne Athènes, qui subsiste encore aujourd'hui. Elle est située à l'orient, composée de trois portiques qui se suivent, larges & fort exhaussés, de la plus belle architecture. Dans son état actuel, elle est encore un des plus beaux restes des constructions antiques d'Athènes. Tite-Live en parle (*liv. 31*, *ch. 24*) comme d'un des monumens publics d'Athènes, très-remarquable par la magnificence de sa construction.

(6) *Du mois pyanepsion.* C'étoit le cinquiéme mois de l'année des Athéniens, il répondoit à notre mois d'octobre. Le septiéme jour de ce mois on célébroit une fête appellée *pyanepsie*, dans laquelle les Athéniens cuisoient des fêves, en faisoient une bouillie & la mangeoient en famille. Plutarque dit que ce fut Théfée qui institua

cette fête, lorſqu'au retour de ſon expédition en Crète il fit une eſpéce de ſacrifice à Apollon de ce qui lui reſtoit de proviſions qu'il fit cuire, & qu'il mangea avec ſes compagnons de voyage. Ce que l'on imita dans la ſuite, en mémoire de ſon heureux retour.

(7) *Le premier ou le ſecond jour.* Le premier jour des noces étoit appellé *gamoï nuptiæ*; le ſecond jour que l'on ſoupoit chez le marié étoit nommé *epibda* & *palia* chez les Grecs, & *repotia* par les Latins. Ce ſecond jour n'étoit pas préciſément le lendemain, il paroît plutôt qu'il ſe célébroit huit ou quinze jours après, & le mot *palia* ou *repotia*, ſignifioit plus communément le feſtin que les mariés donnoient tous les ans à leurs parens & amis, pour célébrer le jour anniverſaire de leurs noces. Coutume qui depuis quelque tems s'eſt renouvellée parmi nous, mais ſeulement après cinquante ans de mariage.

(8) *La préſence des paraſites.* Il paroît que l'uſage des princes, des grands ſeigneurs & des perſonnes très-opulentes qui habitoient les contrées voiſines de la Grèce, étoient d'inviter un certain nombre de pa-

rasites grecs, aux festins solemnels, tels que ceux qui se donnoient à l'occasion des noces. On connoissoit la vanité des Grecs, & combien ils vanteroient la magnificence de ceux qui les auroient régalés splendidement. On espéroit que par leur moyen, toute la terre seroit instruite de la dépense que l'on avoit faite. C'étoit ainsi que pensoient les Barbares voisins de l'élégante ville d'Athènes, qui ne pouvant atteindre à la réputation que lui donnoient les agrémens de l'esprit & les beaux-arts portés chez elle à leur perfection, vouloient au moins l'emporter par leur opulence. Telle dut être l'espérance de Caranus le Macédonien, dans ce festin splendide, dont nous allons donner la description. Si elle n'est pas imaginaire, le luxe le plus recherché des Antoines & des Lucullus anciens & modernes n'a rien qu'on puisse lui comparer. Cette description se trouve dans une lettre d'Hyppolochus à Lincée, qu'Athénée a conservée dans son entier, parce qu'elle étoit fort rare de son tems (*Deipnosoph. l. 4.*).

« Caranus faisant un festin nuptial en Macédoine, y invita vingt parasites. Aussitôt

tôt qu'ils furent placés à table, il fit donner à chacun d'eux une bouteille d'argent. Je ne dois pas oublier qu'avant qu'ils entrassent dans la salle du festin, ils avoient reçu chacun une couronne ou bandelette d'or estimée cinq pieces ou écus d'or. Aussi-tôt qu'ils ont eu vuidé leurs bouteilles, on a apporté dans de grands plats d'airain de Corinthe, un pain qui en tenoit toute la largeur; il étoit surmonté de poulets, de canards, de pigeons, de jeunes oies, & d'autres denrées de cette espece entassées les unes sur les autres. Chacun donnoit à son valet son plat à garder, parce que la table étoit couverte de quantité d'autres viandes que l'on mangeoit. On a servi ensuite de grands plats d'argent, & sur chacun un pain, une oie, un lievre, un chevreau; quantité de pieces de pâtisserie travaillées avec beaucoup d'art, & qui ressembloient à différens oiseaux, tels que perdrix, tourterelles, pigeons. Nous avons, dit l'auteur de la lettre, également mis les plats en réserve entre les mains de nos domestiques. Après ce service, on a apporté des couronnes de toutes sortes de fleurs, garnies de rubans d'or de même valeur que les bandelettes que nous

avions reçues en entrant. Hyppolochus parle ici d'un certain Protéas, petit-fils d'un autre Protéas, fils de Lacinna, qui avoit été une des nourrices d'Alexandre; ce Protéas, ainsi que son ayeul, étoit un des plus fiers buveurs de son tems, & fort avant dans les bonnes graces d'Alexandre; ensuite il continue son récit. Le plaisir & le vin commençoient à prendre tout-à-fait le dessus. Nos discours & nos actions s'en ressentoient, lorsqu'on a fait entrer des chanteurs, des musiciennes, & des femmes que je crois de l'isle de Rhodes, qui jouoient de la guitare; elles m'ont paru toutes nues, quoique l'on m'ait assuré qu'elles avoient des robes légères; elles n'ont fait que paroître & préluder à un concert qu'elles sembloient devoir exécuter. Elles ont été remplacées tout de suite par d'autres femmes qui portoient des vases à parfums : ils pouvoient tenir chacun une émine (*cotylam*, chopine); ils étoient attachés deux à deux avec un ruban d'or; l'un des vases étoit d'or, l'autre d'argent. Chacun des convives en a reçu autant.

» Mais nous n'avions encore rien vu, quoique l'opulence & la générosité de Caranus eussent déja paru avec tant d'éclat

dans les premiers ſervices de ce feſtin. On a apporté des plats d'argent, épais & ſolides, dorés ſur les bords, aſſez grands pour contenir chacun un porc entier rôti, ſervi ſur le dos, le ventre ouvert & rempli de toutes ſortes de mets, plus appétiſſans les uns que les autres; de grives, de tetines, de petits oiſeaux rôtis, de jaunes d'œufs, d'écreviſſes, d'huîtres qui ſervoient d'aſſortimens. On a donné à chacun de nous le porc encore brûlant avec le plat ſur lequel il étoit. Nous avons bu, & on nous a préſenté à tous un chevreau rôti, ſur un plat de même grandeur que le précédent, arroſé d'une ſauce bouillante, avec des cuillers d'or. Caranus voyant que l'abondance du ſervice & des viandes nous embarraſſoit, a fait apporter de grandes corbeilles tiſſues d'oſier de diverſes couleurs, ainſi que des paniers à pain aſſez grands pour contenir tout ce qui nous avoit été donné. Cette attention généreuſe a mis le comble à nos plaiſirs; nous avons prodigué nos éloges au nouvel époux, qui tout de ſuite nous a fait apporter des couronnes fraîches & d'autres vaſes à parfums ſemblables à ceux que nous avions déjà reçus, & du même poids.

» Le silence & la tranquillité régnoient dans toute l'assemblée, lorsque sont entrés des ministres des fêtes athéniennes & des itiphales (*a*); ensuite des acteurs de théâtre & des especes d'enchanteresses qui sembloient se précipiter la tête en bas sur des pointes de poignards, & qui jettoient du feu par la bouche. Ces spectacles nous ayant éveillés, nous avons bu de nouveau des vins les plus délicieux, du Mendès, du Thase, du Lesbos, dans de grandes coupes dorées, que l'on venoit de nous donner exprès. On a servi un plat de verre de deux coudées de diamètre, couvert de toutes sortes de poissons frits, & à chacun une corbeille remplie de petits pains de Cappadoce, dont nous avons mangé quelques-uns, & mis les autres en réserve sous la garde de nos domestiques. Nous nous sommes lavé les mains: on nous a apporté de nouvelles couronnes avec des

---

(*a*) Les *itiphales* étoient des especes de personnages publics qui paroissoient tantôt à des cérémonies religieuses, tantôt au théâtre; leur habit de cérémonie étoit la robe longue de laine fine de diverses couleurs, avec des gants violets. Ils portoient au haut d'un thyrse, le symbole du dieu Priape, l'emblême de la fécondité, *rectum veretrum*.

rubans d'or, dont la valeur étoit double de celle des premiers, & nous avons reçu en même-tems d'autres boëtes de parfums. Après quelqu'intervalle, Protéas a quitté ſon lit, & ſe tenant debout, il a demandé une coupe d'or, qu'il a remplie de vin de Thaſe, dans lequel il a mêlé un peu d'eau, & il a dit: Courage, amis! plus nous boirons, & plus nous aurons de plaiſir. Puiſque tu as ſi bien parlé, & que tu as bu le premier, a dit Caranus, tu recevras le premier cette coupe pour récompenſe: ceux qui t'imiteront ſeront traités de même. Il n'avoit pas achevé, que nous nous ſommes tous mis en pied; c'étoit à qui prendroit la coupe le premier. Un malheureux de la compagnie qui ne pouvoit plus boire, étoit reſté aſſis, & pleuroit de ne pouvoir gagner une ſi belle coupe au même prix que les autres: Caranus en a eu pitié, & lui en a donné une vuide. Enſuite eſt entré un chœur de cent muſiciens, qui ont chanté l'épithalame: ils ont été ſuivis par une troupe de danſeuſes déguiſées en néréides & en nymphes. On continuoit de boire; le jour finiſſoit, & tout d'un coup s'eſt ouverte une grande ſalle tendue de rideaux blancs, qui s'étant élevés comme

d'eux-mêmes, ont laiſſé paroître quantité de figures d'Amours, de Dianes, de Pans, de Mercures, & d'autres divinités éclairées par une multitude de lampes d'argent. Nous admirions la beauté du ſpectacle & l'artifice des machines, lorſqu'on a préſenté à chacun de nous un vrai ſanglier d'Erimanthe, percé d'outre en outre d'un javelot d'argent, dans un grand plat quarré, doré ſur les bords. Ce qui m'a paru de plus admirable, c'eſt que quoique nous fuſſions tous complettement ivres, ayant la tête étourdie par les fumées du vin que nous avions bu, cependant à chaque nouveau ſpectacle, nous nous levions, nous reſtions en pied avec autant d'aſſurance que ſi nous euſſions été à jeun. Nos valets avoient tout entaſſé dans les corbeilles qui nous devenoient ſi utiles, lorſqu'enfin le ſon de la trompette a annoncé la fin du repas, ſuivant l'uſage des Macédoniens. Alors Caranus faiſant diſtribuer des petits verres à la ronde, nous a invités à boire du vin trempé avec de l'eau, ce que nous avons accepté d'autant plus volontiers, que nous l'avons regardé comme un rafraîchiſſement, & même comme un reméde néceſſaire au vin pur que nous avions

bu. Pendant ce tems-là eſt entré Mandrogène, le plus ridicule de tous les bouffons, qui nous a fait rire à gorge déployée, en danſant avec une femme plus qu'octogénaire. Enfin, on a apporté le dernier de tous les ſervices, un deſſert dans des corbeilles tiſſues d'ivoire, où étoient toutes ſortes de pâtiſſeries que l'on nous a données. Après quoi nous nous ſommes levés & nous ſommes ſortis. Les richeſſes que nous emportions avec nous, ſembloient nous donner le ſens-froid des gens les plus ſobres.

» Quant à vous, vous vous croyez beaucoup plus fortunés à Athènes. Vous y entendez les propos ſententieux de Théophraſte & de ſes ſemblables ; vous y jouiſſez du ſpectacle des fêtes de Bacchus & de Cérès : mais vous y vivez ſobrement de légumes & de petits pains tortillés. Pour nous, heureux pour le reſte de nos jours, de ce que nous emportons du feſtin de Caranus, nous cherchons des maiſons, des biens de campagne, des eſclaves à acheter, avec les préſens dont il nous a comblés. S'eſt-il jamais donné en Grèce un repas que l'on puiſſe comparer à celui dont je viens de vous faire le récit » ?

LETTRE XX.

BUCOPNITE à ANTOPICTE.

JE ne ſupporte pas la conduite atroce de Zeuxippe, la plus infâme de toutes les courtiſannes, avec le jeune Philébe. Non-ſeulement il a déja dépenſé pour elle tout ce qu'il avoit comptant d'or & d'argent, mais au train dont elle y va, il ne lui reſtera bientôt plus ni maiſons ni terres. Pour ſoutenir la paſſion qu'il a pour elle, elle feint d'aimer ce jeune eubéen qui la ſuit; & par ſes artifices, elle parviendra à les ruiner tous les deux: après quoi elle ſe livrera à d'autres amours. Je ſens mon cœur qui ſe déchire, lorſque je vois la belle ſucceſſion que Lyſias & Phanoſtrate d'heureuſe mémoire ont laiſſée à leur héritier, ſe diſſiper ſi mal-à-propos & ſi promptement. Le fruit de leurs épargnes conſtantes, ce qu'ils ont amaſſé ſou à ſou, deviendra la proie du moment & des fan-

taiſies de la femme la plus décriée & la plus mépriſable d'Athènes.

Le triſte ſort de ce jeune homme m'affecte ; il n'a pas été plutôt maître des biens qu'il prodigue ſans réflexion, qu'il a témoigné avoir pour nous de l'affection, & plus d'honnêteté que nous n'en rencontrons d'ordinaire dans ſes ſemblables ; nos affaires ne feront qu'empirer par ſa ruine. Si l'indigne Zeuxippe continue de s'approprier toute la fortune de cet honnête jeune homme, que nous reviendra-t-il, grands dieux ! des tréſors qu'elle accumulera ? Pouvons-nous eſpérer d'en être mieux nourris ? Philébe, comme tu le ſais, eſt ſimple. Ses manieres à l'égard de nous autres paraſites ont toujours été douces & aiſées : il s'amuſe plutôt de nos plaiſanteries & de nos chanſons, qu'à nous faire les inſultes que nous ne ſommes que trop accoutumés à ſouffrir.



LETTRE XXI.

LEMOCICLE à IPHICRÉOLABE (a).

J'AI parcouru les pays agréables arrosés par l'Eurotas & la Lerna (1); j'ai vu les rives fleuries de Pyrène (2), & je quitte avec empressement Corinthe pour Athènes: je reviens à la belle fontaine de Callirhoé (3) avec une nouvelle satisfaction. Le luxe & les festins de ce pays n'ont point eu d'agrémens pour moi; je les abandonne sans regret pour me rejoindre à vous.

Les habitans du Péloponnèse m'ont paru grossiers & les moins aimables de tous les convives. Dans leurs parties de débauche; il s'en faut beaucoup que le plaisir aille de pair avec les avanies qu'ils nous prodiguent. Ainsi, tout bien comparé, les figues & les raisins d'Athènes sont préfé-

(a) *Lemocicle*, qui voyage pour trouver des festins. *Iphicréolabe*, conquérant à table. Allusion au célèbre Iphicrate.

rables à l'or de Corinthe, que l'on achete en quelque forte au prix de fa vie. Leurs ufages font auffi ridicules qu'incommodes: ils nous forcent à boire en fautant fur un pied: ils nous verfent de copieufes rafades (4) d'un vin violent, & nous les font avaler fans permettre de les tempérer avec l'eau. S'ils nous donnent quelques morceaux de rôti (5), ce font ceux qui valent le moins, dont ils ne mangeroient pas; & ils nous les jettent comme à des chiens. Tantôt ce font des baguettes qu'ils s'amufent à brifer fur nos têtes & fur nos bras; tantôt ils nous régalent, par maniere de paffe-tems, à grands coups de lanières. O Minerve, protectrice & foutien de ma patrie! qu'il eft bien plus heureux de vivre & même de mourir à Athènes. Oui, il vaut mieux être étendu fans vie devant la porte Diomée, ou l'Hyppade (6), y être foulé aux pieds des paffans fous une trifte tombe, que de jouir des plaifirs prétendus du Péloponnèfe.

NOTES.

(1) *L'Eurotas & la Lerna.* L'Eurotas, fleuve du Péloponnèfe qui prenoit fa fource dans les montagnes de l'Arcadie : après avoir parcouru le pays de Lacédémone, il venoit fe jetter dans la mer par le golfe de Corinthe. Il eft appellé aujourd'hui *Bafilipotamo*, ou le fleuve royal. Les gens du pays le nomment *Livis*. Ses bords font enrichis de carrieres de très-beau marbre. — Lerna, autre riviere du Péloponnèfe, qui fort des marais du même nom, jadis defféchés par Hercule. L'intempérie qu'ils occafionnoient dans cette partie de la Grèce voifine d'Argos, avoit donné lieu à la fiction du monftre ou hydre de Lerne à fept têtes. Ce pays, anciennement nommé Argie, fait partie de la Romanie.

(2) *Pyrène*, fontaine célébre dans l'ancienne Grèce : elle avoit fa fource au pied de la citadelle de Corinthe, & étoit confacrée aux mufes. C'eft le *fons caballinus* dont parle Horace, parce qu'elle paroiffoit fortir de deffous les pieds d'une figure du

cheval Pégase. Quant à l'origine de son nom, Pausanias (*liv.* 2, *ch.* 3) dit que Pyrène, inconsolable de la mort de son fils Cenchrius qui avoit été tué malheureusement par Diane, versa tant de larmes, qu'elle fut changée en cette fontaine qui a depuis porté son nom. Aussi a-t-on pris grand soin de l'embellir : elle est bâtie de marbre blanc, & l'on a pratiqué des enfoncemens en maniere de grottes, d'où l'eau se répand dans un grand bassin. Cette eau est fort bonne à boire. On dit que Pégase buvoit à cette fontaine, lorsque Bellérophon sauta dessus par adresse, & s'en servit pour aller combattre la Chimere, qu'il vainquit. Les poëtes ont fait Pyrène fille du fleuve Achéloüs; elle eut de Neptune deux fils, Cenchrius & Léchés, qui donnèrent leurs noms aux deux ports de Corinthe.

(3) *Callirhoé.* C'est la même fontaine que l'Ennéacrune, dont il est parlé ci-dessus dans la note 3 sur la Lettre XIX.

(4) *Ils nous versent de copieuses rasades.* L'usage de forcer les convives à boire, fut de tout tems odieux aux Grecs. « Plût aux » dieux, dit Callimaque, que cette coutume

» barbare n'eût jamais passé les limites de
» la Thrace & de la Scythie, & ne fût pas
» venue jusqu'à nous. Non-seulement nous
» buvons avec excès, mais nous y contrai-
» gnons les autres. Si on résiste, nous fai-
» sons violence: peut-être est-il plus inhu-
» main de forcer à boire quelqu'un qui n'en
» a pas besoin, que d'en refuser à quelqu'un
» tourmenté de la soif ». Les Grecs, & sur-tout les Athéniens, tempéroient la force du vin en y mêlant deux, trois, jusqu'à cinq parties d'eau, ainsi que le dit Plutarque dans les *Propos de table* (*liv. 3*, *quest. 9.*) Les anciens poëtes comiques, Cratinus, Alexis, Ménandre, cités par Athenée (*liv. 10*), parlent des différentes manieres de mêler le vin avec l'eau. Le poëte Ion dit que le devin Palamède avoit prédit que la navigation seroit heureuse pour ceux des Grecs qui boiroient leur vin mêlé de trois parties d'eau. Les anciens redoutoient l'usage du vin pur; il les animoit au point de les rendre furieux. La force du vin, dit Callimaque, est la même que celle du feu: lorsqu'il agit dans nos corps, il y excite un désordre semblable aux tempêtes qu'élevent sur la mer les vents impétueux du midi & du

nord ; il met au jour les secrets le plus profondément cachés ; il bouleverse l'esprit. La fable d'Orphée, déchiré par les bacchantes ; les tigres & les lions attelés au char de Bacchus, ne sont que des descriptions allégoriques des effets du vin sur le corps & l'esprit des Grecs, qui, lorsqu'ils le buvoient pur, se livroient aux excès les plus furieux les uns contre les autres. Aussi, dans les festins d'appareil, où ils tenoient table longtems, ils employoient différens moyens pour prévenir ou même empêcher l'effet du vin. Ils se serroient la tête étroitement avec des bandelèttes. On a vu plus haut que dans le festin de Caranus, on donna à différentes fois aux convives des rubans d'or destinés à cet usage. Le lierre étoit une plante commune en Grèce, & assez forte pour pouvoir comprimer la tête, on s'en servit dans les repas pour s'en couronner, & on en fit la parure de Bacchus & de ses ministres. On pensoit que les parfums devoient abattre les fumées du vin, & on en distribuoit des boëtes aux convives, ou l'on en faisoit brûler dans les salles où ils étoient assemblés. On avoit encore recours à l'odeur de la rose & des autres fleurs pour arrêter les effets

de l'ivresse : les couronnes que l'on en formoit & dont on se coëffoit, devenoient un ornement utile & très-agréable. Anacréon, dans l'ode sur la rose, vante ses propriétés pour faire de belles couronnes. « Elle est » l'honneur des festins ; sans la rose, com- » ment célébreroit - on les solemnités de » Bacchus » ?

(5) *Quelques morceaux de rôti.* C'est ce que les parasites recherchoient comme le plus commode à emporter, & rarement on les servoit à leur gré. Machon le comique dit que le parasite Chéréphon n'étant servi que d'un morceau fort mince, le fit remarquer au cuisinier qui lui en coupa un plus considérable, mais garni d'une quantité d'os : « Ah, mon cher, dit Chéréphon, de » grace, épargnez-moi tous ces os. — Vous » ne savez donc pas que cette viande est » la plus délicate. — Cela est vrai, ô le » meilleur de tous les hommes, la chair est » délicieuse, mais ce que vous y ajoutez est » bien indigeste ». *Athenée, liv. 6.*

(6) *La porte Diomée, ou l'Hyppade*, deux portes d'Athènes. La première étoit au pied de la colline du Cynosarge, lieu

renommé par l'établissement de l'école des cyniques. Il en a déja été parlé dans la note 2 sur la Lettre XI. L'Hyppade, *pilæ hyppades*, ou la porte aux chevaux, ainsi nommée des grands pilastres quarrés dont elle étoit décorée, & des chevaux de louage que l'on y tenoit, conduisoit au bourg de Colonne. Les restes de l'orateur Hyppéride, qui avoit été mis à mort par les ordres d'Antipater de Macédoine, furent apportés à Athènes, & mis dans un tombeau auprès de cette porte, dit Plutarque, *Vie des dix Orateurs*. Le parasite avoit l'ambition d'être enterré dans une place honorable, avec les hommes illustres de sa patrie.

LETTRE XXII.

Copadion à Événisse.

Je ne m'en mêlerai pas ! Gronthon & Sardanapale feront ce qu'il leur plaira. Ce sont des étourdis, & jamais ils ne m'engageront à prendre part à une entreprise criminelle. Je n'en ferai rien, quand même

l'oracle de Dodone (1) me garantiroit son utilité.

Il est rare de rencontrer dans l'esprit des jeunes gens de la retenue & de la sûreté. Ils s'attachent d'abord à gagner la maîtresse du pere de famille, pour en jouir à leur aise. Bientôt ils ont pris à satiété de leurs amours incestueuses; d'autres desirs surviennent, & ils enlevent furtivement les effets de la maison les uns après les autres.

Il peut arriver que ces forfaits soient ignorés pendant quelque tems : mais tôt ou tard les voisins parleront; les esclaves en murmureront, & enfin le crime sera découvert. Le terme de toutes ces menées sera pour les coupables d'être condamnés à la cigue (2), ou à être précipités dans l'abîme, après avoir souffert le feu, le fer & tous les supplices qui seront employés à tirer d'eux l'aveu de leur crime. Pensez-vous que ceux qui les auront aidés de leurs conseils & de leurs personnes, seront traités

plus doucement ? Ils méritent certainement les mêmes peines.

NOTES.

(1) *L'Oracle de Dodone.* Ovide, au quatriéme livre *des Triftes*, *élég.* 4, a dit de même :

> *Hæc mihi fi Delphi, Dodonaque diceret ipfa,*
> *Effe videretur vanus uterque deus.*

La forêt de Dodone, dans la Thefprotie, contrée de l'Epire, fpécialement confacrée à Jupiter, avoit des chênes qui rendoient des oracles, ainfi que deux colombes qui venoient percher deffus.

La fable de ces colombes fatidiques n'étoit fondée que fur une erreur de nom, en ce que deux vieilles femmes qui fe mêloient de prédire l'avenir fous ces chênes, étoient appellées πόλειαι, terme grec qui fervoit quelquefois à défigner les colombes à raifon de la blancheur de leur plumage, mais plus fouvent les vieilles devinereffes. Les Grecs, toujours amateurs du merveilleux, profiterent de l'équivoque, & ne manquerent pas de changer la fimplicité de la tradition qui avoit confervé le nom de ces femmes, en pro-

dige fabuleux. *Mém. de l'Acad. des Inscript. tom.* 5.

Un de ces arbres vénérable par son antiquité, avoit conservé sa vertu fatidique plus long-tems que les autres. Sans doute que les oracles consistoient dans l'explication que l'on donnoit du bruit que le vent excitoit dans les branches & les feuilles en les agitant : un arbre ne peut avoir d'autre langage. Pausanias, au sujet de ce vieux chêne, parle de quatre arbres ou arbustes qui passoient, sur la foi des Grecs, pour avoir eu une durée extraordinaire, & qui subsistoient encore de son tems. L'osier que l'on voyoit dans le temple de Junon à Samos, le chêne de Dodone, l'olivier de la citadelle d'Athènes, le palmier de Délos qui avoit crû près de l'autel d'Apollon ; il y ajoute le plane de Ménélas (*liv. 8, ch. 33*). Dans le tems de Pline & de Tacite, on prétendoit que le figuier sous lequel une louve dépouillant sa férocité naturelle, avoit allaité Rémus & Romulus, subsistoit encore. (*Plin. liv, 15, ch. 18*). On se plaisoit à croire que la nature, pendant plus de huit siecles, avoit suspendu le cours de ses loix pour entretenir ce monument de l'intérêt

qu'avoient pris les dieux à la conservation du fondateur de Rome.

(2) *Condamnés à la cigue.* La cigue, poison qui se donnoit par ordre de l'aréopage aux criminels condamnés à mort; l'abîme, *Barathrum*, espece de puits profond où ils étoient précipités, étoient des supplices en usage à Athènes. Il paroît par ce passage que les tourmens de la question par le fer & le feu, y étoient employés pour arracher aux coupables l'aveu de leurs crimes & la connoissance de leurs complices. Tout ce qui tendoit à troubler la paix des familles athéniennes, & la sûreté de leurs chefs, étoit puni comme crime capital. C'étoient autant de sacriléges qui devoient être expiés par une mort violente.



LETTRE XXIII.

ACRATOLYMAS à CHONICRATE.

HIER, tandis que Carion (1) étoit occupé autour du puits, je me ſuis gliſſé dans la cuiſine. Auſſi-tôt ſe ſont préſentés à ma vue, un grand plat couvert de viandes exquiſes, une volaille rôtie (2), & un pot à oille plein d'un ragoût garni d'anchois & de petits poiſſons. Je m'en ſuis emparé, & me retirant à la hâte, je cherchois un endroit commode où je pus être à mon aiſe, & faire ſeul un excellent repas. Il ne s'en préſentoit point dans le voiſinage; j'ai couru au pécile: c'étoit juſtement l'heure où il n'étoit plus embarraſſé de la troupe importune & bavarde des philoſophes & de leurs ſuites. J'y jouiſſois délicieuſement du fruit de mes travaux, lorſque quittant mon plat de vue, j'ai apperçu de loin un de ces jeunes débauchés qui paſſent leur tems dans les jeux publics (3). Cette apparition

m'a effrayé : j'ai caché derriere moi mes denrées, & je me suis étendu de façon à les couvrir de mon dos. Dans ce moment j'adressois aux dieux les prieres les plus ferventes, pour qu'ils me préservassent de toute rencontre sinistre : je leur promettois quelques restes d'encens ramassé dans nos temples, & que je réserve pour les besoins urgens : mes vœux ont été exaucés ; ils ont tourné d'un autre côté les pas de ce fâcheux. Je n'ai point perdu de tems ; j'ai avalé, j'ai englouti à la hâte tout ce qui étoit dans les ustensiles ; puis j'ai porté à un cabaretier de mes amis, le pot, le plat & quelques restes de viandes qui s'y trouvoient encore. Ce présent, fait à propos, me conservera son amitié, & sans doute que dans l'occasion il m'en témoignera sa reconnoissance.

NOTES.

(1) *Carion.* C'étoit sans doute un nom commun à la plupart des cuisiniers d'Athè-

nes. On voit dans le *Plutus* d'Ariſtophane, Carion ordonner à Mercure, ſon camarade, eſclave comme lui, d'aller laver au puits, les inteſtins de quelques animaux.

(2) *Une volaille rôtie.* Le texte dit un coq rôti; comme il n'eſt pas d'uſage parmi nous de les préparer ainſi, j'ai préféré le terme générique de volaille. Quant au ragoût dont parle le paraſite, il eſt à préſumer que c'étoit une eſpece de ſauce compoſée, qui ſervoit à aſſaiſonner d'autres viandes, ou que l'on mangeoit ſeule avec le pain. Notre gourmand n'y faiſoit pas tant de façon; il paroît qu'il avaloit les denrées telles qu'elles ſe préſentoient. Nous n'avons pas d'idée dans nos mœurs d'une eſpece d'hommes auſſi vile que l'étoient ces paraſites grecs, qui étoient frippons, eſcrocs, bas flatteurs, & toujours diſpoſés à dévorer toutes les avanies dont on les chargeoit ſans ceſſe. Au reſte, ils avoient de beaux modèles; tous les héros d'Homère étoient d'une gloutonnerie extrême. On a déja vu avec quelle franchiſe Ulyſſe parloit des beſoins de l'eſtomac & de la néceſſité de les ſatisfaire; mais aucun d'eux ne peut aller de pair avec Hercule,

Hercule, le protecteur des parasites. Les Grecs racontent de lui des exploits étonnans dans ce genre, & qui sont comparables à ses travaux tant vantés. On en jugera par le fait qui suit. Un certain Lépréus, qui probablement avoit la vanité de se croire capable d'aussi grandes choses que le fils d'Alcmène, prit querelle avec lui, lorsqu'il exigeoit du roi Augias le salaire qui lui avoit été promis pour avoir nettoyé ses écuries. On ne dit pas quel étoit le sujet de la querelle; mais Hercule le traînoit enchaîné à sa suite, & ne lui rendit la liberté qu'à la priere de Caucon, fils de Neptune, & pere de ce Lépréus. Celui-ci ne fut pas plutôt libre, qu'il proposa de nouveaux défis à Hercule, entr'autres, d'essayer à qui auroit plutôt mangé un bœuf; ce fut un jeu pour le héros de le dévorer tout de suite, Lépréus succomba dans l'épreuve qu'il ne put mener à sa fin. Il ne réussit pas mieux dans d'autres tentatives; enfin à la suite d'un défi nouveau, à qui boiroit le plus, Hercule impatienté des insultes de Lépréus, qui dans l'ivresse ne cessoit de le provoquer, l'assomma, pour s'en débarrasser. (*Athénée*, *liv.* 10.) L'humeur gloutonne d'Hercule

s'étoit développée de bonne heure, si l'on peut en croire ce qu'en dit Alexis, dans la piece intitulée *Linus*. Cet ancien poëte ou devin, inventeur de la lyre, & frere d'Orphée, fut chargé de l'éducation d'Hercule. Voyant son éleve occupé à considérer différens livres, il lui demanda quel étoit celui auquel il donnoit la préférence : il avoit choisi entre tous un traité de la cuisine. En vain son instituteur tenta de le déterminer à un choix plus raisonnable : Vous avez beau faire, répondit-il, j'ai toujours appétit, & je ne connois rien au-dessus du plaisir de le satisfaire... Ainsi les parasites étoient en quelque sorte autorisés à regarder la gloutonnerie comme un acte de dévotion envers la divinité qui les protégeoit.

(3) *Les jeux publics*. Il y avoit des maisons ou des tripots de jeux à Athènes, où il n'étoit pas honnête d'aller. On lit dans l'index du trésor d'Henri Etienne, au mot τηλία, *cornet à dez*, deux passages ; l'un d'un discours d'Eschine contre Timarque, qui l'accuse de passer les jours dans les tripots destinés aux jeux de hasard, où sont des tables destinées à cet usage ; où l'on

fait battre des coqs, & où l'on joue aux dez. L'autre, de la trente-deuxiéme lettre de Synesius, qui parle d'un homme qui dès sa premiere jeunesse avoit passé son tems dans les tripots de jeu, & dans les tavernes.

LETTRE XXIV.

CHYTROLICTE à PATELLOKARON (a).

QU'AI-JE à pleurer? pourquoi ai-je la tête fracassée? pourquoi mes habits sont-ils tous déchirés? questions fâcheuses pour moi! J'ai joué aux dés, j'ai gagné, & plût au ciel que cela ne me fût jamais arrivé! Pourquoi, foible comme je le suis, ai-je osé entrer en lice avec des jeunes gens forts & vigoureux? A peine avois-je ramassé avec soin, & je m'étois saisi de tout ce que le sort m'avoit accordé, que mes adversaires, à qui il ne restoit plus un sol,

(a) *Chytrolicte*, qui léche les pots, les marmites. *Patellokaron*, qui aime les grandes coupes.

ſe ſont jettés ſur moi, les uns m'accablant à coups de poings, les autres à coups de pieds, tandis que d'autres voulant m'arracher mes habits, les déchiroient. Je n'en défendois pas mon argent avec moins d'opiniâtreté : je le ſerrois de toute ma force, réſolu de mourir plutôt que de l'abandonner à d'injuſtes raviſſeurs.

J'ai fait pendant quelque tems une réſiſtance courageuſe; j'ai ſupporté les coups, les bleſſures : on me tordoit les bras; on me diſloquoit les doigts; je ne montrois pas moins de courage qu'un Spartiate fouetté juſqu'à la mort devant l'autel de Diane Orthéſienne (1); ce n'étoit pas à Lacédémone que j'étois en proie à tous ces tourmens, mais à Athènes, & de la part des plus ſcélérats de tous les joueurs! Enfin les forces & le courage m'ont manqué : j'ai tout abandonné à mes infâmes aggreſſeurs. Ils ont fouillé juſque dans mon ſein, & m'ont entiérement dépouillé. Sans doute que j'ai fait trop tard réflexion qu'il valoit

encore mieux vivre ſans argent, que de mourir, plutôt que de me deſſaiſir de celui que je poſſédois.

NOTE.

(1) *Diane Orthéſienne.* C'étoit pour éprouver le courage des jeunes Spartiates qu'on les fouettoit juſqu'au ſang, & ſouvent juſqu'à la mort à l'autel de Diane Orthéſienne. Le culte de la déeſſe ſous ce nom, paroît avoir paſſé de la Thrace dans le Péloponnèſe. Les Biſantins, dit Hérodote (*lib.* 4), tranſporterent les pierres ou marbres blancs d'un monument que Darius avoit fait élever ſur les bords de l'Helleſpont, & en ornerent l'autel ou le temple de Diane-Orthéſienne, ainſi appellée parce qu'elle étoit le ſecours ſur-tout des femmes en couches, & même de tous les mortels qu'elle aide & ſoutient dans leurs peines. *Voſſius de idol. lib.* 2, *cap.* 57. Pauſanias (*liv.* 3, *ch.* 16) parlant de la ſtatue de Diane *Orthia*, dit que les Spartiates prétendoient qu'elle étoit la même que celle qu'Oreſte & Iphigénie enleverent de la Taurique. Son culte étoit très-ancien

& très-célébre dans ce pays. Les habitans de divers cantons étant venus un jour pour ſacrifier à cet autel, prirent querelle entre eux, & ſe battirent au point que pluſieurs furent tués au pied de l'autel. L'oracle conſulté ſur cet accident, prononça que cet autel vouloit être teint de ſang humain; en conſéquence on y ſacrifioit un homme tous les ans, & le ſort en décidoit. Lycurgue abolit cette coutume barbare, & établit en place la flagellation des jeunes gens, qui ſe pratiquoit encore du tems de Pauſanias. On les fouettoit juſqu'au ſang; la prêtreſſe, pendant l'opération, tenoit entre ſes bras la ſtatue qui étoit petite & légère. Si elle s'appercevoit que l'exécuteur épargnât quelqu'un de ces enfans à cauſe de ſa naiſſance, de ſa délicateſſe ou de ſa beauté, elle s'écrioit que la ſtatue devenoit d'une peſanteur à ne pouvoir plus la ſoutenir; elle s'en prenoit au prévaricateur, & lui imputoit tous les maux qu'elle ſupportoit. Tant il étoit naturel, dit Pauſanias, à cette ſtatue d'aimer le ſang humain, & tant l'habitude qu'elle en avoit contractée chez les Barbares s'étoit enracinée en elle.... Réflexion ridicule, &

qui ne pouvoit naître que dans un esprit gâté par la superstition. Le rôle de la prêtresse n'étoit pas difficile à jouer, dès qu'on l'en croyoit sur sa parole.

LETTRE XXV.

Thymbrophage à Cypelliste (a).

TU t'énorgueillis mal-à-propos ; ta démarche, ton maintien, ton air sont également fastueux & vains. En un mot, on peut t'appliquer mieux qu'à personne le proverbe fait sur le présomptueux & ridicule Pythoclès (1). Cependant tu ne dédaignes pas de t'emparer des restes des repas où tu es invité. Cesse donc de t'avilir ainsi, & rougis de te charger de ces paniers où tu entasses tous les jours un amas

(a) *Thymbrophage.* C'est ainsi que l'on appelloit les parasites ou les avares, qui, obligés de vivre à leurs dépens, faisoient très-maigre chère. *Cypelliste*, ivrogne d'habitude.

confus de viandes de toute espéce. Il est vrai que tu peux t'appuyer de l'exemple du grammairien Harpadès (2), qui a heureusement rencontré un passage d'Homère qu'il cite à tous momens, & qui vient merveilleusement à la justification de ta basse rapacité: « Bien boire, bien man- » ger, puis emporter ce que l'on peut ». Avec une pareille conduite, il faut te défaire de ta morgue insolente; elle ne convient plus à un homme aussi méprisable; ou attens-toi à être chassé honteusement des maisons où l'on te reçoit, à jeun & sans en rien emporter.

NOTES.

(1) *Le présomptueux & ridicule Pythoclès.* Ce proverbe ne se trouve pas dans la collection qu'en a faite Erasme. Cependant Démosthène (*In falsa legatione*) en tire un sujet de comparaison, lorsqu'il dit: « Il s'avance dans la place avec une robe » traînante jusqu'à terre, marchant d'un air

» aussi grave que Pythoclès, enflant les » joues », ce que nous appellons en françois *bouffer*, ce qui d'ordinaire est une marque de vanité : ainsi on dit proverbialement bouffer d'orgueil & de vanité. C'est dans le même sens que l'on doit entendre Athenée (*liv.* 5) lorsqu'il parle du péripatéticien qui s'avançoit dans l'orchestre avec le pas grave de Pythoclès.... Qui étoit ce Pythoclès? Je ne trouve personne à qui on puisse le comparer, que le jeune présomptueux dont parle Plutarque (*Traité contre l'épicurien Colotes*, *ff.* 26) : « Imprime bien une témérité de babil affecté » aux jeunes gens, celui qui écrit de Py- » thoclès, lequel n'avoit pas encore dix-huit » ans, qu'il n'y avoit pas dans toute la » Grèce une meilleure ni plus excellente » nature, & qu'il exprimoit ses conceptions » monstrueusement bien ». Peut-être ce Pythoclès si vain ne fondoit-il ses prétentions que sur ce que Montagne (*l.* 1, *c.* 25) appelle « fâcheuse suffisance, qu'une suffi- » sance pure livresque ».

(2) *Le grammairien Harpadès.* Le nom Harpadès est de caractère, il signifie un

parasite effronté, qui non content de se gorger de viandes, étoit assez hardi pour emporter tout ce qu'il ne pouvoit pas engloutir. Il vient du grec *Arpax*, d'où les Latins ont fait le mot *rapax*. Le vers qu'il avoit sans cesse à la bouche, est imité du quinziéme livre de l'Odyssée, lorsque Télémaque promet à ses compagnons de leur donner un grand repas où la bonne chère & le bon vin leur feront oublier toutes leurs fatigues.

LETTRE XXVI.

ENOLALUS à POTEROPHLIARE (*a*).

J'AVOIS bu plus que de raison; je croyois faire l'agréable en accablant de mauvaises plaisanteries l'intendant de notre jeune patron, & je ne m'en trouve pas mieux. Sans doute qu'ayant sans cesse

(*a*) *Enolalus*, qui ne parle que vin. *Potérophliare*, le fléau des verres pleins.

les oreilles rebattues des plaintes de cet homme, il eſt devenu moins libéral à mon égard ; car ce qu'il me donne eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt plus que pour ſe conformer à l'uſage (1).

Aux fêtes principales il avoit coutume de m'envoyer tantôt une camiſole, tantôt une caſaque ou un manteau : aux dernières ſaturnales, il s'eſt contenté de me faire préſent d'une paire de ſouliers neufs (2), que Dromon, ſon eſclave, m'a apportés. Celui-ci faiſant valoir ſa peine, en exigeoit le ſalaire avec inſolence. Tout cela n'eſt pas fait pour me contenter ; j'ai beau à me mordre la langue, à me reprocher mon indiſcrétion, je reconnois ma faute trop tard. Quand on ſe livre ſans réflexion à l'intempérance de la langue (3), elle ne peut que devenir un inſtrument nuiſible & pernicieux.

NOTES.

(1) *Pour ſe conformer à l'uſage.* Lucien,

dans le *Chronosolon*, explique les obligations des gens riches à l'égard des pauvres, des parasites, & même des gens de lettres.

« Dans le tems des saturnales, les riches feront un état de tous ceux qu'ils veulent traiter, ou à qui ils doivent envoyer des présens, & mettront à part pour cela la dixiéme partie de leurs revenus, sans qu'ils puissent l'employer à autre chose, sous quelque prétexte que ce soit. Ils en feront autant des meubles & des habits qu'ils ont de trop, ou qui ne leur servent plus, pour en faire présent à leurs amis mal pourvus des biens de la fortune. Ayant préparé pour chacun ce qui lui convient, ils enverront sur le soir leurs présens par des domestiques fidéles, qui auront soin de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire; & pour plus grande sûreté du présent, on en fera mention dans un billet. On enverra toujours le double aux personnes de lettres; comme à ceux qui le méritent le mieux, & qui en ont plus besoin; sans qu'ils soient obligés pour cela de payer de louanges & de flatteries. Mais, & celui qui donne & celui qui reçoit, ne parleront que fort modestement

du préſent, ou n'en parleront point du tout ».

On voit que très-anciennement les riches ont été protecteurs-nés des philoſophes & des gens de lettres, & qu'ils ont eu des égards pour *le mérite obſcur.* Dès-lors on vouloit que *dans la maniere de donner, ils s'effaçaſſent pour ainſi dire eux-mêmes*, & qu'ils employaſſent au luxe de bienfaits, tout ce qu'ils retranchoient au luxe de vanité. Préceptes admirables, que le ſophiſte grec ne prévoyoit pas devoir un jour être ſi fidélement accomplis dans la moderne Athènes, par une femme opulente, la mere commune de tous les gens à talens diſtingués, & qui proportionnoit ſes libéralités au rang qu'elle imaginoit qu'ils devoient tenir dans la république des lettres. On ne trouve aucune femme dans l'antiquité que l'on puiſſe lui comparer. Aſpaſie donnoit des conſeils à Socrate, Léontium avoit la prétention de réformer l'humeur d'Epicure, & de donner le ton dans ſes jardins; mais il s'en falloit beaucoup que *rien en relief* fût la deviſe de ces femmes célèbres : il ne nous reſte pas le moindre monument de leur utile générosité; elles ne furent jamais ce que c'étoit que *donner & pardonner.*

Combien elles se sont trompées, si elles ont espéré qu'elles arriveroient à l'immortalité par les habitudes qu'elles avoient avec les philosophes de leur siécle! leur nom n'a passé à la postérité que comme celui de prêtresses de Vénus, parmi lesquelles elles se sont distinguées par la tournure de leur esprit. Car si la vanité des Grecs n'eut pas été de tenir le premier rang dans tous les genres, & de fournir au reste des nations des modeles de tous les arts, de tous les goûts, de tous les plaisirs, ces femmes si fameuses seroient tombées dans l'oubli le plus profond. Aucun des rhéteurs d'Athènes, aucun des sophistes n'a rien écrit à leur mémoire; si Aristophane, Ménandre, Diphile, & leurs semblables, en ont parlé, ce n'a été que pour les couvrir de ridicules. La reconnoissance a bien plus de prise sur les cœurs modernes: on a loué M. G.... on a chanté sur tous les tons sa générosité sans faste, ses bienfaits cachés; le prétendu comique qui a parlé si plaisamment de ceux qu'elle entretenoit, l'a respectée. Mais le drame des *Originaux* est déja tombé dans l'oubli; le *Monument littéraire* le suivra de près, & ce qu'il y a de plus fâcheux pour

les gens de lettres, c'est que cette femme si bienfaisante trouvera peu d'imitatrices. On n'ose pas espérer qu'il s'en trouve une autre, qui portant un jour dans la retraite d'amples richesses, conserve jusqu'à la fin un goût décidé pour les gens *à talens distingués*, avec l'inclination de les entretenir aussi honnêtement.

(2) *Une paire de souliers neufs.* Il est dit dans le texte des souliers *à l'iphicrate.* C'étoit, suivant Julius-Pollux, dans son Dictionnaire, une espece de chaussure bonne & commode à l'usage des anciens Grecs. Pourquoi les appelle-t-on *à l'iphicrate*? sans doute parce que le célèbre Iphicrate étoit fils d'un cordonnier; mais il n'en fut pas moins un homme illustre, & qui rendit de grands services à sa patrie. Aussi répondit-il à Harmodius, qui lui reprochoit la bassesse de son extraction: « La noblesse de » ma race commence à moi, celle de la » tienne acheve à toi ». *Plutarque, Dits notables des Anciens.*

(3) *L'intempérance de la langue.* Le parasite se reproche avec raison ses plaisanteries déplacées, à raison du tort qu'elles

lui causoient. Il y avoit des regles connues à ce sujet, auxquelles les Grecs devoient se conformer. Celles que prescrit Aristote sont si sensées, qu'elles peuvent être regardées comme de tous les tems & de toutes les nations : « La vie, dit ce philosophe, a » ses tems de repos & de délassement : quel» quefois il est permis de rire & de badiner ; » mais ces amusemens ont même des bornes. » Il y a un certain milieu à garder ; il faut » prendre garde à ce que l'on dit, & à qui » on parle..... Ceux qui cherchent à tous » propos à faire rire, sont de misérables » bouffons, souvent même insupportables & » odieux : voulant trouver par-tout le ri» dicule ou le plaisant ; ne craignant pas » de sacrifier l'honnêteté & la pudeur pour » se satisfaire ; & ne ménageant ni la dé» licatesse, ni la sensibilité de qui que ce » soit.

» D'autres donnent dans l'extrémité oppo» sée, & n'ayant pas la moindre teinture de » l'esprit de plaisanterie, se piquent de tout » ce qui en a l'apparence : leur sérieux est la » grossiéreté & la rudesse même... Mais ceux » qui entendent l'art de plaisanter, qui assai» sonnent leur badinage d'un sel agréable,

» passent pour plaisans & pour polis; ils » font connoître la souplesse de leur es- » prit.... ces badinages doivent être re- » gardés comme des monumens de l'esprit » & des mœurs; ils indiquent leurs quali- » tés, de même que les mouvemens du corps » le font connoître.

» Dans certaines sociétés où le ridicule » regne, où les plaisanteries & les mots » piquans tiennent le haut bout, les bouf- » fons remplacent les gens polis, & y pas- » sent pour tels.... Il y a cependant bien » de la différence entre tous ces caractères... » Il y a une certaine dextérité à en saisir le » vrai milieu, qui est de ne rien dire & » de ne rien souffrir qui ne convienne à un » homme franc & honnête; rien qui puisse » choquer.... Souvent encore c'est le ton » dominant qui décide de la plaisanterie; ce » qui est odieux à l'un peut plaire à l'autre, » & on ne doit pas se fâcher d'une riposte » que l'on a en quelque sorte provoquée: on » doit s'amuser autant de la défense, qu'on » s'est plû à l'attaque.... aussi les loix ne » permettent-elles pas indifféremment toute » plaisanterie. Ce qui est bon en particu- » lier seroit insultant en public.... La poli-

» tesse tient lieu de loi à un honnête homme; » il garde toujours une belle retenue. Il n'en » est pas de même du bouffon, il ne s'épar» gne ni lui-même, ni les autres pour faire » rire; il ne respecte ni la décence, ni l'hu» manité, ni la pudeur.... l'homme dur & » grossier doit éviter toutes ces occasions. » Il n'y entend rien, il y seroit déplacé, & » ne pourroit qu'y trouver matiere à être » offensé, ou à choquer les autres ». *Arist. & hic lib. 4, cap. 8.*

LETTRE XXVII.

Alocumine à Philonélade.

JE fais aussi peu de cas de ta personne que de tes menaces. Tu te trompes, si tu crois te rendre redoutable par tes calomnies. Le généreux ilien (1) qui nous régale si bien, est un brave militaire, bon & simple; il s'en faut beaucoup qu'il soit susceptible de jalousie contre ceux qui aiment les femmes. Le propos étant tombé sur ce sujet dernièrement, comme nous

étions à table chez lui, il parla de maniere à nous persuader qu'il pensoit fort mal de ceux qui donnoient dans cet excès. Il disoit avec raison qu'une femme honnête une fois mariée, ne devoit être remarquable que par le soin de sa maison, sa chasteté & la régularité de sa conduite : mais que les courtisannes étoient un bien commun (2), auquel le premier venu qui en avoit envie, avoit autant de droit que tout autre. Il les comparoit aux bains publics & aux portiques ; quelle que soit leur dénomination, ils sont à l'usage de tout le monde. Il en est de même d'une courtisanne, dès qu'elle est connue pour faire profession de cet état.

Sachant donc que tes fausses imputations seront sans effet, je n'ai rien à en redouter, & jamais je ne serai dans le cas de me mordre les levres (3) pour avoir parlé mal à propos. Notre capitaine ne ressemble en rien aux jeunes Athéniens enivrés de faste & d'orgueil, qui prétendent que toutes leurs

fantaiſies doivent être reſpectées: c'eſt un honnête guerrier qui a toute la franchiſe de ſon état. Il n'a que du mépris pour les flatteurs & les médiſans (4): de-là tu peux juger combien il eſtimera tes rapports, & quelle idée tu lui donneras de ton caractere.

NOTES.

(1) *Le généreux ilien. Ilienſis*, d'*Ilium*, Troye. On donnoit alors ce nom aux peuples des colonies envoyées des iſles de Sardaigne, de Corſe & des Baléares, qui s'étoient établies ſur les ruines de Troye. Cette ville n'étoit ſituée qu'à une demi-lieue de la mer. Les reſtes des fondations de ſes murailles font connoître l'étendue de ſon circuit, qui étoit de douze milles ou quatre lieues. La partie méridionale étoit ſituée ſur une colline où les ruines ſont plus apparentes que celles qui approchent de la mer. On voit encore quelques veſtiges d'un château bâti de marbre, ſur la colline: on prétend qu'il y en avoit un ſemblable élevé ſur le bord de la mer... *Voyage de*

Duloir. Paul Lucas, tome 1, dit que le vaisseau où il étoit ayant été obligé de mouiller sur les bas-fonds entre l'isle de Ténédos & le rivage de l'Asie, on eut tout le tems de considérer les lieux où avoit été l'ancienne Troye, & que l'on apperçut le petit village qui porte encore le nom de cette fameuse ville. Alexandre fit bâtir une nouvelle ville du même nom, à cinq lieues au midi des ruines de l'ancienne, dont il ne subsiste plus rien actuellement.

(2) *Les courtisannes étoient un bien commun.* C'est ainsi que pensoit l'illustre Caton le censeur, qui voyant un homme d'une naissance distinguée, sortir d'un lieu public de débauche, le loua & l'exhorta de faire toujours de même, plutôt que de s'amuser à corrompre la femme d'un citoyen, ainsi que le dit Horace (*Satyr.* 2, *lib.* 1.)

Nam simul ac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere; non alienas
Permolere uxores....

Le même Caton ayant remarqué que ce jeune homme y passoit la meilleure partie de son tems, lui dit; « Je te louois de venir

» ici quelquefois, mais cela ne devoit pas » t'engager à en faire ton séjour habituel »: *Adolescens, ego te laudavi quòd interdum huc venires, non quòd hîc habitares.....* C'est ce que la morale d'Athènes & de Rome imaginoit de mieux pour la conservation des mœurs publiques & du bon ordre : c'est ainsi que pensoit Marcus-Caton, cet homme qui, suivant l'expression de Velléius-Paterculus (*liv. 2*), étoit le plus respectable des mortels, ressemblant à la vertu même, dont la nature approchoit plus de celle des dieux que de celle des hommes; qui ne fit jamais le bien pour paroître l'avoir fait, mais parce qu'il n'étoit pas en lui de faire autrement: *Homo virtuti simillimus, & per omnia, ingenio, diis quàm hominibus propiori, qui nunquam rectè fecit ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat.* Une semblable tolérance dans un homme aussi vertueux & aussi accrédité, n'autorisoit-elle pas le vice trop ouvertement? Mais telle étoit la morale des philosophes les plus célébres; celle de Socrate & de Platon n'étoit pas plus austere; & peut-être la vertu du Romain l'emportoit-elle sur celle des Grecs.

(3) *Me mordre les levres.* Ce proverbe, cité par Erafme, *Chil. 3, cent. 7, adag. 69*, étoit fouvent employé par les Grecs. Homère (*Odyffée, Liv. 20*) dit que les pourfuivans de Pénélope, après un difcours fenfé, mais courageux du jeune Télémaque, fe mordirent tous les levres, & garderent le filence (à la lettre, prefferent leurs levres avec leurs dents.) On fe mord les levres pour avoir trop parlé & imprudemment; mais quelquefois auffi c'eft un figne de colere, d'impatience, de menace ou de dépit. On dit proverbialement en françois, ferrer les levres comme un chat qui boit du vinaigre: il fe mord les levres pour s'empêcher de rire.

(4) *Les flatteurs & les médifans.* Les médifans, dit Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*, font chaftiés & punis de médire des gens de bien, parce qu'ils n'en font aucun cas.... Le flatteur, dit le même, eft bien de fa nature envieux, & exerce fon envie à l'encontre de fes femblables, s'efforçant de les furpaffer en gaudifferie & en babil; mais il redoute & tremble devant celui qu'il fait être plus homme de

bien que lui, ne comparoissant pas certes auprès de lui, plus que du plomb noir auprès de fin or. *Au Traité comment on peut discerner le flatteur de l'ami.*

LETTRE XXVIII.

LIMENTEROS à AMASETE.

J'IRAI trouver un de ces devins, dont les tableaux sont exposés auprès du temple de Bacchus, & qui promettent d'expliquer les songes (1) que l'on a faits. Il m'en coûtera les deux drachmes que tu sais que j'ai mises en réserve; mais j'aurai la satisfaction de leur raconter la vision singuliere que j'ai eue en dormant. En attendant, je vais t'en faire le récit; l'aventure te paroîtra aussi nouvelle qu'incroyable.

Il me sembloit donc dans ce songe, que j'étois devenu un jeune homme de la plus belle figure: tout étoit intéressant en moi. N'imagine pas de rien avoir vu de semblable parmi notre jeunesse. J'étois ce troyen

troyen charmant, si beau, si mignon ; ce Ganiméde, fils de Tros : muni d'une flûte & d'une houlette, la tête couverte de la thiarre (2) des Phrygiens, je menois paître mes moutons sur le mont Ida (3). Tout à coup j'ai vu voler à moi un grand aigle, dont le regard vif, le bec crochu & les ongles recourbés étoient effrayans. Il m'a pris dans ses larges serres, m'a enlevé du rocher où j'étois assis, & me portant au plus haut des airs, je me suis cru au moment de passer au séjour des dieux. Je devois déja toucher les portes confiées à la garde des heures (4), tant le vol étoit rapide ; lorsque frappé de la foudre, je suis retombé. Ce superbe oiseau qui m'avoit enlevé, n'étoit plus un grand aigle : je n'ai vu dans ce moment qu'un vautour fétide ; & je me suis retrouvé le même Limentros que tu connois, dépouillé de tous mes habits, en un mot nud, comme si j'eusse été sur le point d'entrer dans le bain, ou de me présenter sur l'arène pour la lutte.

Etonné, comme tu peux le croire, d'une ſi lourde chûte, je me ſuis éveillé avec une commotion, un étonnement qui durent encore. Je ne ſais ce que m'annonce ce rêve extraordinaire; & je veux apprendre de ceux qui ſont profeſſion d'interpréter les ſonges, ce que celui-ci me préſage; ſi cependant il eſt poſſible d'avoir quelques connoiſſances certaines ſur pareil ſujet, & ſi lorſqu'on les a, on dit toujours la vérité (5).

NOTES.

(1) *Qui promettent d'expliquer les ſonges.* Il eſt queſtion ici de ces interprêtes des ſonges qui exerçoient publiquement la divination à Athènes; métier vil où l'on payoit de paroles vagues la curioſité indiſcrette du peuple qui vouloit donner quelque conſiſtance à ſes viſions ou à ſes ſonges. Plutarque nous apprend que le petit-fils d'Ariſtide-le-juſte exerçoit cette profeſſion ſous les portiques du temple de Bacchus: il avoit devant lui des eſpeces de tableaux, dont

chacun contenoit l'explication d'un des songes qu'on lui proposoit à développer. La divination par les songes, dans les premiers tems de la Grèce, attiroit la plus grande considération à ceux qui la professoient. Le devin Amphiaraüs, qui périt au siége de Thèbes, fut mis après sa mort au rang des dieux, pour avoir refusé d'abord de suivre Polinice, sur ce qu'il prétendoit avoir prévu au moyen de ses songes qu'il périroit dans cette guerre; ce qui lui arriva effectivement, ayant été englouti dans un mouvement extraordinaire de la terre qui s'entr'ouvrit. Cette fin funeste qu'il avoit annoncée, le fit regarder après sa mort comme une divinité que l'on devoit consulter sur l'explication des songes. Les peuples d'Orope, petite ville de la Béotie, voisine de Thèbes, lui éleverent un temple, où il rendit des oracles, & où l'affluence des consultans étoit toujours très-grande, même pour les affaires les plus importantes. Hérodote nous apprend que Crésus, effrayé de la puissance des Perses, fit consulter tous les oracles les plus célèbres, entr'autres, celui d'Amphiaraüs. Cette célébrité ne fut pas de longue durée: quoique les temples conservassent

encore quelque respect, dans le système de la religion des Grecs, on ne faisoit guère plus de cas des oracles que des devins établis à Athènes, & dans les autres villes de la Grèce, & que l'on faisoit parler pour un prix fort vil. *Voyez Hérod. lib. 1. Plutarq. in Aristid. Pausanias, liv. 1,* & la *Théorie des Songes*, in-12, *Paris*, Nyon l'aîné, 1766.

(2) *La thiarre.* C'étoit le nom d'un bonnet que portoient les bergers phrygiens, d'où pendoient de chaque côté deux pieces propres à couvrir les joues : c'est ainsi qu'est coeffé le berger Pâris dans la plupart des monumens antiques où il est représenté décidant du prix de la beauté entre les trois déesses. Il paroît que le mot thiarre est le terme original que les Grecs & les Latins nous ont conservé. Dans une signification plus relevée, la thiarre étoit le nom de la coëffure des rois & des grands de la Perse; hommes & femmes s'en servoient. Elle approchoit de la forme de la thiarre des papes, sans cependant être chargée de trois couronnes, ainsi que l'est celle des souverains pontifes, que les Italiens appellent pour cette raison *triregne.*

(3) *Le mont Ida.* La montagne dont il eſt ici queſtion, eſt celle connue ſous ce nom en Phrygie, célebre dans l'ancienne mythologie par le jugement de Pâris. C'eſt là plus haute & la plus vaſte montagne du pays. Son ſommet, appellé Gargarus, eſt arroſé d'une multitude de ſources d'eaux vives, qui fourniſſoient autrefois à l'entretien de quinze rivieres au moins, mais dont la plupart, dès le tems de Pline le naturaliſte, n'étoient plus que de foibles ruiſſeaux dont le cours étoit interrompu une partie de l'année. On le reconnoît encore à ſes eaux abondantes qui ſont environnées de bons pâturages. Il ne faut pas confondre cette montagne avec celle du même nom dans l'iſle de Crète, où la fable dit que Jupiter a été nourri & caché pendant ſon enfance.

(4) *Les portes confiées à la garde des Heures.* Ceci eſt imité du cinquiéme Livre de l'Iliade. « Les portes du ciel s'ouvrent » d'elles-mêmes avec un mugiſſement hor» rible ; ces portes, dont le ſoin eſt commis » aux Heures, qui dès le commencement » des tems veillent à la garde du haut » olympe, & qui, lorſqu'il faut ouvrir ou

» fermer ces portes d'éternelle durée, écar-
» tent ou rapprochent sans peine le nuage
» épais qui leur sert de barriere ». Madame Dacier prétend qu'Homère, sous le nom d'heures, entend les saisons, & qu'il dit avec raison que les portes du ciel leur sont confiées, parce que ce sont les saisons qui ouvrent & qui ferment le ciel, en chassant, en approchant, ou en amoncelant les nuages. Elle s'en tient à cet avis sur le passage du Livre XI de l'Iliade, où il est dit : « A
» l'heure que le bûcheron prépare son dî-
» ner » ; & sur celui du Livre XXI : « Lors-
» que les heures favorables eurent amené
» le tems de la récompense ». Mais il ne me paroît pas bien décidé que les Grecs du tems d'Homère, n'eussent pas distribué le jour en différentes parties qui répondent aux heures. J'ai dit plus haut, sur différentes autorités tirées des auteurs grecs, (*note a sur la Lettre VI de cette Partie*) que Palaméde, l'un des héros du siége de Troye, dont il est vrai qu'Homère n'a fait aucune mention pour des raisons qui pouvoient lui être personnelles, avoit divisé l'année en saisons, mois & jours, suivant le cours du soleil. Le principal étoit fait, la division

du jour en vingt-quatre ou douze parties, étoit facile : est-il probable qu'un homme d'un génie aussi pénétrant que l'étoit Palamède, soit resté court en si beau chemin. Ainsi, quand madame Dacier dit sur le passage du Livre onziéme de l'Iliade, que du tems de la guerre de Troye, & même de celui d'Homère, qui a vécu quatre cens ans après, on divisoit les différentes parties du jour par des opérations fixes & connues ; comme par ce qui se passoit dans les marchés, dans le barreau, dans les temples : par exemple, on disoit quand on revient du marché, quand les juges levent leur siége, quand on offre tel ou tel sacrifice : je ne puis pas être de son avis, parce que la division du jour auroit été très-incertaine, attendu qu'il n'y a jamais eu rien de moins réglé que le moment auquel on revenoit du marché ; que celui auquel les juges levoient l'audience. On a vu plus haut dans les notes sur la Lettre quatriéme de la premiere Partie, que les juges étoient payés par jour & non à l'heure ; d'où l'on peut conjecturer que la durée de leurs séances étoit relative à la quantité de causes qui se présentoient à juger. L'agriculture, dit encore

la docte dame, a donné aussi des dates très-certaines, « à l'heure que le laboureur » dîne, à l'heure qu'il délie ses bœufs ». Ces dernieres ont même duré après l'établissement des heures ; c'est-à-dire, que les poëtes ont conservé ces façons de s'expliquer, plus pittoresques, & dès-lors plus poétiques. Mais dans le tems que les poëtes parloient ainsi, l'usage des cadrans solaires, des clepsydres & d'autres horloges étoit établi ; on avoit la division du jour par heures. Je m'en tiens donc à dire & à penser que la division du jour en heures est plus ancienne que ne le suppose madame Dacier : que lorsqu'Homère dit (*liv. 21 de l'Iliade*) : « Quand les heures favo» rables auront ramené le tems de la ré» compense », il a voulu dire le moment favorable ; ce qui désigne plus précisément la division du jour par heures, qu'aucune des saisons de l'année. J'ajoute que le nombre des heures considérées comme déesses, a été fort incertain. Pausanias (*liv. 1, Voyage de l'Attique*) dit que dans un bois consacré à Jupiter-Olympien, près de Mégare, est un temple où l'on voit une statue remarquable de Jupiter. Sur la tête du dieu sont

les heures & les parques, pour signifier ce que tout le monde sait, que les destinées obéissent à Jupiter; que les saisons & les tems dépendent de sa volonté suprême. (*Liv. 5, Voyage de l'Elide.*) Il dit qu'on représente les heures au nombre de trois. Ainsi ce qu'Homère a désigné par le mot d'heures, convient beaucoup mieux à la division du tems, telle que nous la connoissons, qu'au changement des températures de l'année, suivant le cours du soleil, & son éloignement plus ou moins grand.

(5) *S'il est possible d'avoir quelques connoissances certaines.* L'impatience si naturelle au vulgaire de connoître l'avenir & de savoir ce qui arrivera dans la suite des tems, a toujours été l'origine de quantité d'inventions ridicules exercées par les plus vils & les plus fourbes des hommes, tirés d'ordinaire de la lie du peuple. On peut adopter à leur sujet le sentiment du poëte Ennius, cité par Cicéron (*lib. 1 de divin. n°. ultimo*): « Je ne fais aucun cas, dit-il, » des devins du coin des rues, des astro- » logues du cirque, ni des prognostiqueurs » d'Isis, ni des interpretes des songes; ils

» n'ont ni art, ni connoissance qui les » éclaire sur l'avenir ; ce sont des suppôts » de la superstition ; des menteurs impu- » dens ; des ignorans, des paresseux ; des » fous que la misere fait agir. Ils ne savent » par où aller, & ils veulent le montrer » à tout le monde. Ils promettent des monts » d'or, & en même-tems ils demandent une » drachme ; qu'ils la prennent par avance » sur les richesses qu'ils annoncent, & qu'ils » fassent avoir le reste ».

Le peuple d'Athènes, qui les consultoit, ainsi qu'il fait par-tout, doutoit autant de leur connoissance que de leur sincérité. Quand il n'étoit pas satisfait, il croyoit que le devin n'avoit pas voulu parler. On a vu dans ce siecle un devin très-accrédité en Angleterre, qui, suivant l'opinion du vulgaire, étoit devenu muet à force d'étudier ; aussi ne rendoit-il ses oracles que par écrit. Il avoit la plus grande célébrité à Londres & à Westminster.



LETTRE XXIX.

CHASKOBUCE à HYPNOTRAPEZE.

JE n'ai eu garde de m'arrêter à Corinthe (1); il ne faut qu'en approcher pour connoître auſſi-tôt la meſquinerie des riches de cette ville, & la miſere des pauvres. Il étoit midi, on ſortoit du bain; j'ai remarqué quantité de jeunes gens d'une figure intéreſſante, d'une phyſionomie gaie & ſpirituelle : aucun d'eux n'a pris le chemin des maiſons les plus diſtinguées. Tous ſe ſont diſperſés par le *Cranium* (2), où ſe tiennent d'ordinaire les marchandes de pain & de fruits. Je les ai tous vus, les yeux tournés vers la terre : les uns ramaſſoient des gouſſes de pois, les autres des écales de noix, cherchant avec attention s'ils n'y trouveroient rien à mettre ſous la dent. Ils racloient avec leurs ongles les écorces des grenades; les plus petits morçeaux de

pain, quoiqu'ils eussent été foulés aux pieds, ne leur échappoient pas, & ils les mangeoient. Tel est le spectacle que présente la superbe entrée du Péloponnèse : cette ville si celèbre, située entre deux mers, d'un aspect si agréable, où l'on vivroit délicieusement, si elle n'étoit pas habitée par les plus grossiers & les plus chiches des hommes. Ils ont beau se vanter que la déesse de la beauté sortant du sein des ondes, salua la citadelle de Corinthe; il se peut que Vénus y fasse éprouver ses faveurs aux femmes (3), mais la faim y est la divinité cruelle qui exerce la tyrannie sur les hommes.

NOTES.

(1) *Je n'ai eu garde de m'arrêter à Corinthe.* Diphile, dans la comédie intitulée *le Marchand*, parle d'une loi établie à Corinthe, qui étoit d'une sagesse bien capable de rendre cette ville & ses habitans odieux aux parasites de profession. « Si l'on y voit

» quelqu'un tenant une table ſplendide, les
» magiſtrats l'interrogent ſur ſa maniere de
» vivre & l'emploi de ſon tems : ils s'in-
» forment ſi ſes revenus ſont aſſez conſidé-
» rables pour fournir à ce luxe. S'il dépenſe
» plus que ſes facultés ne lui permettent,
» on lui défend de continuer : s'il n'obéit
» pas, il eſt condamné à l'amende. S'il ſe
» trouve qu'il n'ait aucun bien au jour, qui
» le mette en état de ſoutenir ce train de
» vie, il eſt livré à l'exécuteur de la juſtice,
» qui lui fait ſubir une peine infamante.
» — Eſt-il poſſible ? — Qu'eſt-ce qui vous
» ſurprend dans cette loi ? Quelqu'un qui
» veut faire grande dépenſe ſans biens réels,
» ne peut être qu'un méchant homme. Il
» faut ou qu'il dépouille de nuit les paſ-
» ſans, ou qu'il ſache entrer dans les maiſons
» pour en enlever les effets, ou qu'il ſoit de
» ſociété avec quelque troupe de voleurs,
» ou qu'il ſoit délateur à gages, ou faux
» témoin. Or n'eſt-il pas eſſentiel de purger
» la ville de pareils garnemens ? — A
» merveilles ; mais que m'importe à moi ?
» — L'honnête homme ! Cela ne peut vous
» regarder, vous qui faites tous les jours ſi
» grande chere ! Poiſſons, gibier, légumes,

» vous & vos ſemblables nous enlevez tout:
» vous ne nous laiſſez même pas le plaiſir
» de voir une perdrix voler. De combien
» n'avez-vous pas fait renchérir les vins
» étrangers » ? *Athenée, liv. 6.*

(2) *Tous ſe ſont diſperſés par le Cranium.* Il eſt ſans doute queſtion dans cet endroit d'une place du fauxbourg de Corinthe, où étoit un bois de cyprès appellé le *Cranée.* Une partie de ce bois étoit conſacrée à Bellérophon; dans l'autre, il y avoit un temple dédié à Vénus-Mélanis ou la brune. On y voyoit auſſi le tombeau de la fameuſe courtiſanne Laïs, ſurmonté d'une lionne qui tenoit un bélier dans ſes pattes de devant. *Voyez Pauſanias, liv. 2, ch. 2.* Cette femme avoit donné par ſa beauté tant de relief à la ville de Corinthe, que ſes habitans regardoient comme une de leurs prérogatives, de ce qu'elle étoit née parmi eux. Cependant, il y a toute apparence que c'étoit une vaine prétention de leur part. L'opinion commune eſt qu'il y a eu deux Laïs, l'une qui fut amenée toute jeune d'Hiccare en Sicile à Corinthe, par des athéniens de l'armée de Nicias, & qui, devenue grande,

surpassa en beauté toutes les courtisannes de son tems ; c'est la premiere & celle dont on voyoit le tombeau au Cranée. La seconde, fille de Damusandra, courtisanne athénienne, qu'Alcibiade aima, est celle qui donna lieu au bon mot de Démosthène, que tout le monde sait. Elle mourut en Thessalie, & on montroit son tombeau sur les bords du Penée. Pausanias, des deux Laïs, n'en a fait qu'une, quoiqu'il parle des deux tombeaux ; Athenée (*liv. 13*) ne laisse aucune incertitude à ce sujet.

(3) *Il se peut que Vénus, &c.* L'histoire fabuleuse fait sortir Vénus du sein des ondes, & la représente avec tous ses charmes, s'élevant au-dessus des flots, & allant des bords de Cythere à ceux du Péloponnèse, accompagnée d'une troupe de néréides & de tritons qui célébroient la naissance de la mere des amours, & lui faisoient cortége. C'est dans cette navigation merveilleuse qu'elle salua, dit-on, la citadelle de Corinthe, ou plutôt le rocher sur lequel on devoit la bâtir : sans doute qu'elle le regardoit dès-lors, par sa prescience divine, comme une place qui devoit un jour lui ap-

partenir. Les Corinthiens, ainsi que la plupart des autres Grecs, disoient que les dieux s'étoient disputé l'empire de leur pays, tant ils le trouvoient beau. Le Soleil & Neptune ayant une pareille dispute au sujet du territoire de Corinthe, prirent pour juge Briarée, l'un des cyclopes, qui adjugea l'isthme & le port à Neptune, & le promontoire qui domine sur la ville, au Soleil. Celui-ci le céda ensuite à Vénus, dont on voyoit le temple en entrant dans la citadelle de Corinthe, avec sa statue armée, celle du Soleil, & une autre de l'Amour, tenant un arc. *Pausanias, liv. 2, ch. 2 & 4.* J'ai déja parlé (*Discours sur les Courtisannes, à la tête de ces Lettres*) de la considération dont jouissoient les courtisannes à Corinthe. Une des loix du pays étoit que dans les événemens les plus intéressans pour la patrie, ces femmes publiques offrissent à Vénus des sacrifices, précédés de processions solemnelles où elles tenoient le premier rang. C'étoit encore l'usage des Corinthiens, de présenter à la déesse une courtisanne nouvelle, en reconnoissance des succès qu'ils avoient eus dans quelqu'entreprise d'éclat. C'est sans doute à ces coutumes

que le parasite fait illusion. Quant à la faim, dont il fait une divinité cruelle, voyez les notes sur les Lettres V, VIII & XIV de cette Partie.

LETTRE XXX.

Hydrosphrante à Mérida (a).

O Puissant Hercule! qu'il m'en a coûté de peines, de savon & de nitre (1), pour dégraisser mon habit que l'on avoit inondé hier d'un plat de sauce gluante. L'infamie du traitement me touche moins encore que l'avilissement où je me vois réduit, moi, fils d'Anthémion, qui a tenu un rang si distingué à Athènes, & d'Axiothé, dont la noble origine remonte à Mégacles (2).

Et qui est celui qui nous fait ces avanies? Un homme sorti de la lie du peuple, fils d'un pere inconnu & d'une mere

---

(a) *Hydrosphrante*, qui flaire l'eau. *Mérida*, compagnon de fortune.

barbare de la Scythie ou de la Colchide, achetée aux marchés de la nouvelle lune (3), ainſi que me l'ont raconté des perſonnes bien au fait de ſa vile extraction.

Il eſt vrai que réduit à l'état le plus humble, ayant à peine de quoi me vêtir, depuis que j'ai perdu tous les biens de ma famille, il ne peut me reſter d'autre ambition que celle de ſatisfaire mon appétit. Mais l'inſolent Doſiade (4), celui qui nous traite avec tant de mépris, ne craint pas de monter à la tribune aux harangues; il a ſa place marquée parmi les juges qui décident de la fortune & de la vie des citoyens: il gouverne à ſon gré, il regle les mouvemens de ce peuple ingrat que l'on a vu condamner à une priſon perpétuelle l'illuſtre Miltiade, que les trophées encore ſubſiſtans dans les plaines de Marathon immortaliſoient, & bannir le juſte Ariſtide. Ce qui m'afflige le plus, c'eſt de perdre le nom que j'avois reçu de mes parens. Mes inclinations les avoient enga-

gés à me donner le nom de Polybe (5); ils avoient lieu de croire que je passerois ma vie dans la plus heureuse abondance : les vicissitudes de la fortune m'ont dépouillé, même de cet avantage ; & les témoins de mes infortunes ne m'appellent plus que l'Hydrosphrante.

NOTES.

(1) *O PUISSANT Hercule ! &c.* Ce vil parasite, qui, dans le comble de la misere, veut encore se donner un air d'importance, semble se comparer à Hercule nettoyant les écuries du roi Augias, à raison de la peine qu'il avoit eue à décrasser son habit. Le nitre qu'il dit avoir employé, étoit le calastrique, *nitrum catastraium*, dont parle Pline (*lib. 31*, *cap. 18*). Il est blanc, pur, de nature saline, d'excellente qualité, & fort abondant auprès de Clyte, ville de Macédoine. Le lac sur lequel on le ramasse, est remarquable par une fontaine d'eau douce qui jaillit au milieu. C'est sur ce lac que le nitre se forme pendant neuf jours de suite, lors du lever de la canicule. L'opé-

ration de la nature cesse pendant neuf jours, & recommence ensuite pour autant de tems. Ce qui semble prouver que la qualité du sol produit ce nitre, c'est que le soleil & même les pluies n'y font rien. Si l'air est pluvieux, lorsque le nitre se forme, il est plus actif & plus salé. Il est de moindre qualité, si le vent du nord souffle, parce qu'il agite trop violemment l'eau du lac, & qu'il y mêle la vase du fond. Ce qu'il y a de singulier dans ce lac, c'est que, quoique la petite fontaine d'eau douce s'éleve toujours en bouillonnant, cependant il n'augmente point, & n'a aucun écoulement visible.

(2) *Moi, fils d'Anthémion, &c.* Anthémion vient immédiatement du mot grec *anthémon*, fleur. *Axiothée* signifie une femme respectable. Le *Mégacles* dont il est ici question, est peut-être celui qui eut le soin de faire construire la salle qui renfermoit le trésor ou les offrandes faites au temple de Delphes par les Carthaginois, & dont parle Pausanias (*liv. 6, ch. 19*). Rien ne caractérise mieux la vanité ridicule du parasite, que l'affectation avec laquelle il met en avant la noblesse de son extraction, & celle

de ses ancêtres, qui lui avoient laissé une fortune honnête. Selon toutes les apparences, il ressembloit à ce dissipateur dont parle Horace, qui par une gloutonnerie affreuse, & dont il ne lui restoit pas même un souvenir agréable, avoit dissipé les grands biens de son pere & de son ayeul, en empruntant de l'argent de tous côtés, pour acheter les viandes les plus rares; ce qu'il faisoit pour n'avoir pas la réputation d'un homme mesquin & d'un cœur bas:

Hunc si percontêris, avi cur atque parentis,
Præclaramingratâ, stringat malus, ingluvie, rem,
Omnia conductis coëmens obsonia nummis?
Sordidus, atque animi quod parvi nolit haberi;
Respondet.....

Il étoit loué des uns, & blâmé des autres:

....Laudatur ab his, culpatur ab illis.
Sat. 2, lib. 1.

Les gens sensés désapprouvoient sa conduite, les flatteurs & les parasites l'exaltoient. On voit tous les jours reparoître des hommes de ce caractere, qui se précipitent eux-mêmes dans l'état de misere dont se plaint notre parasite, pour avoir cru qu'ils se feroient quelque considération par une dépense mal entendue qui les a ruinés & avilis.

(3) *Marchés de la nouvelle lune.* Ces marchés, foires ou assemblées des nouvelles lunes, nous rappellent les premiers siecles de la Grèce, les tems auxquels la population commença à devenir nombreuse, & lorsqu'on se rappelloit encore les désastres généraux qui avoient dépeuplé le monde, & dont on craignoit le retour. La lune, qui cessoit d'éclairer la terre pendant un certain tems, avoit fait craindre à des hommes qui ignoroient les causes de ses phases différentes, qu'elle ne fût tout-à-fait perdue pour eux. Lorsqu'elle reparoissoit, elle occasionnoit une fête générale : tout le peuple se rassembloit pour se féliciter mutuellement de cet événement heureux: on plaçoit dans les carrefours des tables couvertes de pain & d'autres denrées pour les pauvres, & on disoit que c'étoit Hécate qui les avoit mangés. C'est ainsi que la *néoménie* ou nouvelle lune devint un jour solemnel chez les Grecs : il étoit consacré à tous les dieux, & sur-tout à Apollon, comme auteur de la lumiere. On faisoit des sacrifices dans la citadelle d'Athènes, accompagnés de vœux pour la félicité publique, pendant le cours du mois ou de la lune ; les enfans implo-

roient les dieux pour leurs peres. Ces cérémonies religieuses attiroient tous les habitans du canton. Ils établirent des foires ou marchés qui se tenoient en même-tems, où chacun trouvoit à acheter les marchandises dont il avoit besoin, ou à vendre celles qu'il avoit de trop. Le commerce des esclaves se faisoit sur-tout dans ce tems. Dans la suite, lorsque l'intérêt l'emporta sur tout autre motif, les marchés contribuerent beaucoup plus à rassembler les peuples, que les devoirs de religion. Cependant l'usage de faire des réjouissances à la nouvelle lune, se conserva long-tems en Grèce & dans les régions voisines, même après l'établissement du christianisme. Le concile de Constantinople, *in trullo*, tenu en 692 (*canon 65*), censure les chrétiens qui allumoient des feux à la nouvelle lune devant leurs maisons, dansoient autour & sautoient par-dessus; usage très-ancien, que les juifs eux-mêmes avoient pratiqué, ainsi que la plupart des nations payennes, qui croyoient que les feux les purifioient & les régénéroient avec la nouvelle lune. Mais n'avoient-ils pas perdu l'idée primitive de cette institution? N'étoit-ce pas plutôt une

espece de fête qu'ils célébroient en mémoire du rétablissement du genre humain après le déluge. Il étoit tout simple que sachant que le monde avoit été en quelque façon détruit par la violence des eaux, ils regardassent le feu comme le principe de son renouvellement. Si nous en revenons aux fêtes des Néoménies chez les anciens Grecs, à ces tables chargées de pain pour les pauvres, nous trouvons des vestiges de ce qu'il a plu aux poëtes nommer le siecle d'or, des mœurs des hommes des premiers tems, de ceux qui vécurent peu après les grandes révolutions de la terre. On les reconnoît à la douceur, à la bienfaisance, à l'union qui régnoit entr'eux : on ne voyoit alors que soumission pour les peres & les vieillards ; que crainte de l'être suprême ; que simplicité & franchise parmi ceux qui vivoient ensemble. Ces heureuses dispositions du genre humain renaissant en quelque sorte des ruines du monde, étoient le seul moyen qui lui restât de soutenir, en s'entr'aidant, le fardeau des miseres communes dont il étoit comme accablé. « La » terre malheureuse, dit un auteur moderne, » fut le temple de la vertu, & le crime
» fut

» fut le temple de la vertu, & le crime » fut long-tems sans oser violer son sanc- » tuaire. Les premiers hommes, frappés des » malheurs qu'ils venoient d'éprouver, dé- » pourvus d'espérance, n'osoient plus s'oc- » cuper d'établissemens en faveur de la pos- » térité : la crainte de la fin du monde fut » long-tems sans les quitter. En un mot, » toutes leurs vues se porterent vers une » vie future, vers ce bonheur éternel qu'ils » y espéroient, & dont ils sentoient bien » qu'ils ne pouvoient se rendre dignes que » par une soumission parfaite à l'être su- » prême, la pratique des vertus sociales, & » un renoncement absolu aux biens de la » terre, que tant d'accidens pouvoient leur » enlever ». *Voyez l'Antiquité dévoilée par ses usages, liv. 6, ch. 2.* N'a-t-on pas vu bien postérieurement les peuples frappés par l'apparition de quelques phénomenes extraordinaires dont ils ignoroient les causes naturelles, être saisis des mêmes terreurs, regarder la fin du monde comme prochaine se dépouiller de toutes leurs possessions, & se livrer à des pratiques que la superstition, plutôt qu'une piété vraiment éclairée, leur présentoit comme le moyen le plus assuré

de se mettre en état de paroître avec quelque confiance devant le juge souverain des mortels.

Si je me suis arrêté quelques instans sur ce sujet, c'est que son origine m'a paru intéressante, & que j'ai cru me conformer aux idées d'Alciphron, qui paroît avoir eu intention de rappeller tous les usages tant civils que religieux des Grecs. On a vu & on verra dans la suite de ces notes qu'il n'en échappe presqu'aucun. S'il ne fait que les indiquer, c'est que ses lettres étoient destinées à l'amusement des lecteurs qu'il supposoit avec raison être instruits sur ces différens objets, qu'il suffisoit de rappeller à leur mémoire pour les intéresser.

(4) *L'insolent Dosiade.* Le mot grec *dosiade*, signifie un homme comblé des dons de la fortune. C'étoit probablement un parvenu, un de ces enfans qui, suivant les loix de Platon, étoient élevés au Cynosarge, & ensuite adoptés par la république, & reçus au nombre des citoyens à l'âge de vingt ans. (*Voyez la note 2 sur la Lettre XI de cette partie.*) Dosiade jouissoit peut-être de sa fortune avec trop d'insolence, ainsi qu'il

arrive à beaucoup d'autres ; cependant, il est aisé de juger que l'envie tourmentoit autant l'Hydrosphrante que la faim. A quel propos reproche-t-il au peuple l'abus qu'il fait de son pouvoir, en condamnant Miltiade à la prison, & Aristide à l'exil ? On voit que par-tout la misere fait les frondeurs.

(5) *Polybe*, du mot grec πολυβιος, qui mange beaucoup, nom de caractere, qui convenoit à un décocteur tel que celui qui parle.

LETTRE XXXI.

CHIDROLÉPISE à KAPIROSPHRANTE.

SAIS-TU pourquoi les femmes de la maison sont si courroucées contre moi ? Pourquoi cette vieille servante, après m'avoir insulté sur tous les tons, a fini par me dire : Que la peste t'étouffe, babillard importun ! Elles sont toutes dans la confidence d'une intrigue, qu'elles prétendent

tenir plus ſecrette que les myſteres d'Eleuſis. Elles veulent que nous ne nous en doutions pas, nous qui ſommes inſtruits de tout! Elles ont entrepris que nous ne croyions rien de ce que nous avons vu & entendu.

Pour moi, qui ſuis au fait de toutes leurs menées, je ne tarderai pas d'en informer le patron. On ne me reprochera pas de moins valoir qu'un chien qui aboie pour la ſûreté de ſon maître, & le défend avec courage.

Ce jeune agréable, nouvellement arrivé de l'Elide, cet enchanteur charmant d'Olympie (1), déshonore la maiſon du maître; ſa femme en raffole. Tous les jours elle lui envoie des billets écrits de ſa main; des bouquets qu'elle a portés, des fruits dont elle a gouté. (2). Ces furies acharnées contre moi ſont ſes complices; ſur-tout cette eſclave décrépite que les autres domeſtiques traitent de vieux ſpectre (3), parce qu'elle fait & ſouffre tout.

En pareille circonftance, il n'y a pas moyen de fe taire. Je prétends jouer dans cette occafion, non le rôle d'un parafite, mais celui d'un ami; & d'ailleurs je ne ferai pas fâché de me venger de toutes ces mégeres. Car l'intrigue une fois découverte, il n'eft pas douteux que toutes les efclaves feront mifes aux fers; que l'adultere périra (4) par le fupplice deftiné à l'expiation de fon crime; & que la femme coupable fubira les peines dues à fon infâme débauche. A moins que Lyficle ne foit plus indolent, plus infenfible que le boffu Polyagre, qui pour faire profit de tout, n'exigeoit des galans de fa femme, que de fournir à fon entretien & à fa parure (5), les mettant par cet accord à l'abri des peines prononcées contr'eux par la loi.

NOTES.

(1) OLYMPIE, ville du Péloponnèfe dans la région appellée l'Elide; aujourd'hui la province de Belvédere: c'eft dans cette ville

que se célébroient tous les cinq ans les jeux olympiques. La petite ville de Langavico dans la Morée, s'est élevée sur les ruines de l'ancienne Olympie.

(2) *Des billets, des bouquets, des fruits.* Le texte porte des bouquets flétris sur son sein, des fruits qu'elle a mordus. On a vu dans les notes sur les Lettres des Courtisannes, que c'étoit les faveurs qu'elles accordoient aux galans qu'elles vouloient persuader de leur attachement. La femme de Lysicle ayant les mêmes mœurs & les mêmes goûts, se conduisoit de même.

(3) *Vieux spectre.* Dans le texte elle est appellée εμπυσα, *empusa*, spectre femelle, de l'espece de ceux qu'Hécate, déesse protectrice de la magie, faisoit paroître tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, Suidas, Hésichius, disent que ce fantôme prenoit la figure d'une belle femme, d'une vieille, d'un bœuf, d'un chien, ou de quelqu'autre animal; ce qui donna lieu au proverbe: *Plus changeant qu'Empuse.* L'idée commune étoit que ce spectre n'avoit qu'un pied d'airain, & ne

ſe montroit que pour effrayer les hommes. Quelques lexiques grecs définiſſent l'empuſe, ſpectre effrayant aux pieds d'airain & d'âne, que la déeſſe Hécate faiſoit apparoître aux infortunés. Eraſme en parle, *Adag. chil.* 2, *cent.* 2, *adag.* 74. Démoſthène dit que la mere de l'orateur Eſchine, qui portoit le nom de Leucothoé, reçut dans ſa vieilleſſe celui d'Empuſe, parce qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fît & qu'elle ſouffrît pour gagner, tant elle étoit avare.

(4) *L'adultere périra*, &c. Le texte porte: *Adulter autem peribit ano raphanis obturato.* Le genre de ſupplice dont il eſt parlé ici, a quelque choſe de ſingulier. On prenoit une ou pluſieurs groſſes raves que l'on faiſoit entrer à force dans l'anus du galant. Cette opération, qui pouvoit être douloureuſe, ſans être mortelle, étoit tellement ignominieuſe, que l'on ne ſuppoſoit pas qu'un homme qui y avoit été expoſé, fût tenté d'en courir les riſques une ſeconde fois. Il paroît que ce châtiment n'étoit en uſage que parmi les payſans de l'Attique. A Athènes, la punition étoit plus cruelle; on faiſoit entrer dans le *pénis* du coupable

un petit bâton armé d'épines, qu'il ne pouvoit en retirer sans devenir lui-même son bourreau. J'ai déja dit plus haut que Solon, pour empêcher les adulteres & prévenir les entreprises d'une jeunesse bouillante, n'imagina pas de meilleur moyen pour mettre les femmes mariées à couvert de ses tentatives, que de faire venir des courtisannes à Athènes, qu'il obligea de se prostituer à tous ceux qui l'exigeroient. Cette institution politique eut assez de succès; & on a vu dans les Lettres de la premiere Partie, combien elles acquirent de célébrité, & même de crédit, dans les beaux tems de la république, lorsque le luxe & la débauche eurent été portés au plus haut point. D'abord Solon avoit ordonné que le mari surprenant sa femme en adultere, eût le droit de mettre le galant à mort. Cette loi fut adoucie par la suite; il fut défendu à l'offensé de se faire justice par ses mains; il fut obligé de déférer le coupable aux tribunaux; ce qui donna lieu aux accommodemens, aux compensations, dont les maris d'un caractere doux & benin se contenterent. Il y a moins de vingt ans qu'à Rome, parmi la populace, un mari qui

furprenoit fa femme en flagrant délit, pouvoit la tuer avec fon complice, pourvu qu'il eût foin tout de fuite d'appeller des témoins, & de conftater le crime qui l'avoit obligé de févir. Un boucher tua au commencement de 1762, d'un feul coup, la femme & le galant, fans être recherché, parce qu'il avoit pris les précautions ordonnées. On trouve dans le livre d'Alexandre *ab Alexandro*, intitulé *Dies geniales* (*lib.* 4, *cap.* 1), quantité d'anecdotes fur les peines infligées aux adulteres dans les différens pays connus & civilifés.

(5) *N'exigeoit des galans de fa femme, que, &c.* Les hommes abandonnés à la débauche, livrés à la pareffe & à l'indolence, oublient aifément les principes les plus naturels de l'honnêteté. Tel étoit ce Polyagre dont il eft parlé dans cette lettre ; & tels font encore la plupart des habitans de l'ancienne Colchide, de la Géorgie, & de la Mingrelie. Dans ces régions, les femmes font très-belles & très-lafcives : les maris font jaloux, mais pourvu que le galant ait de quoi payer, ils s'arrangent aifément. Chardin & plufieurs autres voyageurs rap-

portent qu'un mari qui a pris sa femme sur le fait, se contente ordinairement de faire payer à son complice un cochon & une très-grande cruche de vin, dont ils font ensemble un repas : la vengeance n'est pas portée plus loin. Il y a peu d'années que ces conventions étoient encore très-communes en certain état de l'Italie. Des riches insulaires, fatigués de respirer un air épaissi par les vapeurs du charbon de terre & de la tourbe, alloient jouir sous un ciel plus beau, & dans une température plus agréable, de leur opulence. Ils mettoient au nombre des agrémens qu'elle peut procurer, l'avantage de vivre librement avec une femme, souvent d'une figure charmante, par accord fait avec le mari. Ces arrangemens scandaleux ont été proscrits par un souverain attentif à la conservation des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique. Il n'y a pas long-tems qu'un de ces époux vils & intéressés, sa femme extravagante, & même l'insulaire, ont été condamnés tous les trois à des peines différentes, pour avoir fait entr'eux un marché de cette espéce.

LETTRE XXXII.

PHILOMAGIRE à PINAKOSPONGE (*a*).

QUELLE est la conduite, quels sont les sentimens de ces odieuses courtisannes? Elles sont en société d'intrigues avec l'épouse du patron, & Phédrias ne s'en doute pas. Cinq mois après le mariage, la petite femme est accouchée d'un fils (1). Les confidentes l'ont enveloppé dans des langes, lui ont mis un collier & d'autres marques auxquelles on put le reconnoître, & l'ont fait porter au haut du mont Parnès (2), par le journalier Asphalion. Il n'est pas à propos de dévoiler ce forfait, quant à présent; aussi prens-je le parti de me taire; mais le silence ne fait qu'accroître le ressentiment. Pour peu que ces viles créa-

(*a*) *Philomagire*, ami de la cuisine ou du cuisinier. *Pinakosponge*, l'éponge des plats.

tures me chagrinent; si elles osent me qualifier de flatteur ou de parasite, me faire quelques-unes de ces avanies dont elles sont capables, Phédrias saura tout ce qui se passe.

NOTES.

(1) *La petite femme est accouchée d'un fils, &c.* Cette anecdote donne une idée de l'excès de corruption auquel étoient portées les mœurs dans la ville d'Athènes, si savante & si polie. Un luxe élégant, des talens célèbres, des arts portés à leur perfection, auroient-ils occasionné ces désordres? Il ne seroit pas honnête de les attribuer à des causes que l'on a constamment regardées comme l'honneur & la perfection de l'esprit humain. Ce sont cependant ce luxe, cette politesse, ces beaux arts par lesquels la Grèce, assujettie par les Romains, s'assujettit à son tour ses propres vainqueurs.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes ...
Intulit agresti Latio .....

dit Horace; ils accoutumerent les Romains,

austeres & féroces, à une vie délicieuse qu'ils auroient méprisée dans ce que nous appellons les beaux siécles de la république. Avec ces délices, s'établirent insensiblement à Rome tous les vices que l'on a pu reprocher à Athènes; ils y furent même portés beaucoup plus loin, parce que la nation étoit beaucoup plus puissante & plus riche, & qu'elle se soutint long-tems par une opulence & une population étrangeres; mais enfin ils furent la cause de sa ruine, ainsi qu'ils l'avoient été de celle d'Athènes.

(2) *Au haut du mont Parnès.* Cette montagne séparoit l'Attique de la Béotie; elle étoit couverte de vignes, à ce que dit Strabon; les gens du pays l'appellent aujourd'hui *Osia.* Athenée (*lib.* 5) en parle sous le nom de *Parnetha.* Pausanias (*l.* 1) dit que les chasseurs y trouvoient une grande quantité d'ours & de sangliers qui s'y sont conservés jusqu'à présent; car Spon, dans son voyage de Grèce, releve une erreur de l'auteur d'*Athènes ancienne & moderne*, qui dit: « Le mont Anchesme a fait parler » de lui à la Porte, en ce qu'il pouvoit » fournir aux ménageries du grand-sei-

» gneur, des bêtes fauves qu'il nourrit ». Ce qui, suivant Spon, est vrai du Parnès, mais point du tout de l'Anchesine, qui n'est qu'une petite montagne, ou plutôt un rocher aride, sans bois. Il s'appuie de l'autorité de Pausanias, qui, parlant de l'Anchesme, dit que c'est une montagne peu considérable. Spon ajoute que c'est un rocher inhabité, où il n'y a même pas de place pour bâtir, & que Meursius a eu tort de le compter parmi les bourgades de l'Attique.

LETTRE XXXIII.

TURDOSYNAGE à EPHALLOKYTRES.

L'IMBÉCILLE Criton, qui jamais ne s'est occupé que de quelques contes de vieilles, & n'a rien su au-delà, a voulu que son fils allât prendre des leçons de nos philosophes. Ce vieillard austere & triste, qui tient école dans le Pécile, lui a paru de tous nos maîtres le plus digne d'être l'instituteur de son fils. Sans doute qu'il

eſpere que nourri des préceptes, inſtruit des maximes du philoſophe, il deviendra comme lui, opiniâtre dans ſes ſentimens, querelleur, & toujours incertain & irréſolu ſur les queſtions qui ſeront à décider (1).

Le diſciple s'eſt exactement modelé ſur le maître; il ne s'eſt pas contenté d'en retenir les diſcours ſententieux, d'en prendre le ton emphatique; il imite ſa contenance & ſes manieres. Il a vu que de jour il eſt grave, qu'il affecte un air ſombre & chagrin; que la nuit, caché ſous un vieux manteau, il ne fait que roder autour des maiſons de débauche; le jeune homme ſuit encore ſon philoſophe dans cette carriere, & ſe montre digne éleve d'un tel maître. Depuis trois jours, il eſt devenu éperduement amoureux de la courtiſanne Akalanthis (2), qui loge dans le Céramique.

Cette fille m'eſt attachée; elle avoue qu'elle m'aime, & réſiſte à toutes les inſtances du jeune homme. Cependant elle paroît touchée de la violence de ſon amour,

& pour ne pas le désespérer, elle lui a dit qu'elle ne se rendroit à ses desirs qu'autant que j'y consentirois; car elle me donne le droit de disposer de sa personne & de ses faveurs.

O Vénus populaire (3)! soyez constamment favorable à une femme qui doit m'être si chere : elle se conduit avec moi, plutôt comme une amie fidelle, que comme une courtisanne.

Depuis ce moment, les présens de toute espece arrivent chez moi; & si par la suite du tems j'acquiers quelque fortune par ce moyen, qui empêchera que je ne tire la bonne Akalanthis de son état, & que je n'en fasse mon épouse? sur-tout après qu'elle aura amassé une dot aux dépens de l'amoureux. La reconnoissance n'exige-t-elle pas que j'unisse mes destinées avec celle dont l'attachement me procure les aisances de la vie?

NOTES.

(1) *Toujours incertain & irrésolu, &c.* Cette lettre est encore un sarcasme contre l'abus de la philosophie, les prétentions de ceux qui s'arrogeoient la qualité de philosophes, & la mauvaise éducation qu'ils donnoient à la jeunesse qui prenoit leurs leçons; qu'ils faisoient payer le plus qu'ils pouvoient. Ils jouerent d'abord un rôle important à Athènes; ensuite ils y furent tout-à-fait décriés. Les poëtes comiques n'échapperent aucune occasion de les démasquer. Je citerai ici ce qu'en dit Athenée (*liv. 13*): « A-t-on un si grand tort d'avoir de l'aver- » sion pour ces philosophes, dont tout le » mérite est d'être verbeux jusqu'à en être » insupportables. Le roi Lysimaque leur » ordonna de sortir de ses états: les Athé- » niens les traiterent de même. Las de les » entendre disputer entr'eux, & répéter sans » cesse: l'académie pense ainsi, Xénocrate » est de cet avis; ils s'en dégoûterent, dit » le comique Alexis dans la piéce intitulée » *le Cheval*: Que les dieux comblent Dé- » métrius de biens; mais que tous ces pro-

» mulgateurs de loix nouvelles, qui n'en-
» seignent autre chose à notre jeunesse que
» des termes vuides de sens, & auxquels ils
» attribuent une certaine valeur, sortent
» de l'Attique, & deviennent ce qu'ils pour-
» ront ». L'archonte Sophocle rendit un
decret qui les bannissoit tous. Quelque peu
attentif que fût le gouvernement d'Athènes
sur les intérêts des mœurs & de la religion,
il n'étoit pas possible qu'il souffrît des pré-
tendus sages assez audacieux pour faire pro-
fession publique d'Athéisme, tels que Théo-
dore, Diagoras, Théotime; aussi en vit-on
plusieurs condamnés à mort, sans qu'il y
eût la moindre réclamation contre la sé-
vérité de leurs jugemens.

Quant aux pyrrhoniens & autres de cette
espece, qui semblent particuliérement dési-
gnés dans cette lettre, on se contentoit
de les tourner en ridicule dans toutes les
occasions, & on détournoit la jeunesse de
suivre leurs écoles. Les poëtes comiques
les poursuivoient sans cesse, & les expo-
soient à la raillerie du public. Anaxippe fait
dire à un de ses acteurs : « Tu philosophes,
» à ce qu'il paroît, comme si je ne savois
» pas que toute la sagesse des philosophes

» ne consiste qu'en paroles, & que dans
» la conduite des affaires ils ne sont que
» des sots ».

(2) *Akalanthis* est un nom de caractere, il signifie une femme tranquille, aimable, dans la fleur de la beauté & de la jeunesse; il est composé des mots *akalos*, *quietus*, tranquille, & *anthos*, fleur. Lucien, dans un des *Dialogues des Courtisannes*, fait faire au jeune Clinias un personnage à peu-près semblable à celui que fait ici le fils de Criton. Le pere de Clinias l'a mis sous la conduite du philosophe Aristenete, qui garde son disciple à vue d'œil, ne lui prêche que la vertu & le détachement des plaisirs des sens, pour lui faire oublier la courtisanne Drocé; tandis que, lorsqu'il est libre de la contrainte que lui impose la présence de ses disciples, il se livre en secret à des excès tout-à-fait opposés à ceux qu'il condamne; c'est ce dont la courtisanne l'accuse sur le rapport de son valet. Mais le philosophe a beau faire, le jeune Clinias écrit à sa maîtresse, & l'assure qu'il ne se croira heureux que lorsqu'il lui sera réuni.

(3) *O Vénus populaire!* On lit dans le

texte ἀφρεδίτη πάνδημε, *Venus vulgivaga, rem habens cum omni populo.* Elle avoit une ſtatue ſous cette dénomination à Thébes en Béotie. « Les Thébains (*dit Pauſanias, liv. 9, ch. 16*), » ont pluſieurs ſta- » tues de Vénus, & ſi anciennes, qu'ils » prétendent que c'eſt Harmonie, femme de » Cadmus, qui les a conſacrées, & qu'elles » furent faites des éperons des navires qui » avoient amené Cadmus (d'Egypte), leſ- » quels éperons étoient de bois & non de » fer. Quoi qu'il en ſoit, l'une de ces ſtatues » eſt Vénus-Uranie, ou la céleſte; l'autre, » Vénus la vulgaire; & la troiſiéme eſt Vé- » nus ſurnommée Apoſtrophia. Ce fut Har- » monie elle-même qui leur impoſa ces » noms, pour diſtinguer les trois ſortes » d'amours: l'un céleſte, c'eſt-à-dire, chaſte » & dégagé du commerce des ſens; l'autre » vulgaire, qui s'attache aux ſens & aux » plaiſirs du corps; le troiſiéme, déſordon- » né, qui porte les hommes à des unions » inceſtueuſes & abominables ».



LETTRE XXXIV.

Pesagniphe à Rigomaque,

C'est une grande & heureuſe aventure pour nous, que l'arrivée de ce vaiſſeau d'Hiſtia (1), qui eſt à l'ancre auprès du môle. Il appartient à ce négociant admirable, dont les libéralités ſans égales font paroître les plus riches & les plus généreux de nos Athéniens, comme des gens chiches & avares; jamais bourſe ne s'eſt ouverte avec autant de profuſion que la ſienne. Ce n'eſt pas un paraſite ſeul qu'il a invité; il nous a tous fait venir de la ville à ſon bord. Il a raſſemblé les courtiſannes les plus élégantes & les plus fameuſes, les plus belles de nos muſiciennes, & quantité d'acteurs des différens théâtres. Il n'emploie pas ſon patrimoine à ces ſortes de dépenſes; il n'y met que les profits de ſon négoce, qui doivent être immenſes. Il a

un goût décidé pour la musique instrumentale, sur-tout pour les flûtes & la lyre dont il fait ses délices. Sa conversation est aussi polie qu'agréable, il n'y mêle jamais rien d'insultant. Sa physionomie est gracieuse & aimable: les graces semblent jouer sur son visage (2); son regard est charmant: ses propos réunissent l'enjouement, la finesse & l'élégance: les muses ont répandu sur ses lévres la douceur du nectar (3), & il a l'avantage de jouir avec nous de tous les agrémens de son mérite; il ne doit pas en douter; les gens instruits sont persuadés avec raison que le goût des arts & l'estime des talens sont plus généralement connus, & trouvent à Athènes, plus aisément que par-tout ailleurs, la considération qui leur est dûe.

NOTES.

(1) *Histia* ou *Histiæa*, ancienne ville de l'isle d'Eubée ou Négrepont; on ignore où elle étoit située. Pausanias (*l. 7, ch. 4*)

en parle au sujet d'un certain Amphyctus qui en sortit sur la foi de l'oracle de Delphes, pour aller chercher fortune à Chio, dont il devint le souverain. Du tems de Spon, (*Voyages de la Grèce & du Levant*) les marchés du dimanche étoient très-considérables à Négrepont; ils y attiroient une quantité de Grecs & d'habitans des autres isles, qui y faisoient un commerce fort utile.

(2) *Les graces semblent jouer, &c.* Les Grecs ont toujours représenté sous cette allégorie ce qu'ils vouloient exprimer de plus aimable & de plus attrayant. Les graces, dit Aristenète dans une de ses Lettres galantes, voloient autour des yeux de Cydippe, non pas au nombre de trois, mais par centaines. Combien les poëtes en augmentoient le nombre à leur gré! Les Lacédémoniens n'en admirent que deux sous les noms de Clito & de Phaenné; les Athéniens n'en reconnurent d'abord pas davantage; ils les nommerent Auxo & Hégémone. Hésiode en a compté trois, qu'il a appellées Aglaé, Thalie & Euphrosine. Il dit qu'elles étoient filles de Jupiter & d'Eu-

rinome, fille de l'Océan. Les Grecs les placerent à la suite de Vénus ou de la beauté, dont elles faisoient l'agrément principal. On s'en est tenu au nombre fixé par Hésiode; & si Homère en a reconnu une quatriéme qu'il nomme Pasithée, c'est qu'il a confondu les graces avec les heures, qui, suivant l'ancienne théogonie, étoient au nombre de quatre. Alciphron, dans cette Lettre, les désigne aussi sous le nom ὥρα, *hora*: soit qu'il ait vécu dans un tems assez reculé pour confondre à l'exemple d'Homère les graces & les heures, soit qu'il ait voulu donner à ses lettres par cette expression & d'autres semblables, l'apparence de l'antiquité. On regarde ordinairement les graces comme filles & vierges: on a cru qu'elles ne pouvoient exister avec tous les avantages & les charmes qu'on leur attribue, que dans un état parfait de liberté, où les passions même n'eussent aucun accès: elles n'auroient pu qu'altérer la douceur, la gaïeté, le vrai don de plaire qu'on leur accorde en partage. Cependant Homère en marie deux; l'une, la plus jeune des quatre, la charmante Pasithée, que Junon donne au Sommeil pour épouse, & dont il sera

toujours

toujours amoureux (*Iliad. liv.* 14); l'autre, la belle Charis est présentée sous un aspect si agréable, avec un ton si gracieux, si insinuant; on voit tant de charmes répandus sur toute sa personne, qu'elle fait le contraste le plus marqué avec Vulcain son mari (*Iliad. liv.* 18). Il faut convenir que si dès le tems d'Homère, l'étrange bisarrerie que l'on remarque dans la plupart des mariages, avoit déja lieu; ceux de Pasithée & de Charis, deux graces charmantes, étoient destinés à consoler toutes les jeunes beautés qui se trouveroient aussi mal partagées.

(3) *Les agrémens de son mérite.* C'est par de semblables flatteries que les parasites se concilioient la bienveillance de ceux qui étoient assez sots pour les écouter avec quelque satisfaction. Ils faisoient par état le métier de flatteurs; ils n'épargnoient rien, pas même la vérité, pour se rendre agréables à ceux dont la bonne chere les attiroit. Le flatteur, dit Platon dans le *Phédre*, est une bête dangereuse, quoique la nature lui ait donné certains agrémens qui séduisent au premier abord. Le poëte Anaxile

les peint au naturel, en disant que les flatteurs sont les vers rongeurs des riches. S'ils se sont une fois emparé de l'esprit d'un homme simple & facile, ils s'y logent, le rongent & ne le quittent qu'après qu'ils l'ont mis à sec, comme le ver n'abandonne le grain de bled que lorsqu'il n'en reste plus que l'écorce (*Athenée, l. 6*). Les Grecs les appelloient encore les amis de la marmite, les chasseurs au plat; expressions qui avoient passé en proverbe parmi eux.

LETTRE XXXV.

Gymnochéron à Phagodéte (*a*).

Vous avez été témoin de la maniere dont m'a traité cet exécrable barbier; ce bavard insupportable que l'on trouve partout en son chemin, qui va proposant sa machine d'optique (1) à tout venant, qui se mêle d'apprivoiser les corbeaux, & de

(*a*) *Gymnochéron*, berné exprès, tourné en dérision. *Phagodéte*, qui engloutit un repas.

leur apprendre à parler (2), qui par désœuvrement amuſe la populace d'une eſpece de concert aſſez harmonieux qu'il exécute en frappant ſes raſoirs les uns contre les autres. J'avois beſoin d'être raſé; je ſuis entré dans ſa boutique; il m'a reçu avec empreſſement, & m'ayant fait placer ſur une chaiſe élevée, il m'a paſſé un linge blanc autour du col. Il ſembloit avoir pris à tâche de montrer toute ſon adreſſe à faire le poil, tant ſa main me ſembloit légere. Mais alors même il n'étoit occupé qu'à me laiſſer ſur le menton des preuves parlantes de ſa fourberie & de ſa méchanceté; ce qu'il a fait ſans que je m'en ſois apperçu; de ſorte que j'avois le tour de la mâchoire alternativement raſé & hériſſé de poils. Ne me doutant pas de ce mauvais tour, je ſuis allé à l'heure ordinaire au logis de Paſion, où j'étois invité à dîner. Tous les convives m'ayant enviſagé, ſe ſont mis à éclater de rire: ma ſurpriſe n'a fait qu'augmenter les ris; juſqu'à ce que l'un d'eux s'étant

approché de moi, a arraché une partie des poils que le maudit barbier avoit laissés sur mon menton. Pour faire cesser les ris & la plaisanterie, j'ai pris mon couteau, je les ai rasés, ou plutôt arrachés le plus promptement que j'ai pu, non sans me causer de vives douleurs. Mais je m'en vengerai, je briserai la tête du scélérat à coups de bâtons, au moment où il s'y attendra le moins. Il convient bien à un coquin de cette espece, qui ne peut m'être d'aucune ressource, de prendre avec moi des passe-tems qui ne sont permis qu'à ceux qui me nourrissent.

NOTES.

(1) *Sa machine d'optique.* Le texte porte : *miroirs de nuit*; il semble indiquer la petite machine d'optique appellée lanterne magique, ou quelqu'autre invention aussi peu importante, à en juger par le caractere du barbier, & aux moyens que l'on peut supposer à un homme de cette pro-

feffion, affez induftrieux, felon ce qui eft dit de fes petits talens; mais grand bavard, & dès-lors peu capable d'inventer quelque machine qui exigeât plus de réflexions & de connoiffances. C'eft de cette efpece de gens que l'on peut dire avec Plutarque : « L'importunité de fon parler ôte toute la » grace de fon bienfaire ». *Du trop parler*, §. 5.

(2) *Apprivoifer les corbeaux*, &c. Prefque tous les oifeaux peuvent apprendre à parler ou à rendre des fons qui imitent la voix humaine, fur-tout ceux qui ont la langue large & plate; ce qui n'arrive cependant pas à tous les oifeaux de même efpece : ainfi on regardoit comme un prodige la grive d'Agrippine, femme de Claude, parce qu'elle parloit. Pline (*liv.* 10, *c.* 43) en cite plufieurs exemples qu'il a tirés en grande partie de l'*Hiftoire des animaux* d'Ariftote, le premier des naturaliftes, qui dit expreffément que de tous les animaux, après les hommes, les oifeaux font les plus capables de rendre des fons articulés, de prononcer des mots ou des lettres. Pline rapporte l'hiftoire d'un jeune corbeau né

ſous l'empire de Tibere, au-deſſus du temple de Caſtor & Pollux. Son premier vol, au ſortir du nid, le porta dans la boutique d'un cordonnier voiſin. Cet homme éleva avec le plus grand ſoin un oiſeau que les dieux ſembloient lui avoir envoyé. Il lui apprit à parler, & le dreſſa ſi bien, que pendant pluſieurs années on le voyoit tous les matins venir ſe percher ſur la tribune aux harangues, & ſe tournant du côté de la place, il ſaluoit l'empereur, les céſars Germanicus & Druſus, & le peuple romain, après quoi il revenoit à la boutique de ſon inſtituteur. Un cordonnier voiſin, ſoit par brutalité, ſoit par jalouſie, tua l'oiſeau d'un coup de pied, ſous prétexte qu'il avoit ſali ſon ouvrage avec ſes ordures. Le reſſentiment du peuple fut ſi grand, que le corvicide eut beau fuir, il fut ſaiſi & mis à mort ſur le champ. On fit des funérailles pompeuſes à l'honnête corbeau; il fut brûlé ſur un bûcher de bois aromatiques, à un mille de la ville, à droite de la voie Appienne, où on lui érigea un monument. Ce chapitre de Pline eſt rempli de preuves de l'intelligence de ces oiſeaux. Plutarque, au traité *Quels ſont les animaux les plus*

avisés, *ff.* 18, traite ce sujet d'une maniere plus relevée. « Les merles, les corbeaux, » dit-il, qui apprennent à parler, me semblent » plaider assez, & défendre suffisamment » la cause des autres animaux : nous en- » seignant, par maniere de dire, en ap- » prenant de nous, qu'ils sont capables non- » seulement du discours intérieur de la rai- » son, mais aussi de l'extérieur proféré au- » dehors par la parole. En la ville de Rome, » au-devant du temple que l'on appelle » Grecostasis, un barbier qui tenoit sa bou- » tique vis-à-vis, nourrissoit une pie qui » faisoit merveille de chanter & de parler, » contrefaisant la parole des hommes, la » voix des bêtes, s'y étant accoutumée d'elle- » même, & faisant gloire de ne laisser rien à » dire ni à contrefaire. Or avint-il que l'on » fit les funérailles d'un des plus gros & plus » riches personnages de la ville, & empor- » toit-on le corps par-là devant, avec force » trompettes & clairons qui marchoient de- » vant. Avint que le convoi fit une pause » en cet endroit-là, & s'y arrêterent les » trompettes, faisant grand devoir de son- » ner, & bien longuement. Depuis cela, » tout le lendemain la pie demeura muette,

» sans siffler ni parler, ni jetter seulement
» sa voix naturelle.... C'estoit, ainsi qu'il
» apparut, une estude profonde & une
» retraite en soi-même, son esprit s'excitant,
» & préparant sa voix comme un instrument
» de musique. Car à la fin sa voix lui revint,
» & se réveilla tout soudain, ne disant rien
» de tout ce qu'elle avoit accoutumé aupa-
» ravant de dire ou contrefaire, finon le son
» des trompettes, avec les mêmes reprises,
» les mêmes pauses, les mêmes nuances & les
» mêmes cadences. Chose qui confirme de
» plus en plus ce que j'ai dit, que les ani-
» maux montrent plus d'usage de raison à
» s'enseigner soi-même, que non pas à ap-
» prendre d'autrui »..... Si nos naturalistes modernes, à l'exemple des anciens, vouloient nous instruire sur les causes des facultés morales des animaux, il est probable que les lumieres qu'ils tireroient de l'anatomie comparée, leur donneroient de grandes facilités, pour dire à ce sujet des choses nouvelles & vraisemblables; mais ils ne les ont employées qu'à découvrir leur plus ou moins de puissance pour le physique de l'amour; & s'ils ont reconnu en eux quelques dispositions morales, ils ne les ont

vues que relatives aux moyens d'exercer cette puissance. Car, qui auroit deviné avant eux, pourquoi le plus grand des oiseaux, la stupide autruche, préfere les déserts arides de l'Afrique à tout autre climat, s'ils ne nous apprenoient que « leur vie doit être un » peu dure dans ces solitudes vastes & sté» riles, mais elles y trouvent la liberté & » l'amour; & quel désert à ce prix ne seroit » un lieu de délices! C'est pour jouir au » sein de la nature de ces biens inestima» bles, qu'elles fuient les hommes ». Qui auroit imaginé dans l'autruche des sentimens aussi rafinés; un penchant à la galanterie qui l'emporte sûr le soin de sa propre aisance. C'est cependant ce que l'on nous donne, ou plutôt ce que l'on nous vend comme l'expression la plus sublime du *génie*.



LETTRE XXXVI.

HEDYDIPNE à ARISTOCORAX.

DIEUX protecteurs, continuez-moi long-tems vos secours & vos faveurs! A quel péril viens-je d'échapper! Ces exécrables convives étoient à l'instant de m'inonder d'une chaudiere d'eau bouillante. Ayant apperçu leur dessein de quelque distance, j'ai fait un saut en arriere, & je me suis mis hors d'atteinte. Les scélérats l'ont jettée étourdiment, & le torrent enflammé est tombé sur le jeune Batylle qui avoit servi à boire pendant le repas. Il ne lui reste plus un cheveu, la peau de sa tête a été emportée, & son dos est couvert de pustules qui s'y sont élevées de toutes parts.

A qui de nos dieux dois-je adresser mes actions de graces? Sans doute que c'est aux dioscures sauveurs (1), qui m'ont

préservé de la chûte de l'eau bouillante, ainsi qu'ils tirerent autrefois Simonide du banquet de Cranon (2).

NOTES.

(1) *Dioscures sauveurs.* De toute antiquité, Castor & Pollux ont été regardés, & même attendus comme les bienfaiteurs du genre humain. Dans la tempête, certains météores qui sont un effet naturel de l'état de l'air embrumé & du phlogistique qui y est répandu, & que les gens de mer appellent le feu Saint-Elme, étoient pris pour des signes certains de leur présence; dès que les matelots les appercevoient, ils étoient rassurés. Aujourd'hui encore ils ont la même confiance, avec d'autant plus de raison qu'elle est fondée sur l'expérience. Cette tradition des Grecs remonte jusqu'aux tems qui suivirent immédiatement le déluge de Deucalion. D'après quelques signes semblables, les Romains crurent que ces dieux avoient combattu pour eux à la bataille de Régille. Ils montroient même sur une pierre l'impression des

pieds du cheval de Castor, & ils firent bâtir un temple aux deux freres. Personne ne les avoit vus, mais on ne doutoit pas qu'ils n'eussent combattu.

(2) *Banquet de Cranon.* Cranon, ville de Thessalie, où demeuroit l'athlete Scopas, à la louange duquel Simonide avoit composé une piece de vers pour un prix convenu. Il y avoit peu de chose à dire sur Scopas :

> Les parens de l'athlete étoient gens inconnus;
> Son pere un bon bourgeois, lui sans autre mérite :
> Matiere infertile & petite,

dit le bon la Fontaine. Le poëte se rabattit sur les louanges des Tyndarides; ce qui déplut sans doute au riche Scopas, au point que sans égard à sa parole, & sans respect pour les dieux, il ne voulut donner au poëte que la moitié de ce qu'il avoit promis, disant que c'étoit à Castor & à Pollux à payer le reste. A peine eut-il proféré le blasphême, que l'on avertit Simonide que deux jeunes gens demandoient à lui parler dans la rue. Il sortit aussi-tôt de la salle du festin, vint à la porte, & ne trouva personne. Pendant ce tems, la maison

s'écroula, Scopas & ses convives furent écrasés sous les ruines, & personne ne douta que ce ne fussent les Tyndarides qui étoient venus sauver Simonide du malheur dont il étoit menacé.

LETTRE XXXVII.

Trichinosarax à Glossotrapeze (a).

J'AI annoncé à Mnésiloque le Péanien (1) les intrigues scandaleuses de sa femme. Il auroit dû prendre par lui-même toutes les précautions propres à s'assurer de la vérité: mais le bonhomme s'en est rapporté au serment de la dame. Elle l'a conduit au puits de Callichore (2), à Eleusine; elle a juré qu'elle étoit fidéle, & s'est lavée par sa parole de toute imputa-

---

(*a*) *Trichinosarax, triplici ore carnes detrahens*, on ne peut pas qualifier plus énergiquement l'avidité d'un parasite. *Glossotrapeze*, qui ne parle que de manger.

tion criminelle. Peu s'en faut qu'il n'ait été persuadé de son innocence, car il ne lui reste plus le moindre soupçon sur sa chasteté. Quant à moi, je livre ma maudite langue (3) à quiconque voudra la couper; sa légéreté & son incontinence ne sont pas dignes d'un traitement plus favorable.

NOTES.

(1) *Mnésiloque le Péanien.* Péanon étoit une petite ville de l'Acarnanie, dont parle Polybe, & dont la situation est inconnue aujourd'hui. L'Acarnanie est appellée encore la Carnie ou *il despotato.* Elle fait partie de l'Epire, plus connu sous le nom d'Albanie inférieure.

(2) *Au puits de Callichore.* Les femmes d'Eleusis avoient institué des danses & des chœurs de musique en l'honneur de la déesse Cérès, qui s'exécutoient autour d'un puits qui s'appelloit pour cette raison le *Callichore*, ou l'assemblée de la beauté (*Pausanias*, *L.* 1, *ch.* 38). Cette Lettre nous apprend que

les femmes soupçonnées par leurs maris, se purgeoient de toute imputation, en attestant sur ce puits que c'étoit à tort qu'elles avoient été accusées d'infidélité. Le Puits d'amour, situé à Paris, à la pointe du triangle que forment les deux rues de la grande & de la petite Truanderie, pouvoit, dans son tems, être comparé à celui de Callichore à Eleusis. Les femmes & les filles grecques, sans doute plus humaines que les françoises du treiziéme & du seiziéme siecles, n'obligerent jamais par leurs rigueurs, les amans à se jetter dans le puits. Aussi celui de Callichore n'étoit connu que par les danses, les chants, & les sermens amoureux qui se faisoient autour. Le Puits d'amour étoit un rendez-vous destiné aux mêmes usages : mais il étoit encore fameux par le désespoir de deux amans qui s'y précipiterent. Voyez les *Essais sur Paris, par M. de Saint-Foix.*

(3) *Je livre ma maudite langue, &c.* On lit dans le texte, *ostraco Tenedio, testa Tenedia* ; il permettoit qu'on lui coupât la langue avec un fragment de pot de Ténédos. On trouve dans différentes isles de

l'Archipel une terre bolaire avec laquelle on fait de la poterie assez fine pour que les fragmens en soient tranchans. Anciennement on en fabriquoit des couteaux; ceux de Samos sont les plus connus. Les prêtres de Cybele s'en servoient pour se mettre en état de servir la déesse. *Samia testa, matris deum sacerdotes, virilitatem amputant.* (*Pline, lib.* 35, *cap.* 12.) Le poëte Lucile en fait aussi mention dans une de ses satyres : « Un homme, dit-il, prend un cou- » teau de terre de Samos, & sur le champ » il se mutile tout-à-fait ».

Testam sumit homo samiam, sibique illico telò
Præcidit caulem, testesque una amputat ambo.

C'est à cette cruelle opération que le rhéteur fait allusion dans cette Lettre.



LETTRE XXXVIII.

Rimopyste à Throsocydeme.

J'Avois fait quelque connoiſſance avec Corydon le laboureur. Il prenoit plaiſir à me tourner en ridicule : il réuſſiſſoit d'autant mieux, qu'il ſait pouſſer très-loin la plaiſanterie attique, & qu'il a plus d'intelligence & de fineſſe qu'il ne convient à un homme de la campagne. L'ayant bien examiné un jour, je me ſuis cru inſpiré par Mercure, & avoir trouvé le moyen infaillible de me mettre au-deſſus des ſoins & des peines qu'entraîne la vie que nous menons à la ville. J'ai cru faire merveilles en me retirant chez un honnête laboureur de mes amis, tranquille, bon ouvrier, dont l'aiſance ne dépendoit point de l'eſprit de chicane ; qui comptoit pour rien les gains que l'on peut faire en ſuſcitant d'injuſtes querelles ; qui n'attendoit enfin ſa ſubſiſ-

tance que du produit de la terre qu'il cultivoit.

Ayant conçu une idée raviſſante du bonheur de cet état, je fis une liaiſon plus intime avec Corydon; & un jour m'étant habillé en payſan, armé d'un hoyau, & couvert de la veſte de peau de mouton, il n'y eut perſonne qui ne m'eût pris pour un pionier; & je m'en allai avec lui. Tant que je me ſuis fait un jeu de la beſogne, ma ſituation m'a paru, ſinon délicieuſe, du moins très-ſupportable : je me trouvois heureux de n'être plus expoſé aux avanies, aux coups, aux inſultes piquantes des riches qui me recevoient à leurs tables.

Mais l'habitude de me voir m'ayant fait regarder comme un domeſtique ordinaire; Corydon s'étant accoutumé à me commander le travail; étant en conſéquence obligé tantôt de labourer, tantôt de porter les engrais dans les terres, ou de faire des foſſes pour provigner; le ſéjour de la campagne m'eſt devenu inſupportable. J'ai

reconnu combien ma résolution avoit été folle. J'ai regretté la ville, son oisiveté, les bonnes tables, & même leurs inconvéniens. J'y suis revenu, mais on ne s'y souvenoit plus de moi : on ne m'a regardé que comme un montagnard grossier & désagréable à la société. J'ai trouvé toutes les portes des riches fermées pour moi; il ne m'est resté que la faim & ses inquiétudes. Enfin, sans ressource, manquant même du nécessaire le plus absolu, périssant d'inanition, je me suis mis de société avec quelques voleurs du pays de Mégare, qui se tiennent entre les rochers de Sciron (1), pour détrousser les passans. Ainsi j'ai trouvé le moyen de vivre sans être obligé au travail (2). Mais ce nouvel état sera-t-il long-tems ignoré ? c'est ce que je ne sais pas. Tout ce que je crains actuellement, c'est le changement; si peu qu'il en arrive, il tend, non à la conservation de la vie, mais à sa destruction.

NOTES.

(1) *Les rochers de Sciron.* Pausanias (*liv. 1, ch.* 44) parle du chemin de Sciron, & dit qu'il est ainsi appellé, parce que Sciron, dans le tems qu'il commandoit les troupes de Mégare, le fit applanir pour la commodité des gens de pied. Ensuite, par les ordres de l'empereur Adrien, il a été élargi, de sorte qu'à présent il y peut passer deux chariots de front. A l'endroit où il forme une espece de gorge ou de défilé, il est bordé de grosses roches, dont l'une nommée *Moluris*, est fameuse, car on dit que ce fut sur cette roche qu'Ino monta pour se précipiter dans la mer avec Mélicerte, le plus jeune de ses fils, après que le pere eut tué Léarque, qui étoit l'aîné. Les roches des environs ne sont pas moins odieuses, on les regarde encore comme souillées, parce que Sciron, qui habitoit-là, exerçoit sa cruauté envers les passans, & les jettoit dans la mer. La montagne de Sciron est encore connue sous le même nom; elle est située entre Mégare & Corinthe, sur le bord du golfe Saronique, appellé par

les gens du pays, *golfo d'Egina*, ou *d'Engia*, bordée de rochers qui s'avancent dans la mer, qui, suivant Jacob Spon, *Voyage à Corinthe*, n'offrent qu'un chemin étroit & difficile, à cinq ou six milles de Mégare, au couchant, entre la mer & les rochers, que l'on est trois quarts-d'heure à passer. Ils servent encore de retraite aux voleurs & aux corsaires qui infestent le chemin & les mers voisines ; aussi les Grecs modernes les appellent *kakiscala*, chemin dangereux & impraticable.

(2) *J'ai trouvé le moyen de vivre, &c.* Cette lettre doit être considérée comme l'expression la plus vraie des sentimens des parasites, qui auroient préféré tout autre état au leur, s'ils eussent pu vivre dans le désœuvrement ; mais une paresse habituelle dans les uns, la gourmandise dans les autres, étoient capables de les déterminer aux partis les plus honteux, même au crime, pour trouver les moyens de subsister. « Tant » il est vrai, dit Hésiode dans Stobée, *Discours 28*, » qu'un homme oisif & qui se » repaît de vaines espérances, que la faim » & le besoin tourmentent, se porte aux

» résolutions les plus criminelles ». Cette inclination n'est pas éteinte parmi les Grecs modernes, & même dans quelques autres pays méridionaux de l'Europe, où l'on voit encore la populace se déterminer sans peine aux actions les plus viles & les plus odieuses pour se procurer les moyens de subsister dans l'inertie où ils semblent placer le bien-être. Le parasite finit par indiquer le sujet de ses craintes. Les loix de Solon sur le vol étoient très-sévères; quiconque enlevoit ce qui ne lui appartenoit pas, étoit puni comme un méchant. Celles de Dracon l'étoient encore plus; la peine de mort étoit prononcée même contre ceux qui voloient les fumiers destinés à l'engrais des terres, ou les légumes dans les jardins, & les fruits de la terre dans la campagne; il regardoit toute espece de vol comme un crime capital, qui étoit essentiellement contraire à la tranquillité & au bon ordre de la société.



LETTRE XXXIX.

Philapore à Psicomaque.

Lexiphane, le poëte comique, m'ayant vu exposé à toutes les insultes que nous sommes obligés de supporter des convives lorsqu'ils sont ivres, m'a pris à part. Il m'a d'abord dit qu'il ne concevoit pas comment je pouvois rester dans un état d'où je n'avois à attendre que des avanies. Il m'a représenté qu'avec les talens naturels dont j'étois doué, je serois bientôt capable d'être reçu dans la troupe des acteurs de la comédie, pour peu que je voulusse prendre de peine. Cette profession, a-t-il ajouté, vous procurera de quoi vivre honnêtement & dans une sorte d'indépendance.

Il a même voulu que je m'y disposasse tout de suite, afin qu'aux prochaines fêtes de Bacchus (1), je puisse jouer le rôle

d'esclave dans la piece qu'il donnera au public. A mon âge déja avancé, ayant en quelque façon dénaturé mes dispositions & mon caractere, il a eu peine à tirer de moi quelque parti. Je n'ai plus cette souplesse d'esprits & d'organes nécessaire à plier le corps & même les sentimens à toutes les situations qu'exige la comédie. Il a dû me trouver bien inepte & bien peu capable de répondre à ses espérances.

Mais voyant que je n'avois rien de mieux ni de plus utile à tenter, j'ai appris le rôle qu'il m'a donné; je l'ai répété; je me suis exercé; & me voilà prêt à paroître sur la scène. Je compte sur tes applaudissemens & sur ceux de nos amis, de maniere à ne pas craindre d'être hué & sifflé par nos jeunes citoyens; s'il m'arrive d'hésiter quelquefois, ou de faire quelqu'étourderie qui ne soit pas de mon rôle, vos suffrages réunis l'emporteront sur les railleries & les sarcasmes que mon jeu encore imparfait pourroit m'attirer.

NOTE.

NOTE.

(1) *Aux prochaines fêtes de Bacchus.* Il eſt queſtion ici des fêtes appellées *liberalia*, que l'on célébroit en pleine campagne, environ vers le milieu de mars, au retour du printems. On les appelloit auſſi dyoniſiaques & agoniennes. Le terme de *liberales* venoit de *liber*, libre, parce que Bacchus conſidéré, 1°. comme conquérant, avoit, ſuivant une ancienne tradition, rendu la liberté à toutes les villes de la Béotie. 2°. Comme dieu du vin, il met les eſprits en liberté, & éloigne juſqu'à l'idée des ſoucis. 3°. Parce que, comme l'aſſure Varron, cité par S. Auguſtin (*Cité de Dieu, liv. 3*), les prêtres étoient libres de toutes fonctions pendant ces fêtes : c'étoient de vieilles femmes qui en faiſoient les cérémonies & les ſacrifices. Voyez ſur ces fêtes, Voſſius, *de Idololatriâ, lib. 2, cap. 79.*



LETTRE XL.

ŒNOCHÉRON à RAPHANOCORTAS.

CEUX qui avoient mutilé les ſtatues d'Hermès (1), ou profané les myſteres de la déeſſe d'Eleuſis, n'avoient pas à redouter un jugement auſſi ſévere que celui que j'attendois des pourſuites de l'abominable Phanomaque, à la diſcrétion de laquelle je me trouvois livré.

Ayant découvert que ſon mari entretenoit cette jeune Ionienne, que nous avons vu s'annoncer au public par ſon adreſſe à faire ſauter des boules (2), & à tourner en rond des lampes allumées ſans les éteindre; elle a ſoupçonné que j'avois été le courtier de cette intrigue. M'ayant fait ſaiſir par ſes eſclaves, j'ai d'abord été mis aux fers; le lendemain j'ai été conduit par ſon ordre à ſon pere, au terrible Cléanete, qui préſide actuellement le tribunal, &

dont l'avis regle celui de tout le reſte des aréopagites.

Mais quand les dieux s'intéreſſent à la conſervation d'un homme, ils ſavent le tirer ſain & ſauf de l'abîme même (3) où il a été précipité. Je dois être perſuadé qu'ils m'ont arraché de la gueule du chien à trois têtes, que l'on dit prépoſé à la garde des portes du tartare. Car à peine le vieillard auſtere a-t-il eu propoſé à ſes collegues l'accuſation intentée contre moi, qu'il a été ſaiſi d'une fievre violente qui l'a emporté tout de ſuite. Son cadavre eſt étendu dans le veſtibule de ſa maiſon, & ſes domeſtiques ſe diſpoſent à en faire les funérailles.

NOTES.

(1) *Ceux qui avoient mutilé.* Alcibiade fut accuſé d'avoir mutilé pendant une nuit toutes les ſtatues d'Hermès ou de Mercure, que l'on voyoit à l'entrée des maiſons & des temples à Athènes; ce qu'il ne pouvoit

avoir fait seul, mais avec une troupe de jeunes débauchés qu'il avoit à ses ordres. C'est avec eux qu'il osa contrefaire les mysteres de Cérès & de Proserpine, représentant le hiérophante, ainsi que cela se pratiquoit à Eleusis avec tant de religion & de secret. On l'en accusa, & dans ces circonstances il partit pour la guerre de Sicile. Ses ennemis profiterent de son absence, & sous prétexte de zele pour la religion, qui couvre, dit M. Rollin, souvent les plus noirs attentats, tous ses prétendus complices furent arrêtés sans qu'on daignât les entendre. Alcibiade instruit, échappa à la poursuite de ceux qui avoient ordre de l'arrêter. Il fut condamné à mort par contumace, tous ses biens furent confisqués, & il fut enjoint aux prêtres des dieux & aux prêtresses de le maudire; c'est-à-dire, qu'il fut solemnellement excommunié. La seule Théano eut le courage de s'opposer à ce décret, & de dire qu'elle étoit prêtresse pour bénir, & non pas pour maudire.

(2) *Son adresse à faire sauter des boules, &c.* Ce premier exercice est d'adresse & d'attention. On voit très-communément des bergers de Naples & de Sicile, couchés

ſur le dos, jouer avec ſix oranges, dont quatre ſont toujours en l'air. Le ſecond conſiſte à diſpoſer une certaine quantité de lampes allumées ſur deux bâtons qui ſe croiſent, ou autour d'un cerceau, & de les tourner en tout ſens, ſans que l'huile s'en répande ou que les meches s'éteignent. Cet exercice eſt très-ancien; il eſt encore en uſage dans les Indes orientales, où les coutumes ſont les mêmes de tems immémorial. Dans les fêtes publiques, on voit des femmes y danſer, ayant ſur leurs têtes un baſſin garni de petites lampes allumées. Pour réuſſir au gré des ſpectateurs, elles doivent s'agiter avec beaucoup de vivacité, aller, venir, ſauter, ſe donner des mouvemens prompts & variés, reglés ſur la cadence des inſtrumens, ſans répandre l'huile des lampes, ni les éteindre.

(3) *De l'abîme, &c. Barathron* ou *Origma*, abîme fameux à Athènes, où l'on précipitoit les criminels par ordonnance des juges. Il étoit ſitué derriere le Métroon, ou le temple de la mere des dieux, au pied de la roche eſcarpée de la citadelle d'Athènes. Ce quartier étoit un lieu d'ignominie. Il

paroît que ce précipice ou gouffre étoit fait de main d'homme ; l'ouverture en étoit étroite, & le fond beaucoup plus large, disposé de façon que ceux qui y étoient jettés ne pussent s'en tirer.

Fin du Tome second.





